U d'/of OTTAWA
39003002455334

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/theatrecomplet03feui

THÉATRE COMPLET

DE

OCTAVE FEUILLET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

III

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

D'OCTAVE FEUILLET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Format grand in-18

LES AMOURS DE PHILIPPE	1 vol.
BELLAH	1 —
LE DIVORCE DE JULIETTE	1 —
HISTOIRE DE SIBYLLE	1 —
HISTOIRE D'UNE PARISIENNE	1 —
HONNEUR D'ARTISTE	1 —
LE JOURNAL D'UNE FEMME	1 —
JULIA DE TRÉCŒUR	1 —
UN MARIAGE DANS LE MONDE	1 —
MONSIEUR DE CAMORS	1 —
LA PETITE COMTESSE, LE PARC, ONESTA	1 —
LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME PAUVRE	1 —
SCÈNES ET COMÉDIES	1 —
SCÈNES ET PROVERBES	1 —
LA VEUVE	1 —
LA MORTE	1 —

PARIS. — IMP. P. MOUILLOT, 13, QUAI VOLTAIRE. — 53958.

OCTAVE FEUILLET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

THÉATRE COMPLET

III

LA BELLE AU BOIS DORMANT — LE CAS DE CONSCIENCE
JULIE — DALILA — L'ACROBATE

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1892

Droits de reproduction et de traduction réservés.

PQ
2242
.A19
1892
v.2

LA BELLE
AU BOIS DORMANT

DRAME EN CINQ ACTES ET HUIT TABLEAUX

Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre du VAUDEVILLE, le 17 février 1865.

PERSONNAGES

	ACTEURS
GEORGES MOREL, maître de forges.	M. Frédéric Febvre.
LOUISE, sa sœur.	Mlle Jane Essler.
OLIVIER-JEAN, marquis de Guy-Châtel.	M. Félix.
BLANCHE DE GUY-CHATEL, sa sœur.	Mlle Francine Cellier.
LA COMTESSE douairière de Penmarch.	Mme Lambquin.
LE COMTE DE PENMARCH, son fils.	MM. Parade.
LE VICOMTE DE PENMARCH, petit-fils.	Saint-Germain.
PAUL DIDIER, peintre.	Ariste.
HOEL, mendiant breton.	Munié.
JEANNICK, petit-fils d'Hoël, page de Blanche.	Mlle Laurence.
PIGOIS, vieux contremaître.	M. Colson.
TINA, } jeunes filles attachées	Mmes Béringer.
MARGUERITE, } à Blanche.	Anna.
ANNE, vieille femme au service de Blanche.	Caroline.
PLÉVIN, vieux fermier des Penmarch.	M. Ricquier.
MADELEINE, sa fille.	Mlle Gabrielle Damis.
YVON PLÉVIN, son neveu, soldat.	MM. Grivot.
ALAIN, domestique des Guy-Châtel.	Bastien.
PIERRE, domestique de Morel.	Roger.

Domestiques, Ouvriers, Mineurs, Paysans et Paysannes, Joueurs de Cornemuse, etc.

La scène se passe de nos jours en Bretagne.

Nota. — Toutes les indications sont prises de la gauche du spectateur. Les changements sont indiqués par des renvois.

LA BELLE
AU BOIS DORMANT

ACTE PREMIER

Un parloir d'été au rez-de-chaussée. Ameublement un peu sec et sévère. Point d'objets d'art. Deux jardinières sans fleurs sur deux consoles, entre la grande fenêtre du fond. — A gauche, le bureau de Louise; à droite, celui de Georges. Porte à droite. Porte au fond. — On aperçoit à travers le vitrage du fond les hautes cheminées et tout l'appareil extérieur d'une usine.

SCÈNE PREMIÈRE

GEORGES, LOUISE, puis PIGOIS.

Georges est assis à droite, devant son bureau. Louise est debout près d'une fenêtre à gauche, regardant au dehors.

GEORGES se lève, va au bureau de Louise, prend quelques papiers et, avant de se rasseoir, se retourne et regarde Louise.

Que regardes-tu donc, Louise * ?

LOUISE.

Je regarde le château.

GEORGES.

Comment ?... mais on ne le voit pas d'ici !

* Louise, Georges.

LOUISE.

Moi, je le vois.

GEORGES.

Tu sais bien haïr, toi.

LOUISE, s'approchant de son frère.

Bien haïr... seulement ?

GEORGES.

Et bien aimer aussi, c'est vrai.

Il l'embrasse. Entre Pigois, tenant d'une main un grand vélin sur lequel est dessiné le plan d'une machine, puis de l'autre main un paquet de lettres.

PIGOIS *.

Pardon, mademoiselle... pardon, monsieur Morel... Voici le courrier. (Il pose les lettres sur le bureau de Georges.) C'est le jeune Duchemin qui est un peu embarrassé... voyez donc si c'est bien ça, monsieur ?...

Il lui montre le dessin.

GEORGES.

A peu près... mais la tige ne sort pas assez du cylindre... et puis... dis-lui de venir, au jeune Duchemin, ou plutôt, non, ne le dérange pas... je vais aller aux ateliers dès que j'aurai fini d'ouvrir mon courrier.

PIGOIS.

Bien, monsieur... (Il remonte, et redescendant près de Louise qui s'est assise devant son bureau, à gauche, d'un ton de mystère **.) Mademoiselle, est-ce vrai que votre frère va acheter le château ?

GEORGES, qui commençait à parcourir les lettres, se retournant et après avoir échangé un regard avec sa sœur.

Qui dit cela ?

* Louise, Georges, Pigois.
** Louise, Pigois, Georges.

PIGOIS.

Ça se dit dans le pays... Ah ! c'est toute l'usine qui serait fière, monsieur, de vous voir trôner là... et c'est votre père qui aurait été content, pauvre homme !... Ça, c'était sa pensée intime... Pigois, me disait-il, si ce n'est pas moi, ça sera mes enfants... mais il faut que nous ayons le château et que le pays soit nettoyé de tous ces vieux restes de chouans qui passent leur temps à fêter sainte Paresse au fond de leurs bois, et à monter le paysan contre l'ouvrier...

GEORGES se lève.

Tâche de ne pas monter l'ouvrier contre le paysan, toi, vieux Lascar !... tu sais que je ne veux pas de vos querelles...

PIGOIS, s'animant.

Mais, monsieur, c'est toujours eux qui commencent, et encore dimanche dernier...

GEORGES.

Allons, c'est bien !... et quant à ta nouvelle, je te prie de ne pas la répandre, attendu qu'elle n'est pas vraie.

Il se rassied à son bureau.

PIGOIS.

Tant pis !...

Il remonte, se retourne avant de sortir et échange un regard avec Louise qui semble lui faire entendre que la nouvelle est vraie. Il sort radieux.

SCÈNE II

GEORGES, LOUISE.

GEORGES, à son bureau.

Quelle étrange chose, n'est-ce pas, Louise, que ces pressentiments qui sont dans l'air !... (Ouvrant une lettre.) Ah !

quelle bonne surprise, ma chère ! Didier qui nous arrive ce matin !

Il se lève.

LOUISE, distraite.

Didier ? quel Didier ?...

GEORGES, allant près de Louise, et laissant la lettre sur son bureau.

Comment ! tu as oublié Didier, mon ami d'Amérique, ce peintre avec qui j'ai voyagé pendant près d'un an, là-bas ?

LOUISE.

Ah ! très bien... oui ! pardon !... Il va venir ?

GEORGES.

Il m'annonce son arrivée pour ce matin... Depuis cinq ans qu'il me promet... c'est assez heureux... (Il retourne à son bureau.) Ah çà ! d'où vient-il donc ?

Il regarde la lettre.

LOUISE.

Il habite Paris, n'est-ce pas ?

GEORGES.

Oui, mais il n'y est jamais... je n'ai jamais pu l'y rencontrer... Voyons, sa lettre est datée de Brest... S'il est venu par le bateau, il devrait être ici... (Allant à Louise.) Brave Didier ! je suis enchanté de le revoir... un charmant esprit, un cœur d'or, un beau talent... seulement j'ai peur qu'il ne te plaise pas beaucoup, à toi... je dois te prévenir, ma chère, qu'il ne partage aucune de nos idées.

LOUISE, souriant.

C'est un aristocrate ?

GEORGES, s'asseyant près de Louise.

C'est un artiste ! Pendant tout notre voyage, pendant près de huit mois, nous n'avons pas été une heure sans nous quereller... Moi, j'admirais tout dans cette grande civilisation américaine... Lui, tout lui déplaisait... tout l'exaspérait... et nous nous adorions ! Il faut te souvenir

qu'il m'a positivement sauvé la vie, en me soignant jour et nuit, comme tu aurais pu le faire, pendant cette maudite fièvre que j'avais prise à la Nouvelle-Orléans... pour mon début...

LOUISE.

Sois sûr qu'il me plaira.

GEORGES, se levant.

Je t'en prie... (Il l'embrasse.) Eh bien ! je cours aux ateliers, et s'il arrive...

PIERRE, annonçant.

Monsieur Paul Didier !

GEORGES.

Ah !

Il va au-devant de Didier.

SCÈNE III

GEORGES, LOUISE, DIDIER, un album à la main.

GEORGES.

Bravo ! à la bonne heure !... Bonjour, mon ami * !

Il lui serre les mains.

DIDIER.

Bonjour, cher ennemi !

GEORGES, montrant Louise, et le faisant passer près d'elle **.

Ma sœur.

DIDIER, s'inclinant.

Mademoiselle !

* Louise, Georges, Didier.
** Louise, Didier, Georges.

GEORGES, prenant le chapeau de Didier qu'il va poser sur la jardinière à droite.

Ah çà! tu nous donnes quelques jours, j'espère ?

DIDIER.

Deux heures, mon ami, simplement.

GEORGES.

Bah ! ce n'est pas sérieux !

DIDIER.

Mon Dieu !... si... Imagine-toi que je me promenais tranquillement en Bretagne, et je comptais bien terminer mon excursion en passant une semaine avec toi... puis, brusquement, une dépêche me rappelle à Paris... pour une fête de famille que je ne croyais pas si prochaine... le mariage d'un frère... Bref, il faut que je prenne le train qui part aujourd'hui de Quimper... sais-tu à quelle heure?

GEORGES.

A trois heures... mais quelle contrariété !

DIDIER.

Et dis-moi : quel moyen de locomotion d'ici à Quimper ?

GEORGES.

Mais je t'y conduirai... j'y ai affaire justement.

DIDIER.

Ah ! très bien, alors !

PIGOIS, ouvrant la porte.

Monsieur, c'est le jeune Duchemin qui ne comprend pas...

Il reste à la porte.

GEORGES.

J'y vais !... (Pigois sort.) Pardon, mon ami... on me réclame dans mes ateliers... viens-tu avec moi ? Veux-tu voir mon usine ?

DIDIER, mollement.

Volontiers, mon ami, volontiers !

GEORGES, riant.

Eh bien ! non, non !... remets-toi ! Je t'épargne la corvée pour aujourd'hui, va ! ce sera pour ton prochain voyage... car tu reviendras, n'est-ce pas ?...

DIDIER.

Je te le promets, mon ami.

GEORGES.

Eh bien ! fais connaissance avec ma sœur pendant ce temps-là !... A tout à l'heure ! (A Pigois.) Allons, viens !

Georges et Pigois sortent.

SCÈNE IV

DIDIER, LOUISE *.

LOUISE, avec une cordialité tranquille.

Il y a bien longtemps, monsieur, que je désirais vous remercier de votre dévouement pour mon frère. Il me disait encore à l'instant qu'il devait la vie aux bons soins dont votre amitié l'avait entouré.

DIDIER.

Oh ! mademoiselle !

LOUISE.

Quand il revint de ce long voyage, j'étais seule... Un affreux malheur nous avait enlevé notre père...

DIDIER.

J'ai su, mademoiselle...

* Louise, Didier.

LOUISE.

Si vous ne m'aviez pas conservé Georges, je ne sais ce que je serais devenue... Aussi, je suis heureuse de vous serrer la main...

Elle lui tend la main.

DIDIER.

Mademoiselle !... (A part.) Elle est gentille... franche nature !... (Haut.) Du moins, mademoiselle, le bonheur vous est revenu tout entier avec Georges .. car entre ses mains, cette usine, créée, je crois, par monsieur votre père, a pris un développement magnifique... J'ai été vraiment surpris en arrivant de voir l'importance de cet établissement... C'est immense... c'est toute une ville...

LOUISE.

Oui, n'est-ce pas ? Oh ! mon frère dirige cela à merveille... Nous sommes en grand progrès... Nous luttons avec Indret, maintenant !

DIDIER, ne comprenant pas, mais affectant un vif intérêt.

Ah !... Ah !... vous luttez avec Indret, vraiment ?

LOUISE.

Oui, parce que nous avons sur Indret plusieurs avantages... D'abord, nous avons le minerai...

DIDIER, de même.

Ah ! vous avez le minerai ?... De bon minerai ?

LOUISE.

Oh ! très bon... très riche... Soixante à quatre-vingts pour cent.

DIDIER.

Autant que cela ?

LOUISE.

Au moins... et en outre, nous avons l'argile.

DIDIER.

Ah ! l'argile aussi ?

LOUISE.

Sans compter un autre avantage essentiel... la proximité de Brest.

DIDIER.

C'est juste ! c'est juste... Brest n'est pas loin, en effet... j'en suis venu ce matin moi, ainsi ! hem ! (Une pause embarrassée, puis il remonte à gauche en passant devant Louise *.) Et ces beaux bois, mademoiselle, ces bois druidiques qui couvrent les coteaux à perte de vue, sont-ils à vous ?

LOUISE.

Pas encore ; mais nous les aurons bientôt, j'espère, et nous pourrons en faire du charbon.

DIDIER.

Ah ! vous en ferez du charbon... Mon Dieu !... certainement... le charbon est une chose... excellente...

LOUISE.

Surtout pour nous... car vous savez que certaines fontes demandent à être traitées par le charbon ..

DIDIER.

Sans doute... sans doute !...

LOUISE.

Végétal.

DIDIER.

Végétal, bien entendu.

LOUISE.

Elles sont d'une qualité très supérieure à celles qui se traitent par la houille.

* Didier, Louise.

DIDIER.

Oh ! très supérieure... il n'y a même pas de comparaison... dit-on... hem ! (A part.) Gentille... mais une conversation un peu sévère !

LOUISE.

Vous ne voulez pas vous asseoir ?

DIDIER, avec effroi, à part.

Nous allons continuer ? Oh ! mon Dieu ! (Haut.) Mademoiselle ! (Il s'assoit et Louise s'assoit de son côté, moment de silence, après lequel Didier reprend avec gaucherie.) Ah ! oui ! oui ! oui ! Certainement... certainement ! (A part.) Pas une idée ! pas une !

LOUISE.

Vous dites, monsieur ?

DIDIER.

Oh ! rien, mademoiselle ! Je disais... certainement... ce n'est pas une petite affaire... que de mener tout cela de front... Tous ces détails... C'est extrêmement compliqué !

LOUISE, souriant.

Quand on n'en a pas l'habitude, le goût, on le croit.

DIDIER.

Vous avez parfaitement raison, mademoiselle... le goût et l'habitude... voilà... en toutes choses...

GEORGES, au dehors.

Occupe-toi de cela, Pigois, et qu'on ne me dérange plus !

DIDIER.

Ah ! c'est heureux !

Il se lève et place sa chaise près du bureau de Louise.

SCÈNE V

LES MÊMES, GEORGES*.

GEORGES.

Là, maintenant, tout à toi, mon ami... mais d'abord, as-tu déjeuné ?

DIDIER.

Oui, mon ami... J'ai déjeuné sur le bateau...

GEORGES.

C'est égal... Tu prendras le thé avec nous, n'est-ce pas ?

DIDIER.

Très volontiers.

GEORGES.

Tu entends, Louise ?

LOUISE.

Oui, je vais donner des ordres.

GEORGES.

Le plus vite possible, n'est-ce pas ? Tu sais qu'il est pressé.

LOUISE.

Deux minutes.

Elle sort à droite.

* Didier, Georges, Louise.

SCÈNE VI

GEORGES, DIDIER*.

GEORGES.

Eh bien ! mon camarade... (Il lui prend les mains.) Que penses-tu de ma sœur ?

DIDIER.

Elle est charmante, mon ami.

GEORGES, souriant et le regardant dans les yeux.

Un peu américaine... eh ?

DIDIER.

Mais non...

GEORGES.

Mon Dieu ! si ! Je ne sais ce qu'elle a pu te dire, mais avoue qu'elle t'a déplu ?

DIDIER.

Mon ami... je t'assure...

GEORGES.

Ah ! c'est qu'elle a reçu une éducation un peu rigide, ma sœur... Mon père, qui était un énergique partisan de cette démocratie qui est notre religion, à nous autres, et que tu n'aimes guère, toi...

DIDIER.

Oh ! là-dessus, mon ami...

GEORGES.

C'est entendu... Enfin, mon père a voulu pénétrer sa fille de toute l'horreur qu'il professait lui-même pour l'oisiveté et la frivolité habituelles des femmes... il l'a élevée comme moi... Nous avons été nourris des mêmes principes, forgés

* Didier, Georges.

du même métal, tous deux... Comme moi, elle ne connaît qu'un plaisir et qu'un Dieu : le travail !... Elle n'a jamais lu qu'un seul poète... qu'elle sait par cœur... le vieux et rude Corneille... Aussi, ce n'est pas une femme brillante, comme on dit... mais c'est un cœur héroïque... et une tête solide, va!... Sais-tu ce qu'elle a fait, cette enfant-là?... Quand mon père succomba... sur son champ de bataille... broyé par une de ces terribles machines qui étaient l'œuvre de son génie... j'étais, moi, à quinze cents lieues de France... Je n'appris sa mort, tu t'en souviens, qu'au bout de quatre mois... Juste à ce moment-là, il y avait dans notre industrie une crise effrayante... Mon père vivant, malgré tous ses efforts, notre usine se soutenait à grand'peine... lui mort, tout devait être perdu mille fois, et quand j'arrivai ici, je m'attendais à trouver non seulement le deuil, mais la ruine... (Avec une énergie émue.) Eh bien !... cette enfant... elle avait pris la direction de tout, inspiré la confiance à tous... elle avait travaillé jour et nuit... elle avait !... Je ne sais ce qu'elle avait fait... mais elle avait tout sauvé, la fortune et l'honneur ! voilà ! Aussi je l'aime, vois-tu... Ah ! nous sommes là deux orphelins qui nous aimons fièrement !

DIDIER, ému.

Brave fille !

SCÈNE VII

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE, entrant.

Voilà le thé.

Pierre apporte un plateau sur lequel se trouve tout ce qu'il faut pour prendre le thé, et dépose le plateau sur un guéridon.

GEORGES.

Ah ! très bien !... veux-tu t'asseoir, Didier?... Louise va

nous servir. (Ils s'asseoient autour de la table. Louise au milieu*.) Ah çà ! mais tu ne me dis rien de ton voyage ?... Et notre vieille Bretagne, répond-elle à tes espérances ?

Louise sert le thé.

DIDIER.

Parfaitement, mon ami... On croit être en Belgique !... c'est délicieux !

GEORGES.

Comment cela ?

DIDIER.

Sans doute... partout dans la campagne des usines... des tunnels... des déblais et des remblais ; dans les villes, de petits temples grecs servant de mairie, de tribunal ou de prison... sur les chemins des cantonniers, en chapeau ciré, qui cassent des pierres druidiques pour faire du macadam... voilà tout ce que j'ai vu en Bretagne, moi !... Au reste, mon cher, dans cinquante ans, grâce à vous, on n'aura plus besoin de voyager... on n'aura qu'à contempler, en fait de monuments, la Bourse, en fait de montagne, Montmartre, en fait de vallée, la plaine Saint-Denis, et on aura fait le tour du monde... Ah ! le niveau du progrès !. . Tiens, mon ami, ton progrès, plus je vais... (Il s'arrête brusquement et salue Louise.) Ah ! pardon, mademoiselle !... pardon. j'oubliais...

GEORGES, riant.

Non ! va ! ne te gêne pas ! je l'ai prévenue !... va !

DIDIER.

Mademoiselle, je vous supplie de croire que je suis de mon temps ; que j'en sais apprécier les bienfaits ; que j'aime autant qu'un autre à voir mes semblables ne pas mourir de faim... de plus, je sais admirer les merveilles de l'industrie moderne... Ainsi certainement c'est un bel objet

* Didier, Louise, Georges.

qu'un viaduc, qu'un pont en tôle, qu'un poteau de télégraphe, qu'une belle halle, qu'un bel abattoir même... mais il me semble qu'on pourrait conserver, çà et là, quelques vieux arbres, quelques vieilles églises, quelques vieux châteaux... et que ça ne ferait pas mal dans le paysage !

LOUISE.

Mon Dieu ! monsieur, je vous avoue que les choses qui ne servent à rien et les gens qui ne font rien ne me touchent guère !

DIDIER.

Ah ! je vous demande encore dix millions de pardons, mademoiselle ; mais voyons, vous figurez-vous que l'homme vive uniquement... de thé et de tartines ?... Ne pensez-vous pas qu'il lui faut quelque chose de plus ?

GEORGES, riant.

L'idéal ! l'idéal ! Dis-le, va !

DIDIER.

Eh bien ! parfaitement, l'idéal !

GEORGES.

C'est ça ! le voilà !

LOUISE.

Qu'est-ce que c'est que l'idéal ?

GEORGES.

Ma chère, en langue vulgaire, c'est l'inutile !

DIDIER.

Parfaitement encore ! j'accepte ta définition ! L'idéal, c'est l'inutile !... ce qui ne se mange pas... les fleurs, par exemple ! car, suivant vous... la nature s'est trompée... elle n'aurait dû faire que des légumes... elle a fait des fleurs... elle a eu tort, c'est bien ! Mais je pense, moi, que vous dédaignez trop ce superflu... et qu'en détruisant radicalement partout l'esprit, la poésie du passé, au lieu de

lui faire une place au milieu des grandeurs du génie moderne... vous dépassez le but... et que votre société n'en sera ni meilleure ni plus heureuse ! *Dixi !*

GEORGES.

La poésie du passé ! Ah çà ! voyons donc, bourgeois que tu es... car tu es un bourgeois comme moi, mon cher, et tu l'oublies trop... la poésie du passé, sais-tu bien ce que c'est ? Ah ! si tu la voyais comme tes pères l'ont vue, et comme je la vois encore tous les jours, moi, non pas à l'état de souvenir, mais debout, vivante, militante et oppressive ! Tiens !... elle est à deux pas... car nous sommes ici, mon cher, sur les limites extrêmes de la civilisation... là, derrière ces bois, commence la Cornouaille, un pays de montagnes où palpite encore un reste de cette vieille Bretagne que tu regrettes, avec ses mœurs, ses costumes, ses danses, ses chants, tous ses prestiges... mais aussi avec ses superstitions, son ignorance, ses paysans sauvages, sa noblesse insolente ! Ah ! si depuis soixante ans, toi et les tiens, vous luttiez, comme nous autres, pied à pied, contre les préjugés, l'opiniâtreté et l'arrogance aveugle de ce passé... tu ne l'appellerais plus ni la poésie, ni l'idéal, tu lui donnerais son vrai nom : la barbarie !

DIDIER.

Ah ! laisse donc !

GEORGES, poursuivant avec feu.

Et alors, tu oublierais vite tes rêveries de dilettante et d'artiste... tu redeviendrais Jacques Bonhomme, comme ton père ! et indigné comme nous, outragé, entravé dans tous tes efforts vers le bien et vers l'avenir, tu n'aurais plus qu'un rêve... attaquer ce passé dans ses dernières retraites, mettre la hache dans ces vieux bois pour y faire entrer le soleil, et l'asseoir en maître dans le château qui les couronne !... le château de la Belle au bois dormant, comme nous l'appelons.

DIDIER.

De la Belle au bois dormant... pourquoi ?

GEORGES.

Parce qu'il y a, dedans, une demoiselle qui dort depuis cinq cents ans.

DIDIER.

Est-elle bien conservée, d'ailleurs ?

GEORGES.

Elle paraît... vingt-deux ans.

DIDIER.

Est-elle jolie ?

GEORGES, riant, à sa sœur.

Est-elle jolie, Louise ?

LOUISE.

Moi, je la trouve laide !

GEORGES, à Didier.

Toutes les femmes se trouvent laides entre elles... tu sais... La vérité est qu'elle est très jolie... pas brune... Louise ! pas brune, mais très jolie !

On entend des clameurs et un bruit de voix au dehors. Georges se lève.

LOUISE.

Qu'est-ce donc ?

GEORGES, regardant au fond.

On se querelle, il me semble...

LOUISE, voyant Didier se lever.

Vous ne voulez plus de thé, monsieur ?

DIDIER.

Je vous remercie, mademoiselle.

GEORGES, à la fenêtre.

Ah ! c'est encore le père Hoël qui se dispute avec mes ouvriers... Louise, sonne Pigois ! (Louise frappe deux coups sur un timbre. (A Didier.) Je te demande pardon, mon ami.

Entre Pigois, puis un domestique qui, sur un ordre de Louise, enlève le guéridon et le place au fond près de la fenêtre. Le domestique sort.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, PIGOIS.

GEORGES.

Eh bien ! qu'y a-t-il encore ?

PIGOIS.

Monsieur, c'est le père Hoël qui traversait la cour... il nous a appelés païens, alors, nous l'avons appelé vieux chouan, voilà tout.

GEORGES.

Tu sais que je ne veux pas qu'on maltraite ce vieillard... que cela ne recommence pas... Fais-le venir ici, le père Hoël.

Pigois sort en murmurant.

SCÈNE IX

GEORGES, LOUISE, DIDIER, puis PIGOIS.

GEORGES, redescendant, à Didier ; Louise est retournée à son bureau.

Tiens! justement, je veux te faire voir un des représentants de ton cher passé !... il te plaira, à toi... beaucoup de cachet !

DIDIER.

Qui est-ce donc ?

GEORGES.

Bah ! une sorte de mendiant volontaire, moitié saint, moitié sorcier... braconnier même avec le privilège du château... là-bas, qui lui passe tout... moyennant sa fidélité aux vieilles mœurs... et son dévouement à la famille... une existence du XIIIe siècle égarée dans le XIXe... nous avons encore de ces originaux-là dans ce coin du monde... Tiens, le voici !

Il va s'asseoir à son bureau.

PIGOIS, ouvrant la porte.

Entrez !

SCÈNE X

GEORGES, DIDIER, LOUISE, HOËL, grande taille; cheveux gris tombant sur les épaules, chapeau à larges bords ; tout vêtu de toile blanche à la mode bretonne.

HOËL, il se redresse et se pose en entrant dans une attitude un peu théâtrale familière aux paysans bretons de race pure, et dit gravement.

Salut !

DIDIER.

Ah! mais... il est superbe! il faut que je le dessine... vous permettez, mademoiselle ?

LOUISE.

Certainement.

Didier dessine *.

* Didier, Louise, Hoël, Georges.

GEORGES.

Eh bien ! père Hoël, pourquoi donc appelez-vous mes ouvriers païens?

HOËL, tristement.

Parce qu'ils n'entendent pas les cloches chanter.

GEORGES.

Ceci les regarde... Ils sont libres... il me suffit, à moi, qu'ils entendent chanter la cloche de mon usine... Et pourquoi ne m'avez-vous pas envoyé vos enfants et vos petits-enfants, comme je vous l'avais demandé?... j'en aurais fait de bons ouvriers... Vous avez mieux aimé en faire des domestiques, vous, vieux vassal !

HOËL.

J'ai mieux aimé.

GEORGES.

Est-ce que vous n'êtes pas bien portant?... vous êtes tout pâle !

HOËL, passant la main sur son front.

La tête malade !

GEORGES.

Quelque névralgie que vous aurez prise dans vos courses de nuit... Eh bien ! il faut aller à l'infirmerie de l'usine... on vous donnera quelque chose pour vous guérir.

HOËL.

Ça peut guérir, ça ne console pas.

GEORGES.

Et, qu'est-ce qui vous attriste, voyons ?

HOËL, secouant la tête douloureusement.

Plus de bon Dieu !

Didier le regarde.

GEORGES.

Comment! plus de bon Dieu ?... Qu'est-ce que cela signifie ?... Est-ce que le monde ne devient pas meilleur tous les jours, voyons... Soyez donc juste pour votre temps, père Hoël... est-ce qu'il n'y a pas moins de pauvres qu'autrefois sur terre ?

HOËL.

Moins de pauvres... pas moins de malheureux !... Le pain n'est pas tout !

DIDIER.

Ah ! mais je vais l'embrasser, moi, ce bonhomme-là, s'il continue.

HOËL.

Autrefois, tout autour d'ici, c'était comme un paradis... de l'eau et de la verdure... des fleurs et du soleil... des danses et des chansons... tout ce qui réjouit le cœur... à présent, partout du charbon et de la ferraille comme en enfer.

DIDIER.

Bravo !

GEORGES.

Mais en fait de verdure, est-ce que les bois du château ne vous suffisent pas ?

HOËL, son accent s'élève et devient peu à peu menaçant.

Ah çà !... les bois du château, il ne faudrait pas y toucher, ni au château non plus... ni à ceux qui l'habitent... à la demoiselle surtout... car c'est la fille de nos vieux seigneurs... et une sainte fille... et la reine du pays... et il y en a bien qui aimeraient mieux voir couler tout le sang de leurs veines, que de la voir pleurer !... Non ! il ne faudrait pas y toucher... ou il y aurait un malheur !

Louise, qui était assise se lève. Didier a cessé de dessiner.

GEORGES, avec gravité.

Quel malheur y aurait-il ?

HOËL.

Il y a là-haut sur la lande la pierre qui conseille... elle conseillerait !

GEORGES se lève.

Oui, et on verrait le coq rouge, n'est-ce pas ?... (A Didier.) l'incendie.

HOËL.

Ou la rosée rouge.

GEORGES.

Ah !... C'est bien, père Hoël, voilà pour boire à ma santé !

Il lui offre de l'argent.

HOËL, tendant la main.

Donnez... (Georges lui donne l'argent.) cela pourra servir...

GEORGES, le regardant.

A quoi ?

HOËL.

A faire dire des messes.

GEORGES.

Pour qui ?

HOËL, regardant Louise et Georges.

Salut !

Il remet son chapeau et sort : on le voit jeter un dernier regard sur les personnages en passant devant la fenêtre.

SCÈNE XI

GEORGES, DIDIER, LOUISE *.

(Moment de silence embarrassé.)

LOUISE.

Dis-moi, Georges : voici l'heure de l'école... je vais voir ce qui s'y passe... vous ne partez pas encore, n'est-ce pas ?

GEORGES.

Dans vingt minutes à peu près... Fais atteler, je te prie, mon enfant.

LOUISE, à Didier.

Je vous dirai adieu, monsieur.

Elle sort.

SCÈNE XII

GEORGES, DIDIER.

GEORGES, allant à Didier.

Eh bien ! ton bonhomme moyen âge, qu'en dis-tu ?

DIDIER, avec énergie.

Mais, mon cher, à ta place, sais-tu que je le ferais arrêter, moi, cet animal-là !

GEORGES, riant et s'asseyant à droite du bureau de Louise, Didier à gauche.

Bah ! vraiment ?... pourquoi donc, pauvre bonhomme ?

* Didier, Louise, Georges.

DIDIER.

Je n'ai pas voulu t'en parler devant ta sœur ; mais il t'a positivement menacé de mort, tu sais, avec sa rosée rouge ?

GEORGES.

Ma sœur a parfaitement compris, va ! Mais nous sommes un peu habitués tous deux à ces menaces, rarement suivies d'effet, quoiqu'on ait tenté plus d'une fois de mettre le feu chez moi.. Je te l'ai dit... les deux principes, le vieux monde et le nouveau sont ici directement en présence... ils se choquent, et les flammes jaillissent. Tu dois comprendre que je m'anime un peu moi-même à ce jeu-là ?

DIDIER.

Mais enfin, qu'est-ce que c'est donc que cette histoire ? qu'est-ce que c'est donc que ce château, cette famille, cette jeune fille, dont il parlait ?

GEORGES.

La Belle au bois dormant ? Cette famille, mon ami, c'est la famille de Guy-Châtel, une des vieilles maisons de Bretagne, qui possédait jadis toute la contrée... Cette jeune fille, c'est mademoiselle Blanche de Guy-Châtel, qui a pour frère le marquis Olivier-Jean, mon ennemi intime : lui, hautain et goguenard, fort chasseur devant l'Éternel, s'égayant le matin à enlever une pièce de cinq francs à trente pas entre les doigts de son garde ; elle, jouant à la châtelaine féodale, immobile et impassible dans tout l'orgueil, dans tous les préjugés, et, si tu le veux, dans toutes les vertus de sa race... Tous deux conservateurs fanatiques des vieilles mœurs de ce passé qui était leur empire... Or, mon grand-père, à moi, était forgeron ; il raccommodait les roues de leurs voitures... Tu juges de quel œil ils ont pu voir, de génération en génération, l'accroissement de notre fortune et de notre importance dans le pays... et tu comprends assez quels ont été depuis cinquante ans les sentiments

réciproques et les relations de nos deux familles... luttes d'influence, de richesse, de bienfaits même... et puis, tout ce qui envenime, froissements de voisinage, mauvais procédés, rivalités de femmes, etc. Bref, une bataille d'un demi-siècle, qui va se terminer aujourd'hui fort à leur désavantage... car ce soir, j'entre dans leur château par la brèche !

DIDIER.

Comment cela ?

GEORGES.

C'est très simple. Quand le marquis actuel, Olivier-Jean, hérita, la fortune était déjà très embarrassée. Sa sœur, par un procédé assez à la mode dans ce monde-là, renonça à sa part de succession pour que le chef de la famille pût mieux en soutenir la dignité. Voyant cela, le marquis s'est piqué d'honneur : il a fait de sa noble sœur une sorte d'idole ; il a flatté à grands frais toutes les fantaisies, toutes les manies de la jeune fille ; il lui a donné des chevaux, des suivantes, des pages, des palais de fleurs... est-ce que je sais ?

DIDIER.

Mais c'est très gentil, très touchant, cela !

GEORGES.

Très touchant. — Pendant ce temps-là, il continuait sa lutte avec moi... Si je fondais une école, il réparait l'église ; si je donnais une pompe à la commune, il donnait deux cloches à la paroisse ; moi, vingt mille francs à la salle d'asile, lui, le double au couvent. Joins à cela une inexpérience enfantine en affaires, des emprunts désastreux, un intendant par-dessus le marché... La ruine enfin, à toute vapeur !

DIDIER.

Pauvres gens !

GEORGES.

Eh bien! j'eus la bonté de lui tendre la perche... Je manquais d'espace pour ma colonie grandissante. J'avais besoin, d'ailleurs, de ses bois, de ses étangs. Je lui proposai de les acheter... très cher. Il refusa. J'allai jusqu'à lui offrir une association entre nous. Bah! il ne daigna pas même me répondre... Ma foi! poussé à bout, j'ai acheté ses dettes... je me suis rendu son principal créancier... Je vais aujourd'hui à la ville accomplir une dernière formalité... puis ce soir, je le saisis mort ou vif sur son fauteuil seigneurial!

Il se lève.

DIDIER.

Eh bien! mon ami, je regrette que tu fasses cela.

GEORGES.

Pourquoi? Si je ne le faisais pas, un autre le ferait, et plus durement, je t'en réponds!

DIDIER se lève.

Mais, voyons... j'ai une grande idée, moi... La jeune fille est jolie, m'as-tu dit?...

GEORGES.

Est-ce que je sais? Est-ce qu'ils m'ont jamais fait l'honneur de m'adresser la parole? — Je la vois passer de loin à cheval, avec son frère... en velours bleu, avec une plume blanche!

DIDIER.

Tu m'as dit qu'elle était jolie.

GEORGES.

On me l'a dit.

DIDIER.

Eh bien! fais une chose poétique une fois en ta vie: au lieu de la ruiner, épouse-la!

GEORGES.

Moi !... Mais, mon cher, elle me regarde comme un serrurier, moi ! Aux yeux de cette enfant qui n'est jamais sortie de son château enchanté, je suis le représentant suprême de toute cette société moderne qu'elle abhorre, de tout ce qui blesse ses sentiments, de tout ce qui la trouble et la dérange dans son rêve éternel. Je lui représente, à moi seul, Voltaire, la Révolution, la bande noire, la presse, les chemins de fer... est-ce que je sais ?... le diable enfin !...

DIDIER.

Allons ! bah ! Tu en ferais une folle !...

GEORGES, regardant à sa montre.

Ah çà ! mon ami, il faut que nous partions ! (Il prend son chapeau, accroché à une patère à droite.) Non ! pas folle du tout !... C'est que tu n'as aucune idée, vois-tu, de l'entêtement et de l'aveuglement, naïfs ou volontaires, qu'on rencontre encore au fond de certaines gentilhommières de ce pays... Tiens, à deux pas du château, il y a le manoir... des cousins des Guy-Châtel, et plus ruinés encore... les Penmarch, la vieille comtesse, son fils et un petit-fils... Eh bien ! mon cher, c'est encore pis ! Ils n'ont jamais lu un journal... Ils passent leur vie à pêcher à la ligne... Ils tomberaient de la lune qu'ils ne seraient pas plus étrangers aux choses de ce monde... Tu leur dirais que l'Amérique est découverte... tu les pétrifierais d'étonnement !

DIDIER, riant.

Allons, mon ami !

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE, entrant à la hâte*.

Georges ?

GEORGES.

Quoi donc, ma chère ?

LOUISE.

Le marquis de Guy-Châtel qui te demande.

GEORGES.

En personne ! Ah ! ah ! le lion est aux abois !... Mais je ne veux pas le voir avant d'être sûr de mes faits et de tenir mes armes prêtes... Je ne saurais que lui dire...

LOUISE.

Il faut le renvoyer ?

GEORGES.

Attends !... Je ne voudrais pas le blesser non plus... Ma voiture est devant la grille du jardin, n'est-ce pas ?

LOUISE.

Oui.

GEORGES.

Eh bien ! écoute... tu vas le recevoir, toi... poliment, tu entends !... Tu vas lui dire que je suis à la ville, et qu'aussitôt revenu, je compte me présenter chez lui... sans autre explication. — Mais sois polie, n'est-ce pas ?

LOUISE.

Mais certainement, mon ami.

* Didier, Louise, Georges.

GEORGES.

Sois polie... Mais s'il n'était pas convenable, lui, tu sonnerais Pigois, et tu le ferais mettre à la porte.

LOUISE, souriant.

N'en doutez pas, seigneur !

GEORGES, hésitant, à part.

J'ai l'air de me sauver, moi... Cela m'ennuie... Bah ! je le retrouverai dans un moment face à face. (A Didier.) Eh bien ! viens-tu, mon ami ?... Nous sortons par là.

Il montre la droite et va à son bureau prendre quelques papiers.

DIDIER, saluant Louise.

Mademoiselle !...

LOUISE.

Vous n'oublierez pas votre promesse, monsieur, vous reviendrez ?...

DIDIER.

Oui, mademoiselle. (Il remonte vers la jardinière à droite pour prendre son chapeau, il s'arrête, et souriant.) Seulement, permettez-moi de vous demander une grâce, au nom de mon amitié pour votre frère.

LOUISE.

Une grâce ?

DIDIER.

Mademoiselle, je m'en vais pénétré d'estime et d'admiration pour vous... car je sais tout ce que vous valez... Mais je vous en prie... (Montrant les jardinières vides.) mettez des fleurs dans ces jardinières !

LOUISE, riant.

Soit ! je tâcherai d'y penser !

GEORGES, à Didier.

Viens-tu, mon ami ?

Ils sortent à droite.

SCÈNE XIV

LOUISE seule, puis PIERRE.

LOUISE sonne, Pierre entre.

Faites entrer M. le marquis de Guy-Châtel !

PIERRE.

Bien, mademoiselle.

Il sort.

LOUISE. Elle rêve un peu, puis en souriant, avec un accent contenu de triomphe et de joie.

Je suis contente !... Mais il faut être calme... mon frère le veut. D'ailleurs, ils sont malheureux !

PIERRE, annonçant.

Monsieur le marquis de Guy-Châtel !

SCÈNE XV

LOUISE, LE MARQUIS*, en costume de chasse, houzeaux de cuir, large pantalon de velours entrant dans la botte.

LE MARQUIS, après avoir salué.

Mademoiselle, c'était monsieur votre frère que j'espérais avoir l'honneur de rencontrer.

LOUISE, après avoir regardé avec affectation la toilette sans façon du marquis.

Je le vois bien, monsieur.

* Louise, le marquis.

LE MARQUIS, légèrement décontenancé.

Sans doute... je suis venu en toilette du matin... en chasseur... en voisin... ne m'attendant pas à la grâce que vous me faites, mademoiselle !

LOUISE.

Si vous voulez vous asseoir, monsieur ?

LE MARQUIS.

Mademoiselle ! (Il s'assoit.) Hem !

LOUISE.

Mon frère est à la ville, monsieur, mais je sais qu'il se propose de se présenter chez vous dans la journée et de vous demander un moment d'entretien.

LE MARQUIS, avec un léger accent de hauteur et d'ironie.

Il me fera le plus grand plaisir, mademoiselle, car je serai enchanté d'apprendre de lui en vertu de quelle singularité il s'est appliqué, depuis quelque temps, à collectionner tous les billets signés de ma main.

LOUISE.

Mon Dieu, monsieur le marquis, quand on fait des billets, on doit s'attendre qu'ils seront négociés... Et les vôtres ne sont pas tellement recherchés sur place, qu'on ne puisse s'en procurer, quand on y tient.

LE MARQUIS.

Si mes billets ne sont pas recherchés sur la place, j'en suis sincèrement surpris, mademoiselle, car ils portent le nom d'un homme qui n'a jamais manqué à sa parole.

LOUISE.

Sans doute, monsieur. Mais à l'impossible nul n'est tenu.

LE MARQUIS.

Oserai-je vous demander, mademoiselle, le sens de l'énigme que vous daignez me proposer sous cette formule ?

LOUISE.

Je veux dire, monsieur, qu'avec la meilleure volonté du monde de tenir vos engagements, vous pourriez bien finir par y manquer, malgré vous ; car enfin votre propriété de Guy-Châtel vaut, je crois, cinq à six cent mille francs... Elle est hypothéquée pour les deux tiers... vous avez fait des billets pour l'autre tiers, ou à peu près... Quant à votre propriété de Carhaix, elle a été vendue, je pense, il y a trois mois ?...

LE MARQUIS.

Mademoiselle, vous paraissez être fort au courant de mes affaires d'intérêt !

LOUISE.

Mieux que vous, j'en ai peur.

LE MARQUIS, à part.

Elle est extraordinaire ! (haut.) Enfin, mademoiselle, pour ne pas éterniser un entretien qui, jusqu'ici, ne tourne pas à mon avantage, auriez-vous la bonté de me laisser pressentir les intentions de monsieur votre frère?

LOUISE.

Il vous les dira.

LE MARQUIS.

Sont-elles conciliantes ?

LOUISE.

Mais les moyens de conciliation ont été, je crois, épuisés, monsieur... Ainsi, mon frère vous avait proposé d'acheter vos bois, vos étangs, dont il avait besoin...

LE MARQUIS, un peu amer.

Mes bois et mes étangs, simplement; oui... Mon Dieu, mademoiselle, que voulez-vous? Nous sommes pétris de préjugés et de faiblesses dans notre famille... ces bois renferment mille souvenirs qui nous sont chers et sacrés... Nous y avons même dans la chapelle quelques tombeaux

de nos ancêtres... Ce sont de ces vieilles choses auxquelles on ne tient guère maintenant, mais que nous préférons, nous autres, à l'argent qu'on en peut tirer.

LOUISE.

Oui !... Enfin, mon frère vous avait offert une association...

LE MARQUIS.

Oui, mademoiselle, que j'ai dû refuser par délicatesse... car n'entendant rien au commerce des fers... j'aurais été pour monsieur votre frère un fort mauvais associé.

LOUISE.

Oui! en un mot, vous ne désiriez pas ajouter à tous vos titres celui de maître de forges.

LE MARQUIS.

Franchement, mademoiselle, cela me ferait de la peine. Je ne suis pas ambitieux, j'ai coutume de m'appeler simplement Olivier, quinzième marquis de Guy-Châtel, et je m'en contente.

LOUISE.

Vous êtes marguillier, je crois, en outre.

LE MARQUIS, plus hautain.

Oui, mademoiselle, et je m'en fais gloire... et j'ajoute que si j'étais disposé pour mon compte à fouler aux pieds les idées et les sentiments héréditaires de ma maison, ma sœur, que j'aime et que je respecte parfaitement, ma sœur me renierait.

LOUISE.

Je souhaite que mademoiselle votre sœur n'ait pas à se repentir amèrement de la rigueur de ses principes.

LE MARQUIS, se levant.

Ce serait, mademoiselle, un malheur pour celui qui l'en ferait repentir.

LOUISE, se levant.

C'est une menace ?

LE MARQUIS.

A une femme, mademoiselle, vous ne le croyez pas?

LOUISE, avec une ardente énergie.

Ah! je vous comprends bien, monsieur!... Mais prenez bien garde !... s'il vous arrivait jamais de transformer en querelle personnelle une lutte qui, de notre part, est légitime et loyale... tous ceux qui vivent du courage, du travail, du génie de mon frère... ces milliers d'ouvriers dont il est l'ami, la providence, l'honneur, iraient vous demander compte d'une telle indignité... et s'il le fallait, pour défendre ou venger mon frère... ce serait moi qui leur montrerais... sans scrupule... sans pitié... le chemin de votre demeure !

LE MARQUIS, s'inclinant avec gravité.

Vous y seriez la bienvenue, mademoiselle. (A part.) Elle ne m'est pas désagréable, à moi, cette fille-là!... elle est verte !... mais elle ne m'est pas désagréable! (Haut, avec courtoisie.) Mademoiselle, je vous supplie de croire que je ne cède point à l'intimidation en retirant toute parole malséante qui aurait pu m'échapper... L'affaire qui se traite entre monsieur votre frère et moi est de celles, en effet, qui interdisent à un homme d'honneur toute provocation personnelle... Maintenant, je vous présente humblement mon respect, avec mes sincères regrets d'avoir eu si tard l'honneur de faire votre connaissance ! Mademoiselle !

Il la salue et sort. En passant devant la fenêtre, il fait un second salut à Louise et disparaît.

SCÈNE XVI

LOUISE, puis PIGOIS.

LOUISE, seule.

Ah ! Dieu merci ! je suis rassurée... car c'était ma terreur!... Eh bien! il n'est pas si méchant qu'on le fait, ce marquis... C'est sa sœur, je m'en doutais, c'est sa sœur qui est son mauvais génie, et mes sentiments ne me trompaient pas en s'adressant à elle plutôt qu'à lui ! (Entre Pigois.) Eh bien ! quoi ?

PIGOIS *.

Eh bien ! ça s'arrange-t-il ?

Il prend la chaise du marquis et la replace près du bureau de Georges.

LOUISE.

Tu sauras cela bientôt.

PIGOIS.

Moi, j'avais l'idée que ça s'arrangerait.

LOUISE.

Pourquoi donc?

PIGOIS.

Dame! votre frère est si mystérieux depuis quelque temps.

LOUISE, inquiète.

Mystérieux... comment ?...

PIGOIS.

Lui qui n'est pas flâneur d'habitude, je le vois le soir pérégriner le long des bois... à l'heure où la demoiselle de là-bas passe sur la lisière.

* Louise, Pigois.

LOUISE, vivement.

Tu l'as vu lui parler ?

PIGOIS.

Oh ! non... il la salue... et il se promène... comme ça en se promenant...

LOUISE, à part.

Quelle pensée ! (Souriant.) Oh ! c'est une folie !

PIGOIS.

Après ça... on dit que c'est une brave fille...

LOUISE.

Une brave fille... qui a ruiné son frère...

PIGOIS.

Moi, j'aime autant que ça ne s'arrange pas... Dites-moi, mademoiselle, il paraît qu'ils sont tous déchaînés aujourd'hui... C'est le tour des Penmarch maintenant... ils sont là tous deux, le père et le fils, qui vous demandent...

LOUISE.

Les Penmarch !... Comment ?... et tu ne me dis pas ?... Qu'on les fasse entrer de suite...

PIGOIS.

Oh ! quand ils attendraient un peu... des orgueilleux !...

Il sort.

LOUISE, seule, et passant à droite.

Les Penmarch !... C'est aussi la première fois, en effet, qu'ils daignent...

PIERRE, annonçant.

Monsieur le comte et monsieur le vicomte de Penmarch !

SCÈNE XVII

LOUISE, LE COMTE DE PENMARCH,
LE VICOMTE DE PENMARCH.

Tous deux sont vêtus de noir, proprement, mais pauvrement; habit à basques un peu courtes, cravate blanche roulée, chapeau noir à forme basse, à bords un peu larges.

LE COMTE, saluant*.

Mademoiselle !...

LOUISE.

Messieurs...

Elle leur montre des sièges. Le vicomte avance une chaise pour son père. Tous s'assoient.

LE COMTE, timide et très poli.

Mademoiselle, j'étais venu accomplir près de monsieur votre frère ou près de vous une mission que m'a confiée ma cousine, mademoiselle Blanche de Guy-Châtel. Elle n'a pas voulu en charger son frère, que son caractère un peu vif ne dispose pas au rôle de négociateur. Mais il n'est pas douteux qu'il n'approuve ma démarche, si vous daignez en agréer l'objet.

LOUISE.

Je vous écoute, monsieur.

LE COMTE.

Mon Dieu ! mademoiselle, ma cousine, mademoiselle de Guy-Châtel, est une personne fort délicate.

LOUISE.

Oui, monsieur.

* Le vicomte, le comte, Louise.

LE COMTE.

Sensible... nerveuse... d'une santé un peu flottante...

LOUISE.

Oui... Eh bien ?

LE COMTE.

Eh bien! mademoiselle, depuis quelque temps votre établissement s'est beaucoup rapproché du domaine de mademoiselle de Guy-Châtel... de sorte que la fumée des cheminées, le bruit des mécaniques... la poussière du charbon...

LOUISE.

Tout cela l'incommode?

LE COMTE.

Un peu... un peu... Bref, mademoiselle, ma cousine obtiendrait facilement de son frère d'importants sacrifices, si elle pouvait vous décider...

LOUISE.

Pardon... quels sacrifices?... Pour quoi faire?...

LE COMTE.

Mon Dieu! mademoiselle, vous serait-il désagréable de transporter ailleurs le siège de votre industrie?... (Mouvement de Louise.) Oh! je ne parle pas, bien entendu, de ce qui tient au sol... des mines, par exemple... nous ne demandons pas l'impossible... je ne parle que de la partie la plus bruyante de votre établissement... par exemple...

LOUISE.

De l'usine, enfin... Pardon, monsieur, est-ce sérieux?

LE COMTE, après avoir regardé le vicomte.

Tout à fait sérieux, mademoiselle. Quant au chiffre de l'indemnité...

LOUISE.

C'est que cet étrange message annonce de la part de

mademoiselle de Guy-Châtel un tel excès de candeur!... Mais vous du moins, et monsieur votre fils, vous devriez savoir que la proposition que vous apportez ici serait outrageante, si elle n'était ridicule!

LE VICOMTE, se levant.

Mon père!

LE COMTE se lève.

Mademoiselle, si je devais recevoir ici une leçon, vous pouviez me la donner plus doucement, et ne pas me faire rougir devant mon fils... Au reste, il me pardonnera mieux que vous, mademoiselle, ma gaucherie et mon inexpérience; car s'il ignore comme moi bien des choses, il en est une du moins qu'il n'oublie jamais : c'est le respect de la vieillesse et de l'infortune.

LOUISE, un peu confuse.

Monsieur...

LE COMTE.

J'ai l'honneur de vous saluer, mademoiselle!

Georges entre à droite et échange un salut avec les Penmarch, qui sortent par le fond.

SCÈNE XVIII

LOUISE, GEORGES*.

GEORGES.

Eh bien! qu'est-ce qu'ils veulent, ceux-là?

LOUISE.

Rien... un enfantillage... je te conterai cela... Mais, dis-moi vite... Où en sommes-nous?

Elle l'interroge du regard.

* Louise, Georges.

GEORGES.

Tout est prêt. (Il tire un pli de sa poche.) Voici le compromis. Il le signera... ou il sera saisi... Qu'il choisisse!

LOUISE.

Ah! enfin!

GEORGES.

Et, à propos, que venait-il faire, le marquis? Que t'a-t-il dit?...

LOUISE.

Peu de chose... Il voulait connaître tes intentions... J'ai dit que tu irais le voir... Il t'attend.

GEORGES.

Eh bien! j'y vais!

Il fait un pas, puis s'arrête indécis, en passant une main sur son front.

LOUISE.

Qu'est-ce qui t'arrête?

GEORGES, souriant avec embarras.

Louise, cela ne te fait pas comme à moi un effet singulier? Ces Guy-Châtel!... Te rappelles-tu, dans notre enfance... ils étaient pour nous comme des dieux... leur château, comme un temple!... Et nous les chassons de là... Cette jeune fille surtout... que la misère attend demain... car ce sera la misère pour elle... et qui est là, tranquille... heureuse... innocente!...

LOUISE.

Oh! bien innocente, en effet!... Sais-tu ce qu'elle nous faisait demander tout à l'heure par ses cousins?

GEORGES.

Quoi donc?...

LOUISE.

Mon ami... ton usine la gêne... Elle te propose une indemnité pour aller battre le fer un peu plus loin!

GEORGES.

Ce n'est pas possible?

LOUISE.

Tu sais que je ne mens pas.

GEORGES, riant, amèrement.

Ah! mon Dieu!... (Avec force.) Allons!... j'y vais!...

Il sort.

ACTE DEUXIÈME

DEUXIÈME TABLEAU

AU CHATEAU DE GUY-CHATEL

Un grand salon des premiers temps de la Renaissance, rappelant encore le moyen âge par quelques détails d'architecture. Beaucoup de vieux meubles, bahuts, dressoirs : vieilles faïences pleines de fleurs. Portraits d'ancêtres. Grande cheminée à gauche. Le salon s'ouvre de plain-pied sur le parc par trois larges portes en arcades qui laissent apercevoir les vieilles avenues sombres, sous lesquelles le soleil jette quelques rayons; le vitrage des serres les pelouses, les étangs, toute la perspective d'un parc seigneurial.

SCÈNE PREMIÈRE

BLANCHE, TINA, GENEVIÈVE, JEANNICK, ANNE, HOËL au dehors, puis LE MARQUIS.

Blanche est assise, à droite, sur un grand fauteuil sculpté et blasonné à ses armes elle travaille à une tapisserie dont les plis tombent sur ses pieds. Tina et Geneviève, jeunes filles portant le costume breton et la coiffe, sont assises près d'elle : toutes deux filent la quenouille, qui est retenue obliquement à leur côté par un anneau attaché à une triple chaînette d'or, la chaînette est agrafée sur l'épaule gauche. — Anne, vieille femme, aussi vêtue du costume national, est assise à droite un peu en arrière, et tricote. — Jeannick, jeune garçon de douze à treize ans, portant un costume breton d'une élégance recherchée, est assis sur une pile de coussins à gauche. — Au lever du rideau, il achève de chanter, sur un air lent et triste,

une chanson dont on n'entend que le refrain. — Au dehors, dans le parc, Hoël est appuyé contre un arbre et semble rêver douloureusement. Il tient un fusil *.

JEANNICK, achevant sa chanson.

Dormez ma sœur... voici la nuit...
Les pleurs du ciel tombent sans bruit.

BLANCHE.

Elle est un peu sombre, ta chanson, Jeannick... et puis, le sens en est un peu obscur, il me semble... Elle est nouvelle, dis?... Qui te l'a apprise?

JEANNICK.

Mon grand-père Hoël, ce matin.

BLANCHE.

Il a chassé dans le parc aujourd'hui, ton grand-père, n'est-ce pas?

JEANNICK.

Oui, mademoiselle.

Le marquis paraît au fond et dit quelques mots à Hoël, qui hoche la tête tristement.

BLANCHE.

Veux-tu me redire le dernier couplet?... J'étais un peu distraite.

Le marquis entre au moment où l'enfant commence à chanter. Il s'arrête, appuyé contre la porte ouverte, et écoute la ballade avec un air d'intérêt douloureux. — Jeannick s'est levé, et, après s'être incliné devant Blanche, il chante.

JEANNICK, chantant.

Si vous pouviez, ma bien-aimée,
Comme aux légendes d'autrefois,
Sur une couche parfumée,
Sur les fleurs d'or au fond des bois,
Dormir toujours jeune et charmée!...
Sur les fleurs d'or, au fond des bois,
Vous n'irez plus, ma bien-aimée!

* Jeannick, Hoël au fond, Tina, Geneviève, Blanche, Anne.

Dormez, ma sœur, voici la nuit...
Les pleurs du ciel tombent sans bruit!

L'enfant s'est ému en chantant, et une larme tombe de ses yeux.

BLANCHE.

Comment! tu pleures, mon petit page! mais qu'as-tu donc?

JEANNICK, avec embarras.

Mademoiselle!...

LE MARQUIS, s'avançant à la hâte.

Il n'a rien... il a des nerfs, voilà tout!... Il s'étiole dans la société des femmes, cet enfant. Vous le tenez trop à la chaîne, ma chère... Allons, va courir un peu dans le parc, Jeannick, va, mon garçon.

Jeannick sort lentement. Hoël le suit.

SCÈNE II

LES MÊMES, moins JEANNICK*.

BLANCHE.

Sérieusement, mon ami, comprenez-vous l'émotion de cet enfant?

LE MARQUIS.

Mais très bien... il est amoureux de mademoiselle Tina... que voici... et il voudrait l'endormir sur les fleurs d'or, au fond des bois... comme autrefois... cela se comprend parfaitement... n'est-ce pas, mademoiselle Tina?... Ah çà! mesdemoiselles, je suis surpris de vous trouver ici... Est-ce que vous n'allez pas à la noce, ce soir?

* Le marquis, Tina, Geneviève, Blanche, Anne.

BLANCHE.

A la noce?

LE MARQUIS.

A la noce de Madeleine Plévin, des Penmarch... c'est aujourd'hui!

BLANCHE.

Ah! pauvres filles!... j'avais oublié... et elles n'osaient m'en parler... cela m'explique leur silence et leur tristesse... auxquels je ne concevais rien... Eh bien! mes filles, allez vite vous habiller... vous reviendrez me voir dans vos grands atours.

TINA.

Mademoiselle...

Tina et Geneviève saluent et se retirent,

BLANCHE.

Anne, tu diras à la mariée que je veux la voir aussi, n'est-ce pas?... et lui faire mon petit présent.

ANNE.

Bien, mademoiselle.

Elle sort après avoir déposé à droite la mante de Blanche.

SCÈNE III

BLANCHE, LE MARQUIS, puis ALAIN.

Un domestique paraît au fond; il porte un costume breton de couleur sombre: bas noirs, culotte noire, veste noire, une écharpe de laine bleue pour ceinture, large chapeau qu'il tient à la main.

LE MARQUIS *.

Qu'y a-t-il, Alain?

* Le marquis, Alain, Blanche.

ALAIN.

M. le comte de Penmarch demande si mademoiselle peut le recevoir.

BLANCHE.

Certainement.

ALAIN.

M. le comte demande si mademoiselle est seule.

LE MARQUIS.

Ah! quelqu'un de vos mystères de charité?

BLANCHE.

Peut-être.

LE MARQUIS.

Je vous laisse, ma chère.

BLANCHE, à Alain.

Faites entrer.

Alain sort.

LE MARQUIS, se dirigeant vers la porte à gauche.

Si on me demandait par hasard, Blanche, je vais faire des armes avec mon garde.

BLANCHE.

Bien, mon ami.

Le marquis, prêt à sortir à gauche, regarde la jeune fille à la dérobée, passe la main sur son front d'un air sombre, et sort.

ALAIN, annonçant.

Monsieur le comte de Penmarch.

SCÈNE IV

BLANCHE, LE COMTE.

BLANCHE.

Bonjour, mon cousin... Venez là vous asseoir, je vous prie!

LE COMTE.

Ma cousine...

Il lui baise la main et s'assied près d'elle *

BLANCHE, continuant son travail.

Eh bien! vous êtes allé chez ces gens, là-bas?

LE COMTE.

Oui, ma cousine, j'y suis allé avec Charles...

BLANCHE, travaillant.

Ils consentent?

LE COMTE.

Non, ma cousine... ils refusent.

BLANCHE, attachant ses yeux sur le comte

Ah!

LE COMTE.

Mon Dieu!... oui... ils refusent...

BLANCHE.

Même pour de l'argent?...

LE COMTE.

Même pour de l'argent... Et il paraît réellement, ma cousine, que vous leur demandiez une chose très difficile...

* Le comte, Blanche.

(Blanche continue de travailler, le front soucieux.) Au reste, permettez-moi de vous le dire, vous vous exagérez peut-être un peu les inconvénients de ce voisinage... car enfin... à la distance où vous êtes de l'usine, le bruit des travaux ne peut arriver jusqu'à vous... et quant à la fumée, c'est seulement, remarquez-le bien, quand le vent souffle de l'ouest...

BLANCHE.

Qui avez-vous vu ?... le frère ou la sœur ?

LE COMTE.

La sœur.

BLANCHE.

Bien vulgaire, n'est-ce pas ?

LE COMTE.

Un peu sauvage.

BLANCHE.

Et le frère ?... le connaissez-vous ?

LE COMTE.

Un peu... de vue... ma cousine.

BLANCHE.

Quel homme étrange, n'est-ce pas ? (Souriant avec effort.) Croiriez-vous qu'il me fait peur ?...

LE COMTE.

Peur !... pourquoi donc, ma cousine ? Il n'a rien d'effrayant... il est même assez joli garçon.

BLANCHE.

Je l'ignore... mais il me fait peur !... Il est vrai que je l'ai vu pour la première fois de ma vie dans des circonstances si bizarres...

LE COMTE.

Dans quelles circonstances, ma cousine ?

BLANCHE.

Je ne sais si je dois... Enfin ce que je vais vous dire sera pour vous seul, n'est-ce pas ?

LE COMTE.

Ma cousine !...

BLANCHE, cessant de travailler.

Vous savez dans quels sentiments j'ai été élevée. Dès mon enfance, le nom de ces Morel m'inspirait une sorte de terreur superstitieuse. A mesure que j'ai grandi, et que j'ai appris à voir en eux les ennemis héréditaires de ma famille, de nos principes, de nos affections, de nos croyances, vous pouvez penser que mes sentiments n'ont pas changé. J'évitais tout ce qui pouvait me rappeler ce triste voisinage. J'en fuyais même la vue comme celle d'une terre maudite, et je ne crois pas que jamais dans nos promenades avec mon frère, nous ayons franchi les limites des bois du côté de l'usine. C'est ainsi que j'avais pu vivre si longtemps près de cette famille sans avoir jamais vu le visage ni de la sœur, ni du frère... Je les avais à peine aperçus de loin... Le seul chemin qui eût pu nous être commun... le chemin de l'église... je ne les y rencontrais jamais !

LE COMTE.

Eh bien ?

BLANCHE.

Il y a trois mois environ... mon frère était allé à Carhaix... Le hasard d'une promenade prolongée jusqu'à la nuit me conduisit dans les bois à l'extrémité d'une avenue qui s'ouvre sur la plaine... Je vis tout à coup flamboyer sous mes yeux un des ateliers de l'usine... C'était comme une cathédrale en feu... des rumeurs confuses arrivaient jusqu'à moi... Une curiosité soudaine me prit... Je sortis du parc... je poussai mon cheval un peu effrayé... jusqu'au seuil de la porte entr'ouverte... et je pus voir, cachée dans l'ombre, un spectacle qui d'abord me terrifia..... Il y avait là, dans

la profondeur d'une immense galerie, une armée d'ouvriers déguenillés qui s'agitaient confusément... Tout autour, des rouages étranges, des appareils effrayants qui semblaient animés d'une vie convulsive... Çà et là des fournaises embrasées d'où sortaient comme une lave ardente qui lançait jusqu'aux voûtes des gerbes d'étincelles... Parmi tout ce désordre, une seule voix se faisait entendre par intervalles... et semblait commander... je levai les yeux... Sur les énormes charpentes qui traversaient les voûtes... un homme... un jeune homme était debout... immobile... et malgré l'espèce de crainte, d'horreur, dont j'étais pénétrée, il y avait dans sa voix si ferme, si assurée... dans son attitude tranquille, sur son front calme... au milieu de ce tumulte et de ces flammes... il y avait je ne sais quelle grandeur sombre qui me saisissait !... Tout à coup il me sembla que son regard tombait sur moi, et ce regard... chose étrange... me parut empreint d'une profonde tristesse !... je me hâtai de fuir...

LE COMTE, un peu grave.

Quoi... encore... ma fille ?...

BLANCHE.

Je revins au château... j'avais moi-même les yeux pleins d'étincelles... la tête pleine de trouble... Cette scène m'avait laissé l'impression d'une force... d'une puissance dévorante... dont cet homme était le maître... et j'avais peur... et puis, faut-il tout vous dire?... je craignais aussi qu'il ne m'eût aperçue... et j'avais honte !...

LE COMTE.

Mon enfant !

BLANCHE.

M'avait-il vue, en effet? je l'ignore ! Mais depuis ce temps... je l'ai rencontré souvent sur mes pas... comme s'il m'eût cherchée... et, plus d'une fois, j'ai cru qu'il allait me parler... Jugez si je tremble que mon frère ne remar-

que un jour cette insolente persécution ; pour moi, si calme, si heureuse autrefois... je ne me reconnais plus... Est-ce la crainte... est-ce la haine qui m'agitent?... je ne sais... mais enfin... j'ai perdu le repos... même le sommeil... Et maintenant... vous savez pourquoi je voulais éloigner cet homme à tout prix... maintenant, mon bon père, vous savez tout !

LE COMTE, avec bonhomie.

Votre récit, ma cousine, ne m'étonne pas... car il m'est arrivé, dans ma jeunesse, une aventure très analogue.

BLANCHE, stupéfaite.

A vous, mon cousin ?

LE COMTE.

A moi-même, ma cousine... J'avais autrefois l'imagination rêveuse et poétique... Un jour d'été, pendant la moisson, j'aperçus dans la prairie Catherine Plévin... la tante de la petite Madeleine qui se marie aujourd'hui ; elle tenait une fourche et lançait en chantant des faisceaux de gerbes sur le sommet d'une charrette... Elle avait ainsi, la tête et les bras nus sous le soleil, un éclat de beauté rustique, de vigueur champêtre dont je fus ébloui jusqu'au fond de l'âme... Il me semblait voir Calypso au milieu de ses nymphes !... Seulement, moi, ce n'était pas de la haine que j'éprouvais, c'était de l'amour !...

BLANCHE, souriant.

Nous n'en sommes pas là, chez nous, cousin.

LE COMTE.

Vous, non... mais moi... j'en étais là... Je vous épargne, ma cousine, le récit de mes souffrances... de mes combats... dont je sortis vainqueur... bien entendu... Mais c'est ainsi, voyez-vous, que dans la retraite où nous vivons tout fait événement... notre imagination poétise... transfigure toutes choses... C'est ainsi qu'un ouvrier intelligent, dirigeant les travaux nocturnes de ses camarades... a pu vous

apparaître comme une espèce de génie du feu... d'archange déchu, mélancolique... qui n'attendait peut-être, pour être consolé et racheté, qu'une larme d'un ange fidèle... n'est-pas ?...

BLANCHE, souriant.

Peut-être... Merci, vous m'avez fait du bien.

LE COMTE, se levant.

Aux dépens de mon honneur, ma cousine.

Il se lève.

BLANCHE, se levant.

Vous partez ?

LE COMTE.

Oui, ma cousine... il est quatre heures, et si à quatre heures vingt... je n'étais pas à ma ligne au bord de l'étang, le soleil s'arrêterait... et ma mère me gronderait.

BLANCHE.

Au revoir, mon bon père.

LE COMTE, lui baisant la main.

Adieu, ange fidèle.

BLANCHE.

Ange... bien peu... ; fidèle... n'en doutez pas !

Le comte sort. Blanche le reconduit jusqu'à la porte.

SCÈNE V

BLANCHE, seule.

Oui, en se moquant de moi... et en me faisant rire de moi-même... il m'a rendu le calme... il m'a fait redescendre sur la terre... (Souriant.) où je suis trop rarement...

Mais, mon Dieu !... que je suis lasse !... ces insomnies continuelles m'accablent !...

La musique joue l'air de la ballade.

Dormez, ma sœur, etc.

(Blanche s'assoit en ce moment.) Dormir... et ne pas rêver, surtout...

Elle s'endort. — Georges Morel paraît au fond.

SCÈNE VI

BLANCHE, endormie, GEORGES*. La musique continue.

GEORGES, dans le fond, regardant autour de lui, avec embarras.

Personne !... Je ne sais vraiment de quel côté... Ici, peut-être... entrons !... (Il entre dans le salon à pas lents, et apercevant Blanche tout à coup, et la regardant.) Pauvre enfant !... quel réveil je lui apporte !... Son ennemi le plus mortel ne pourrait... (Il approche doucement vers elle, pose sa main sur le haut du fauteuil, et la contemplant.) et Dieu sait pourtant !...

Il s'incline devant elle. Blanche tressaille. Georges recule de quelques pas.

BLANCHE, à demi éveillée, sans voir Georges.

Toujours !... mon Dieu !... ne pouvoir me délivrer de cette vision !... (Elle recueille ses pensées, regarde autour d'elle, et apercevant Georges immobile, elle se lève et s'écrie avec un geste d'effroi.) Lui !

GEORGES.

Mademoiselle... daignez recevoir mes excuses... je n'ai trouvé personne pour m'introduire... et le hasard m'a conduit...

BLANCHE, avec hauteur.

Qui demandez-vous ?

* Georges, Blanche.

GEORGES.

C'était à monsieur votre frère, mademoiselle, que je désirais parler...

BLANCHE passe devant Georges sans le regarder et vient près de la porte à gauche.

Je vais le faire prévenir... (Le marquis entre à gauche.) On veut vous parler, mon frère.

Le marquis salue gravement Georges qui lui rend son salut. Blanche sort par la gauche.

SCÈNE VII

GEORGES, LE MARQUIS*.

LE MARQUIS, d'une voix brève, après avoir invité Georges à s'asseoir.

Pour abréger, monsieur, vous n'avez rien à m'apprendre sur ma situation ; je la connais parfaitement... elle est désespérée. Mon notaire, avec qui j'ai passé toute cette matinée, ne m'a laissé aucune des illusions dont un intendant que j'ai connu trop tard, m'avait bercé jusqu'à la dernière heure. Le chiffre de mes dettes de toute nature s'élève à cinq cent cinquante mille francs... Cette propriété, la seule qui me reste, en vaut six cent mille. — Vous êtes, monsieur, mon principal créancier... vous avez droit d'exiger aujourd'hui... demain... après-demain le remboursement de sommes considérables que je n'ai point. Maintenant, parlez, quels sont vos desseins ?

GEORGES.

Monsieur le marquis, si votre situation est désespérée, comme vous le dites, vous me rendrez cette justice que je n'y suis pour rien. En me faisant votre principal créancier,

* Le marquis, Georges.

je n'ai pas hâté d'une minute le malheur qui frappe votre maison. Quoi que vous en puissiez penser, j'aurais voulu vous l'épargner, et peut-être y aurais-je réussi si vous aviez mieux accueilli dans d'autres temps mes tentatives de conciliation.

LE MARQUIS.

Je suis sensible, monsieur, à l'intérêt que vous me portez... mais pour le moment, il s'agit d'affaires entre nous.

Un temps. Georges réprime un mouvement.

GEORGES.

Je reviens donc aux affaires. Cette terre, monsieur, ces bois, ce château, ce domaine, tout est perdu pour vous, cela est évident. Or, les intérêts de mon industrie, intérêts qui ne me concernent pas seul, exigent que ce domaine, puisqu'il vous échappe, ne passe pas en d'autres mains que les miennes. Je vous offre donc de l'acheter... et je me charge de vos dettes... Si vous y consentez, voici la transaction. Vous n'avez plus qu'à la signer.

LE MARQUIS.

Et si je refuse ?

GEORGES.

Si vous refusez, monsieur le marquis, je laisserai la loi suivre son cours, et dans huit jours vous serez saisi !...

LE MARQUIS.

Saisi !... (Il se lève avec un élan de sombre colère, puis se dominant.) Enfin !...

Il passe à droite*.

GEORGES se lève.

Je n'ai pas besoin d'ajouter, monsieur, que vous obtiendrez difficilement d'une vente par autorité de justice le chiffre qu'on vous a indiqué comme représentant la valeur

* Georges, le marquis.

de ce domaine. Ce chiffre est de six cent mille francs, m'avez-vous dit ?

LE MARQUIS.

Oui, monsieur.

GEORGES.

C'est en effet, pour tout le monde, la valeur de votre propriété... Mais pour moi, elle en vaut huit cent mille, et je vous les offre.

LE MARQUIS, le regardant.

Est-ce une aumône, monsieur ?

GEORGES.

Non, monsieur... Comme vous l'auriez su plus tôt, si vous l'aviez voulu, la mine de fer que j'exploite près d'ici se prolonge jusque sous vos bois. Ce gisement, dont j'ai pu apprécier l'importance, vaut pour moi naturellement le double de ce qu'il vaudrait pour tout autre. Si vous doutez de l'exactitude de mes appréciations, monsieur, je vous laisse tout le temps nécessaire pour les faire rectifier.

LE MARQUIS, après l'avoir regardé avec étonnement.

Votre parole me suffit. (Il reprend d'un accent moins raide.) Mon Dieu ! monsieur, je n'essayerai pas de vous cacher que cette circonstance imprévue me fait plaisir... Elle modifie heureusement ma situation et celle des miens, puisque, à ce compte, au lieu d'une cinquantaine de mille francs qui devaient me revenir... je demeure possesseur de ce qui peut passer pour une fortune en ce pays... Eh bien ! monsieur, je vous le demande franchement, en vous abandonnant toutes les parties de cette propriété qui peuvent vous être utiles, ne pourrais-je conserver ce château et ses dépendances immédiates ?... Vous devez comprendre, monsieur, les liens qui nous attachent, ma sœur et moi, à notre vieille demeure patrimoniale... et je vous saurai gré d'y avoir égard !...

GEORGES.

Monsieur le marquis, la transaction... comme vous le voyez... comprend le domaine tout entier !... Mais soit ! le château et les jardins peuvent en être distraits... et continuer de vous appartenir... J'y consens, mais à une condition.

LE MARQUIS.

Une condition... laquelle, monsieur ?

GEORGES.

Vous voudrez bien agréer une proposition que je vous ai vainement adressée autrefois. Vous prendrez une part dans mon exploitation industrielle. Vous serez de fait et de nom mon associé !

LE MARQUIS, vivement.

Monsieur, est-ce une gageure ? Quel avantage trouvez-vous à faire de moi votre associé ?

GEORGES.

L'avantage matériel, monsieur le marquis, serait peu de chose. L'avantage moral serait immense, et j'y attacherais un prix infini.

LE MARQUIS.

Je n'ai pas le bonheur de vous comprendre, monsieur.

GEORGES.

Monsieur le marquis, j'ai ma fierté comme vous avez la vôtre... j'ai des principes qui me sont chers et une cause qui m'est sacrée. Ce que vous me demandez, c'est un service... je le rendrai de grand cœur à un allié... jamais à un ennemi !...

LE MARQUIS.

Prenez garde, monsieur ! votre proposition ainsi motivée cesse d'être une énigme... elle devient une offense !

Il s'assied dans le fauteuil.

GEORGES.

Une offense, monsieur? Pourquoi donc ?... Parce que j'ambitionne l'honneur de vous rallier à la cause que je soutiens ?... parce que j'estime si haut le nom, la dignité, les vertus de votre famille que son exemple me paraît capable d'entraîner tout ce pays, sans plus de résistance, dans la voie que je crois être celle du bien... et de la justice ? Permettez-moi de vous le demander, monsieur le marquis, n'avez-vous pas poussé jusqu'à ses extrêmes limites le point d'honneur qui pouvait sembler vous être imposé par votre nom, votre naissance... et ce point d'honneur à part, est-il possible que vous ne vous soyez pas dès longtemps rendu, dans le secret de votre pensée, à une vérité qui me paraît, à moi, la lumière même du soleil ?... C'est que ce monde ancien, dont vous avez voulu perpétuer jusqu'à la dernière heure les traditions les plus élevées, est à jamais enseveli dans le passé... C'est que vous ne pouvez plus rien pour lui, ni vous, ni personne, et qu'il ne peut que vous ensevelir sous ses débris ! et si nous en sommes venus, nous autres, après l'heure du combat et de la passion, à juger avec un plein respect ce glorieux passé qui fut votre ouvrage... et dont est faite l'histoire de notre pays, ne pouvez-vous, avec la même justice, rendre hommage à ce présent, qui est notre œuvre... et à l'avenir, qui est notre espérance ?... Dans ce présent, dans cet avenir, n'y a-t-il donc rien qui ne puisse apaiser les plus justes regrets, gagner les plus nobles esprits... séduire les plus grands cœurs ?... Monsieur le marquis, j'en appelle à vous-même !... Combattre et détruire non seulement sur le sol de la patrie, mais d'un bout de la terre à l'autre, l'ignorance, l'avilissement, la misère et toute servitude humaine... préparer à tous et à chacun, sous le ciel, un avenir de bien-être, de liberté, de grandeur, sans précédents dans l'histoire du monde... voilà le but que nous poursuivons... tous tant que nous sommes : penseurs, savants, ouvriers, soldats... Voilà notre cause enfin !... et

telle qu'elle est, aucun homme peut-il se dire offensé parce qu'il est convié à la servir ?

LE MARQUIS, avec gravité, se levant.

Monsieur Morel, si j'envisageais du même œil que vous vos principes et votre cause, faites-moi l'honneur de penser qu'aucun regret personnel, aucune puérile rancune ne m'eussent empêché de m'y associer pour mon humble part. Quoique vivant dans la retraite, veuillez croire que je ne suis resté étranger ni à mon pays, ni à mon siècle, et que j'ai recherché sincèrement toutes les clartés qui pouvaient m'enseigner mon devoir. Or, j'ai vu à l'œuvre votre société moderne, votre civilisation, votre progrès... j'ai pu les admirer souvent, les aimer, jamais! Je respecte vos théories, car elles sont généreuses; mais j'y vois, parmi d'éclatantes vérités, des illusions effrayantes... Quand votre science, votre activité, votre industrie couvrent la terre de prodiges... quand vous répandez partout la lumière et le bien-être, j'applaudis et je m'incline... mais vous ne vous en tenez pas là... et je me demande, pardonnez-le-moi, si vous n'enlevez pas aux hommes plus encore que vous ne leur donnez, si en effaçant beaucoup de misères et de hontes, vous ne détruisez pas du même coup d'irréparables consolations ! — Je me demande enfin, lorsque vous brisez pêle-mêle toutes les servitudes de cette vieille société à laquelle j'ai le triste avantage d'appartenir, les servitudes qui attachaient le sujet au prince, le vassal au seigneur, le fils au père, l'homme à Dieu... je me demande si vous n'atteignez pas au cœur toute société humaine dans son lien le plus puissant, le plus nécessaire, le plus sacré, le respect !... La résignation et le respect ôtés de ce monde, vous aurez beau grandir la matière, vous ne la grandirez jamais assez pour combler dans le cœur de l'homme le vide mortel que vous y aurez fait ! — C'est pourquoi vos doctrines me paraissent funestes à ceux mêmes qu'elles prétendent servir, et je les combattrai de ma parole et de

mon exemple tant que je vivrai !... et en repoussant vos services comme vous me les refusez, je crois faire mon devoir, comme vous faites le vôtre... Maintenant, donnez-moi ce papier, je suis prêt à le signer. (Georges s'incline et lui remet la transaction.) Ainsi, dans huit jours, monsieur, vous entrez en possession de tout ce qui m'appartient... soit ! (Il va pour signer et s'arrête.) Monsieur Morel, avant de terminer, puis-je vous demander quelques instants de liberté ?... je voudrais avoir un moment d'entretien avec ma sœur.

GEORGES.

Je me retire, monsieur.

LE MARQUIS.

Si je puis vous en prier, ne vous éloignez pas.

Georges le salue en signe d'assentiment et sort. Au même instant, le marquis sonne, entre Alain.

SCÈNE VIII

LE MARQUIS, ALAIN.

LE MARQUIS.

Dites à mademoiselle Blanche que je désire lui parler.

ALAIN.

Oui, monsieur le marquis... Monsieur le marquis est bien pâle... il n'est pas souffrant ?...

LE MARQUIS.

Non... Donnez-moi un verre d'eau. (Alain le lui donne.) Va !...

Alain sort.

SCÈNE IX

LE MARQUIS, seul, puis BLANCHE.

LE MARQUIS, seul.

S'il peut y avoir une heure plus amère que celle de la mort, c'est celle-ci.

Blanche entre, et s'arrête tout à coup comme effrayée de l'attitude du marquis *.

BLANCHE.

Mon frère !

LE MARQUIS, lui prenant la main.

Blanche, mon enfant, rassemblez tout votre courage et toute votre bonté... Le courage pour vous... la bonté pour moi !

BLANCHE.

Mon ami !

LE MARQUIS se lève.

Ma sœur, quand vous m'avez abandonné votre fortune et sacrifié votre avenir, vous avez dû penser qu'en renonçant à toutes les joies de la vie, vous n'en connaîtriez pas du moins les douleurs... et que je serais là pour les écarter de votre tête chérie... C'était mon devoir, en effet... Mais, bien que je l'aie compris du fond de mon cœur... je n'ai pas su le remplir. Veuillez me pardonner !

BLANCHE.

Mon frère ! Au nom du ciel !...

LE MARQUIS.

Mon enfant... en deux mots... pour soutenir le rang de

* Blanche, le marquis.

notre maison, pour conserver dans ce pays nos habitudes héréditaires de patronage, de charité et de bon exemple, j'ai oublié tout calcul et toute prudence... je n'ai pas mesuré mes dépenses à mes ressources... J'ai été trompé d'ailleurs indignement par un agent infidèle... Que vous dirai-je, ma pauvre enfant? la ruine est venue!

BLANCHE.

La ruine!... Oh! Dieu! mais je comprends ce que votre délicatesse m'épargne... c'est moi... c'est votre complaisance inépuisable pour mes goûts... mes caprices, mes folies, qui vous ont perdu... Malheureuse!... Et c'est vous qui me demandez pardon!

Elle se jette dans les bras du marquis.

LE MARQUIS.

Oh! ne t'accuse pas, va!... Tout ce que j'ai eu de bonheur en ce monde, c'est celui que j'ai pu te donner!... et maintenant, aie du courage si tu veux que j'en aie! (Blanche relève la tête.) Blanche, il faut que je vende aujourd'hui même cette terre... ces bois... tout...

BLANCHE, douloureusement.

Cette maison... aussi?

LE MARQUIS.

Peut-être. Écoutez-moi bien, mon enfant... C'est notre voisin, M. Georges Morel, qui va devenir possesseur de ce domaine.

BLANCHE, vivement, à demi voix.

Lui?

LE MARQUIS.

J'ai compris que votre plus amer chagrin serait de quitter ce château où sont tous vos chers souvenirs. Ce qui nous reste nous suffirait pour y vivre... M. Morel veut bien nous le laisser, mais à une condition, c'est que je m'associerai à son industrie et, cela s'entend, à ses opinions.

(Blanche regarde son frère avec une sorte de terreur.) Avant de lui répondre, j'ai voulu vous consulter.

BLANCHE.

Je vous remercie, mon frère, mais c'était inutile... nous avons coutume de nous entendre sur toutes choses... et avant tout sur l'honneur!

Elle lui tend la main que le marquis serre fortement. Alain entre.

LE MARQUIS, à Alain.

Dites à M. Morel que nous sommes prêts à le recevoir. (Alain sort. A Blanche.) Dans un moment, mon enfant, je vous ferai part de mes projets.

Georges parait au fond.

SCÈNE X

LE MARQUIS, BLANCHE, GEORGES.

LE MARQUIS.

Monsieur Morel, je vous suis reconnaissant de votre obligeance, et je regrette de vous avoir fait attendre... Vous n'attendrez pas plus longtemps. (Il signe la transaction Georges fait un mouvement.) Il y a un double, n'est-ce pas, monsieur? (Georges le lui remet.) Voilà qui est fait, monsieur. Dans huit jours, vous serez seul maître ici.

GEORGES.

Monsieur le marquis, me permettrez-vous de demander à mademoiselle votre sœur s'il n'y a pas dans ce château, dans le parc, quelque objet, quelque souvenir auquel elle attache un prix particulier?... je serais heureux de le respecter.

LE MARQUIS.

Blanche... vous entendez?...

BLANCHE.

Rien... monsieur.

Georges la salue, puis le marquis.

LE MARQUIS.

J'ai l'honneur de vous saluer, monsieur Morel!...

Georges sort.

SCÈNE XI

LE MARQUIS, BLANCHE*.

BLANCHE, après un silence.

Olivier, ne croyez-vous pas que ces huit jours de grâce qui nous restent vont nous paraître bien longs, bien cruels... et qu'il vaudrait mieux achever le sacrifice, pendant que nous avons tout notre courage?

LE MARQUIS.

J'y pensais, mon enfant... Et, puisque vous avez ce cœur-là, le mieux, en effet, est de partir ce soir même, à l'instant... si vous voulez?...

BLANCHE.

A l'instant... oui.

LE MARQUIS.

Eh bien!... nous allons demander l'hospitalité aux Penmarch pour quelques jours, n'est-ce pas?... Puis nous nous ferons une vie nouvelle, ma chère enfant... Nous ne sommes pas réduits à la misère, croyez-le bien... Avec un peu de sagesse, et j'en aurai désormais, nous ne serons pas malheureux. — Vous pourrez même vous donner encore le luxe de quelques pauvres... Je vous le promets.

* Blanche, le marquis.

BLANCHE.

Vous êtes bon.

LE MARQUIS.

Allons!... il faut brusquer cela, n'est-ce pas? Je vais donner quelques ordres... et je suis à vous... (Sur le seuil de la porte. — A Blanche.) Du courage!

Il sort à gauche.

SCÈNE XII

BLANCHE, seule.

Elle rend à son frère le salut qu'il lui envoie. — Aussitôt que le marquis a disparu, elle regarde autour d'elle avec angoisse. — L'orchestre reprend en sourdine le motif de la ballade.

Mon Dieu!... quel rêve!... C'est vrai!... c'est possible!... il faut quitter tout cela... Ah!... (Elle prend en tressaillant quelques fleurs dans un vase, et les presse sur ses lèvres.) Adieu donc, tous mes doux souvenirs de famille, d'enfance, de bonheur! (Les fleurs s'échappent de ses mains.) Adieu... tout ce que j'ai aimé... tout ce qui m'a aimée!... Ah! comme tout m'était cher! Je voudrais embrasser jusqu'aux pierres du foyer!... Mon Dieu! mon cœur se brise!... Mon Dieu! donnez-moi la force... car je ne l'ai pas! (Elle tombe à genoux et sanglote, la tête penchée sur le fauteuil, puis elle se relève tout à coup.) Mon frère! je ne veux pas qu'il me voie pleurer!...

Elle essuie vivement ses yeux et compose son visage. — Le marquis paraît; son visage est empreint d'une profonde émotion qu'il contient à grand'peine.

SCÈNE XIII

LE MARQUIS, BLANCHE*.

LE MARQUIS, souriant avec contrainte.

Eh bien! ma chère enfant, quand vous voudrez?...

BLANCHE, prenant sa mante que la vieille Anne a déposée à droite.

Je suis prête, mon ami!

LE MARQUIS.

Vous êtes brave, merci.... Il faut nous persuader, ma chère, que nous allons faire tous deux une de nos promenades du soir. — Voilà tout. — Vous n'aurez pas froid, comme cela?

BLANCHE.

Non, mon ami, je suis très bien.

LE MARQUIS.

Eh bien! partons, n'est-ce pas?

BLANCHE.

Partons!... oui! (Le marquis se dirige avec résolution vers le fond, et pousse la porte, puis il se retourne brusquement, et tend ses bras à sa sœur avec un élan de désespoir. — Blanche, se précipitant dans les bras de son frère, éclate en sanglots.) Mon frère!

LE MARQUIS, d'une voix brisée, la couvrant de ses baisers et de ses larmes.

Ma pauvre enfant!

* Le marquis, Blanche.

TROISIÈME TABLEAU

LE MANOIR.

Le jardin du manoir, habitation des Penmarch. Un air d'abandon et de solitude. — A gauche, deux allées qui se perdent entre des massifs et qui conduisent au manoir. — A droite, l'extrémité d'un étang dont les bords sont couverts de hautes herbes et ombragés de vieux arbres. — Un sentier tourne sur la rive et s'enfonce à droite vers la campagne. — Au fond, des bois, à travers lesquels on aperçoit le clocher d'un village, petit, mais délicatement sculpté. Vers le milieu, vieux banc rustique.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE DE PENMARCH, LE VICOMTE.

Tous deux arrivent à gauche, le fils suivant le père d'un air mélancolique, et chacun portant une ligne à pêcher sur l'épaule. Ils se dirigent vers les bords de l'étang.

LE COMTE, apprêtant sa ligne*.

Je crois, Charles, que nous aurons ce soir meilleure chance que ce matin.

LE VICOMTE, démêlant tristement la soie de sa ligne.

Vous croyez, mon père?

LE COMTE.

Je le crois véritablement, mon fils. Le vent a tourné au sud dans la journée... il y a même eu une apparence d'orage... Bref, j'ai bon espoir, mon ami.

* Le vicomte, le comte.

LE VICOMTE, du même ton triste.

Tant mieux, mon père.

Il fait, en démêlant sa ligne, un geste d'impatience.

LE COMTE.

Ne piétinons pas, enfant, ne piétinons pas... le poisson est sourd, mais il est nerveux, mon fils.

LE VICOMTE.

Où nous mettons-nous, mon père ?

LE COMTE.

Sur cette langue, mon ami... il y a là, entre les roseaux, si je ne me trompe, un bon coup de filet... (Chantonnant en vieillard.) « Le roi des mers ne m'échappera pas ! » Voyons ça... (Il jette sa ligne.) Il faut avouer, Charles, qu'il y a de bons moments dans la vie... ainsi le moment où l'on se met en pêche... il y a là un mélange d'espérance, de crainte, qui fait doucement battre le cœur.

LE VICOMTE, jetant sa ligne.

Je ne vous gênerai pas ici, mon père ?

LE COMTE.

Pas le moins du monde, mon ami... (Après un silence.) Avez-vous vu Madeleine, la jeune mariée, dans sa toilette de cérémonie, mon fils ?

LE VICOMTE.

Pas encore, mon père.

LE COMTE.

Elle est vraiment fort bien... elle m'a rappelé sa tante Catherine qui était dans sa jeunesse une personne certainement remarquable...

LE VICOMTE.

Ça vous mord, mon père.

LE COMTE, très agité.

Vous avez raison. Chut ! attendez ! j'ai peur que ce ne soit une anguille... je n'aime pas les anguilles... c'est le diable à défaire... Enfin !... non !... permettez... c'est une carpe... cela prend la tournure d'une carpe, positivement... Ne bougez pas, mon fils ! (Il tire brusquement sa ligne de l'eau, avec éclat.) Manquée !... j'ai tiré trop vite... mais c'était bien une carpe... vous l'avez vue, Charles ?... elle était énorme... c'était un monstre, n'est-ce pas ?

LE VICOMTE.

Oui, mon père.

LE COMTE.

J'ai tiré trop vite... voilà mon défaut... je suis trop vif, trop bouillant... c'est un malheur !... Enfin... elle va peut-être y revenir !

Il jette sa ligne.

LE VICOMTE.

Espérons-le, mon père. (Après une pause.) Mon père, vous savez que je suis conscrit l'année prochaine ?

LE COMTE.

Oui, mon ami.

LE VICOMTE.

Si je tombe sur un mauvais numéro, est-ce que je partirai ?

LE COMTE.

Non, certainement. Les principes de notre famille nous défendent, vous le savez, de tremper en rien dans les œuvres de ce siècle... de brûler, comme le dit votre grand'-mère, le moindre grain d'encens sur les autels de Mammon... aussi, quoi qu'il nous en puisse coûter, nous vous achèterons un remplaçant.

LE VICOMTE.

Mon père, j'ai peur que dans l'état de votre fortune, ce ne soit un sacrifice trop lourd pour vous.

LE COMTE.

Sans doute, mais je me suis assuré qu'en pareil cas nos cousins de Guy-Châtel nous viendraient en aide.

LE VICOMTE, avec une violence soudaine, abandonnant sa ligne et passant à gauche.

Ah ! mon père, tenez, je vous en supplie... laissez-moi partir !... ou je ne réponds plus de moi... Que vous le vouliez ou non, je me ferai soldat !

LE COMTE, d'abord consterné, se remet, et s'approchant de son fils, il lui dit d'un ton de reproche et de dignité.

Que venez-vous de dire, mon fils ?

LE VICOMTE, très agité et très ému.

Pardonnez-moi, mon père... je vous aime, je vous vénère... mais quand je pense... et j'y pense toujours... à l'existence qui m'attend, à cette longue vie que je passerai là oisif, inutile, inerte... sans avenir, sans honneur, sans patrie... ah ! ma tête s'égare ; je voudrais être le fils du dernier des paysans et être un homme ! Ayez pitié de moi, mon père, je vous en prie ! je connais vos principes... je les respecte, mais enfin, être soldat, cela ne déshonore personne !... j'ai du sang de soldat dans les veines !... eh bien ! laissez-moi être soldat.

LE COMTE.

Mon fils, je n'entrerai pas avec vous dans la discussion de nos principes, je ne ferai appel qu'à votre cœur... (Très ému.) Mon enfant, je suis vieux, je suis pauvre... je suis seul... il n'y a dans ma vie qu'une douceur... c'est vous... ne me quittez pas !

LE VICOMTE, attendri.

Jamais, mon père.

Il baise la main que lui donne son père.

LE COMTE.

Je vous remercie.

LE VICOMTE.

Seulement, mon père, souffrez que je prenne, au moins de loin, quelque part à ce qui se passe dans le monde des vivants. Tenez, si vous me permettiez de parler avec vous des choses de mon temps, de mon pays, cela me soutiendrait le cœur.

LE COMTE.

Mais je vous le permets, mon enfant, et même vous me ferez plaisir, car moi-même, je vous l'avoue, j'ai quelquefois trouvé bien rigoureuses les idées de votre grand'mère sur les devoirs de la noblesse en ce temps-ci. En juillet 1830, quand elle m'ordonna de quitter l'épée, que je venais de prendre à peine, j'essayai de la fléchir en vain. Vous connaissez ma mère... elle est absolue, un peu altière... et elle en a le droit... c'est une Lorraine !... car par elle nous sommes Lorrains, vous le savez !

LE VICOMTE.

Oui, oui, mon père, je sais que nous sommes Lorrains. (A part.) Malheureusement !

LE COMTE.

Je lui obéis, mais non sans amertume... et puisque nous en sommes aux confidences, mon fils, vous allez voir que votre père a eu aussi ses tentations et ses faiblesses. Alors, comme aujourd'hui, ma mère prétendait qu'aucun bruit du dehors, qu'aucun souffle du siècle ne pénétrât dans sa maison... Moi... j'étais né militaire... puis j'avais des camarades à l'armée d'Afrique... Ne pouvant les y suivre, je voulus du moins savoir ce qu'ils y faisaient... bref, je commis une étrange folie... je m'abonnai secrètement à un journal...

LE VICOMTE, ravi.

Vraiment ! (Il tire un journal de sa poche.) Eh bien ! tenez, mon père !...

LE COMTE.

Comment ! vous aussi, malheureux enfant !...

LE VICOMTE, avec expansion.

Depuis trois ans, mon père ! depuis qu'on se bat en Crimée, en Italie, en Chine et un peu partout... Dame ! j'aime la bataille comme vous, mon père... et si je ne peux pas y aller, je veux savoir au moins ce qui s'y passe !

LE COMTE, s'animant.

Eh bien ! tu me le diras, mon ami, veux-tu ? Nous en causerons tous deux, n'est-ce pas ?

LE VICOMTE.

Oh ! mon père, mais c'est mon rêve !

LE COMTE.

Quand nous serons seuls !

LE VICOMTE, s'exaltant.

Oui, mon père. Car enfin voyons, mon père... avant tout, nous sommes Français, n'est-ce pas ?

LE COMTE, entrainé.

Mais certainement, mon ami, nous sommes Français... (Il lui prend le bras.) Et persuade-toi bien que je ne suis pas de ceux pour qui la gloire de nos armes s'est arrêtée à Fontenoy... il y a eu depuis, je suis juste, des actions de guerre très distinguées !...

LE VICOMTE.

Parbleu, mon père ! Fontenoy... mon Dieu, Fontenoy, c'était très beau, sans doute ! Mais parlez-moi de trois cents mille hommes et de six cents canons... Voilà une bataille ! à la bonne heure !

LE COMTE, discutant avec force.

Écoute, mon ami. Écoute! certainement l'art de la guerre s'est développé... les armes savantes surtout, le génie, l'artillerie, ont fait des progrès immenses... Mais nous avions dans ce temps-là une fière cavalerie!

LE VICOMTE, avec une ardeur croissante.

Mais nous l'avons toujours, mon père, notre cavalerie! et nous avons de plus notre infanterie!... et la première du monde!... Mais à l'Alma, mon père, à Magenta, à Solferino, nos petits pantalons rouges avec leurs baïonnettes... Je vous conterai cela, mon père!

LE COMTE.

Vraiment! Ils se battent bien?

LE VICOMTE.

Comme des lions, mon père!

LE COMTE.

Eh bien! ça ne m'étonne pas; à les voir marcher seulement, n'est-ce pas, Charles? de ce pas redoublé qu'ils ont maintenant... (Il marque le pas de charge.) on sent qu'il n'y a pas moyen...

LE VICOMTE, riant d'enthousiasme.

Qu'ils vont tout manger, n'est-ce pas, mon père?

LE COMTE, au comble de l'exaltation.

Tout dévorer!... tout... (Il s'arrête brusquement comme devant une soudaine apparition.) Ma mère! chut, nous en reparlerons, mon ami.

Il reprend vivement sa pose de pêcheur. Son fils l'imite à la hâte.

SCÈNE II

LES MÊMES, LA COMTESSE DOUAIRIÈRE*, entrant à gauche, un ouvrage de tricot à la main.

LA COMTESSE, d'un ton grave et solennel.

Eh bien! mes enfants, la pêche est-elle miraculeuse?

LE COMTE.

Hélas! non! ma mère, elle est bien maigre.

LA COMTESSE.

Quoi! néant?

LE COMTE.

Néant, ma mère, vous l'avez dit.

LA COMTESSE, s'asseyant.

Eh bien! j'en suis surprise... Je croyais, mes enfants, trouver la rive couverte des fruits de vos exploits... car l'orage s'est montré un instant à l'horizon.

LE VICOMTE.

Que dit ce soir votre baromètre, madame?

LA COMTESSE.

Ne me parlez pas de mon baromètre, mon petit-fils. Je ne sais plus comment le qualifier. Que penser d'un instrument qui s'obstine à indiquer la tempête quand le ciel est du plus bel azur? Est-ce donc à moi de lui apprendre le temps qu'il fait? Encore un bénéfice des chemins de fer, mes enfants! Grâce à cette perpétuelle trépidation du sol, pas un baromètre, pas une pendule à dix lieues à la ronde qui ne battent la campagne! C'est un fait qui n'a pas besoin de commentaire.

Plévin paraît à gauche.

* La comtesse, le comte, le vicomte.

SCÈNE III

LES MÊMES, PLÉVIN, en costume breton. Il se tient debout respectueusement, son chapeau à la main *.

LA COMTESSE.

Eh bien! qu'y a-t-il, Plévin?

PLÉVIN.

Madame la comtesse, c'est mon neveu, le petit Yvon, qui est venu pour le mariage de sa cousine... Il arrive de Brest, où il est en garnison, et il voulait présenter ses devoirs à madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Eh bien! fais-le venir.

PLÉVIN, avec embarras.

Madame la comtesse, c'est que... je sais que son uniforme ne plaît pas beaucoup à madame la comtesse... et il n'a pas pu le quitter... à cause du règlement.

LA COMTESSE.

Va pour l'uniforme... qu'il approche.

Elle s'assied sur le banc.

PLÉVIN, se retournant.

Pssitt! Yvon!

Le comte et le vicomte se placent debout près de la comtesse assise. Plévin se retire au moment où Yvon entre.

* Plévin, la comtesse, le comte, le vicomte.

SCÈNE IV

LES MÊMES, YVON, en uniforme de caporal de voltigeurs : deux médailles sur la poitrine. — Il salue*.

LA COMTESSE, royalement.

Bonjour, Yvon ! je suis bien aise de vous voir.

YVON, étirant ses moustaches avec embarras.

Madame la comtesse...

LA COMTESSE, à part, au comte.

Il infecte la pipe... (Haut.) Eh bien ! jeune homme, vous servez donc sous le drapeau ?

YVON.

Oui, madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Sous un drapeau qui n'est pas le mien, malheureusement.

YVON, simplement.

Oui ! malheureusement, madame la comtesse... certainement... car c'est un drapeau qui se porte bien.

LA COMTESSE, plus sèche.

Hein !... Avez-vous fait campagne récemment ?... D'où venez-vous ?

YVON.

De Pékin, madame la comtesse.

LA COMTESSE.

De Pékin ! (Au comte.) De Pékin ?

* Yvon, la comtesse, le comte, le vicomte.

LE COMTE.

Il paraît, ma mère.

LA COMTESSE, à Yvon.

C'est une plaisanterie !

YVON.

Je ne me permettrais pas, madame la comtesse.

LA COMTESSE.

Et pourquoi étiez-vous allés à Pékin, s'il n'y a pas d'indiscrétion à vous le demander ?

YVON, en soldat.

Mais je me suis laissé dire, madame la comtesse, que c'était relativement à l'avantage du commerce — et à l'honneur des armes.

LA COMTESSE, souriant amèrement, au comte.

Comme on les trompe !... (Haut.) Eh ! dites-moi, jeune homme, quel est l'esprit de l'armée ?

YVON.

L'esprit de l'armée, madame la comtesse ?

LA COMTESSE.

L'esprit de l'armée, sans doute... quand on vous traîne au bout du monde... en Chine, par exemple... êtes-vous satisfaits ?

YVON.

Très satisfaits, madame la comtesse, très satisfaits... parce que, vous savez, on aime à voir du pays... et puis, voyez-vous, la Chine n'est pas un endroit triste... nous y avons même joliment ri, je vous assure... il y a là des particuliers extrêmement divertissants... les militaires surtout, qui ont des robes jaunes avec des singes peints sur l'estomac et dans le dos... et des arbalètes du temps du père Adam ! Tenez, madame la comtesse, moi, j'ai été blessé en Chine... Eh bien ! jamais je n'ai tant ri... Savez-

vous ce que je reçus là, sur l'épaule? — Une flèche, madame la comtesse, pareille à celles que nous faisions autrefois, M. le vicomte et moi, pour tuer les moineaux... une flèche qui m'entra par ici (Il montre une épaule) et qui me sortit par là... Ah! non, jamais je n'ai tant ri, ma parole d'honneur!

Il rit.

LA COMTESSE, bas, au comte.

Il est à moitié imbécile. (Haut et se levant) Donnez-moi le bras, mon fils, je désire faire un peu d'exercice. (Passant devant Yvon.) Enchantée de vous avoir vu, jeune homme.

YVON.

C'est bien réciproque, madame la comtesse, certainement.

Il passe à droite.

LA COMTESSE, au comte.

Ils l'ont abruti!

Elle sort à gauche avec le comte.

SCÈNE V

YVON, LE VICOMTE*.

Le vicomte est allé reconduire la comtesse, puis il redescend vivement vers Yvon.

LE VICOMTE, lui tendant la main.

Bonjour, Yvon, tu vas bien?

YVON.

Très bien, monsieur le vicomte... Toujours un peu sévère, la grand'maman?

* Le vicomte, Yvon.

LE VICOMTE.

Toujours un peu... Eh! dis-moi, qu'as-tu donc là? c'est la médaille militaire?

YVON.

Oui, monsieur le vicomte.

LE VICOMTE.

C'est bien, cela, mon ami... et celle-ci, c'est la médaille d'Italie... tu étais donc en Italie, Yvon?

YVON.

Oui! oui! monsieur le vicomte.

LE VICOMTE.

Ce n'était pas comme en Chine, là! eh!

YVON.

Ah! mais non, monsieur le vicomte. Dame! vraiment non! les Chinois et les Autrichiens, ça fait deux! Ah çà! les Autrichiens, voilà ce qu'on peut appeler des ennemis vraiment agréables... avec ceux-là, du moins, quand on est vainqueur... eh bien! ça flatte, ça fait plaisir!

LE VICOMTE, à part, tristement.

Heureux gas... (Haut.) Eh! dis-moi, c'est l'épinglette, ça, n'est-ce pas?

YVON.

Oui, monsieur le vicomte, pour nettoyer le fusil.

LE VICOMTE.

Oui, oui... et la giberne, vous la portez ici, n'est-ce pas?

YVON.

Comme cela, monsieur le vicomte, là!

LE VICOMTE, touchant les guêtres d'Yvon.

C'est en cuir, ceci, n'est-ce pas?

YVON.

En cuir, oui, monsieur le vicomte.

LE VICOMTE.

C'est gentil... Ah! vous n'avez pas le sabre-baïonnette, vous autres? vous avez le poignard... Dis-moi, on peut s'en servir à la main, n'est-ce pas?

YVON.

Très bien... tenez!

Il dégaîne son sabre.

LE VICOMTE, s'emparant du sabre avec amour.

Donne... comme cela... n'est-ce pas? ah! c'est même très commode... une bonne arme...

Il pousse une ou deux bottes avec le poignard. Sa grand'mère se présente devant lui tout à coup. Il s'arrête consterné.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LA COMTESSE, LE COMTE *.

LA COMTESSE.

Eh bien! est-ce que vous êtes en démence, Charles?

LE VICOMTE.

Madame, je jouais avec la baïonnette d'Yvon.

LA COMTESSE.

Aimable jeu... (Passant à droite.) Laissez-nous... Yvon!

YVON.

Madame la comtesse. (Il donne une poignée de main au vicomte, s'éloignant.) Quelle cariatide!

* Le comte, la comtesse, le vicomte, Yvon.

SCÈNE VII

LA COMTESSE, LE COMTE, LE VICOMTE*.

LA COMTESSE.

Pendant que vous jouez comme un niais avec la baïonnette d'Yvon, savez-vous ce qui se passe, monsieur? Tout le pays est dans la désolation... et vous nous voyez consternés, votre père et moi.

LE VICOMTE.

Mais qu'y a-t-il donc, mon père?

LE COMTE.

Mon pauvre ami, les Guy-Châtel sont ruinés, dit-on.

LE VICOMTE.

Oh! Dieu!

LA COMTESSE.

Ruinés... dépouillés... chassés... et par qui? juste ciel! par ce détestable Morel dont le grand-père ferrait les chevaux du mien! car je me rappelle parfaitement l'avoir vu ferrer des chevaux et flamber des roues de charrette devant sa misérable porte! La roue tournait avec un bruit que j'entends encore... frou... frou... et une fumée infecte...

LE VICOMTE.

Mais cette nouvelle... est-elle certaine, madame?

LA COMTESSE.

Comment ne le serait-elle pas quand tous les domesti-

* Le comte, le vicomte, la comtesse.

ques du château sont là dans la cour, pleurant toutes leurs larmes? Les Guy-Châtel! certes, mes enfants, leurs prétentions sont un peu surfaites! L'origine qu'ils veulent tirer du duc Nomenoë est fabuleuse à mon sens... mais ils n'en sont pas moins de fort grande maison, et leur chute ne laisse rien d'égal dans cette province.

LE VICOMTE.

Mon père, si nous allions au château? il me semble...

Le marquis et Blanche paraissent au détour du chemin qui borde l'étang.

LE COMTE.

C'est inutile, mon fils, les voici... Ma mère, les voici...

Tous deux se découvrent.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE MARQUIS, BLANCHE*.

LE MARQUIS, avec dignité.

Ma cousine, je crois que vous connaissez notre triste fortune. Nous venons, ma sœur et moi, vous demander pour quelques jours l'hospitalité.

LA COMTESSE.

Vous êtes les bienvenus, et nous vous remercions de l'honneur que vous nous faites... Ma cousine... (Elle interrompt son accent solennel et dit avec une simplicité émue.) Pauvre petite!

Elle s'essuie les yeux.

* Le comte, le vicomte, la comtesse, le marquis, Blanche.

BLANCHE.

Madame...

Le comte et le vicomte serrent la main du marquis.

LE COMTE.

Mais, mon ami, ce désastre est-il donc complet?

Le vicomte fait asseoir la comtesse sur une chaise.

LE MARQUIS.

Beaucoup moins qu'on ne le dit; ma sœur, qui se retire... c'est sa volonté... dans le couvent de Saint-Joseph de Pleyben, fondé par ses ancêtres, n'y entrera pas en mendiante; elle y apportera une dot digne de son nom.

BLANCHE.

Mon frère... je vous demande encore...

LE MARQUIS.

Ma décision, mon enfant, est irrévocable. Quant à moi, je n'ai d'autre domaine maintenant que le vieux donjon ruiné qui est là-haut, sur la lande, et que personne ne songe à me disputer... je m'y installerai tant bien que mal... Sans être un rêveur, j'aimerais à finir dans le lieu qui fut le berceau de ma famille... c'est une idée qui me plaît.

LA COMTESSE, avec une dignité émue.

Mes enfants et mes amis... je vous prie d'excuser ma faiblesse... je devrais vous donner l'exemple du courage... mais il y a vraiment des instants où ma vieillesse succombe sous le fardeau... J'ai vu tomber tour à tour tout ce que j'ai aimé sur la terre... et il semble que nous soyons une race condamnée et proscrite. (On entend tinter dans le lointain la cloche de l'Angelus. L'orchestre accompagne en sourdine.) Mais relevons nos cœurs... n'oublions pas que celui qui nous éprouve est celui qui nous aime... et bénissons humblement la main qui nous frappe... (Le comte et le vicomte se découvrent avec gravité. Le marquis reste couvert. La comtesse s'adressant au marquis.) Ne vous unirez-vous pas à ces sentiments, monsieur?

LE MARQUIS, sombre et dur.

Ne me le demandez pas en ce moment, madame.

La comtesse regarde Blanche, celle-ci s'approche de lui et d'un ton suppliant.

BLANCHE.

Mon frère!

LE MARQUIS.

Pas en ce moment!

BLANCHE.

Mon frère, je vous supplie... dites avec nous : Que son nom soit béni!

LE MARQUIS, la regardant avec émotion, hésite encore, puis se découvrant, d'une voix tremblante.

Eh bien!... qu'il soit béni!

SCÈNE IX

LES MÊMES, PLÉVIN, puis MADELEINE, TINA, JEANNICK, HOËL, PAYSANS ET PAYSANNES.

PLÉVIN, avec embarras.

Madame la comtesse, pardon... pardon, mademoiselle... c'est ma fille qui se rendait au château avec ses demoiselles d'honneur... suivant l'usage... et maintenant elle n'ose plus.

BLANCHE.

Pourquoi donc? Qu'elle vienne! Je ne veux pas que nos chagrins particuliers troublent son bonheur ni celui de personne.

PLÉVIN.

Madeleine!

Madeleine entre, suivie de ses trois filles d'honneur. Elles portent toutes quatre le costume des mariées de la Cornouaille : rubans d'or et d'argent, galons, plaques, scapulaire, orfèvrerie un peu grossière, mais éclatante, qui leur donne une apparence de madones. Elles s'avancent près de Blanche. — Des paysans en costume de fête, avec la large ceinture blanche serrée par une boucle et une plaque en cuivre ouvragé. — Domestiques du château. Jeannick est parmi eux. — Au même instant, le vieil Hoël paraît au fond de l'étang, et reste dans l'ombre, observant ce qui se passe d'un air farouche.

MADELEINE s'agenouille, et, offrant un bouquet à Blanche, elle murmure avec beaucoup d'émotion.

Mademoiselle, joie et bonheur sur votre maison!

BLANCHE, souriant avec tristesse, prenant le bouquet et faisant relever Madeleine.

Mon enfant, je vous répondrai comme dans la ballade : Joie et bonheur sur vous, plus que je n'en ai... (Elle détache la croix qu'elle porte et la lui donne.) Voici mon présent, mon enfant... (Aux filles d'honneur.) Et vous, mes chères filles... tenez... (Elle ôte ses bagues et les leur donne. — Se retournant.) Toi aussi, mon petit page, te voilà... Je comprends ta chanson, maintenant!... Tiens! prends cette bague qui te plaisait.

JEANNICK s'incline, et lui baisant la main.

Mademoiselle!...

Il prend la bague.

BLANCHE, se retournant un peu pour parler à ses domestiques et aux paysans qui l'entourent.

Je n'oublierai personne, car je veux que personne ne m'oublie... Et je vous en prie tous, si vous voulez me garder un souvenir qui me touche, soyez fidèles aujourd'hui et toujours à vos anciens usages et à vos douces fêtes... que j'ai tant aimées! (Elle s'attendrit malgré elle, et ajoute à demi voix.) Adieu! Venez, mon frère, je vous prie!

Elle sort appuyée sur le bras de son frère. — La comtesse, le comte, le vicomte la suivent. — Tous les assistants s'éloignent, excepté Hoël et Jeannick. Celui-ci s'est assis sur le banc.

SCÈNE X

HOËL, JEANNICK, assis près de l'étang, la tête dans ses mains.

HOËL, touchant l'épaule de Jeannick *.

Jeannick!

JEANNICK.

Grand-père!

HOËL.

Tu vas aller à l'usine...

JEANNICK.

Oui, grand-père!

HOËL.

Tu vas demander M. Morel, et lui remettre la bague de la demoiselle.

JEANNICK.

La bague?

HOËL.

Tu vas lui dire que la demoiselle t'envoie, qu'elle veut lui parler à lui seul; qu'elle assistera ce soir à la bénédiction des mariés dans la chapelle Saint-Michel, et qu'au retour elle l'attendra dans la lande... devant le calvaire.

JEANNICK, effrayé.

Grand-père!

HOËL.

C'est pour le bien.

JEANNICK.

Mais M. Morel... il se méfiera... il n'ira pas?

* Hoël, Jeannick.

HOËL.

Qu'il se méfie ou non, il ira... Toi, tu viendras me rejoindre... Jure-moi de m'obéir !

JEANNICK.

Oui !

HOËL.

Sur ton salut, enfant !

JEANNICK se lève.

Oui.

HOËL.

Va !

ACTE TROISIÈME

QUATRIÈME TABLEAU

LA LANDE SAINT-MICHEL

Une sorte de bruyère dans un carrefour d'un aspect sauvage. A gauche, une croix de granit portant, à la mode bretonne, des personnages sculptés sur les branches de la croix. A droite, un sentier escarpé qui tourne au milieu des rochers et qui conduit sur le sommet de la lande. Au fond, une immense vallée dans laquelle on aperçoit çà et là des ruines féodales et des débris druidiques. Adossée contre l'escarpement du sentier à droite, la ruine d'un dolmen.

SCÈNE PREMIÈRE

La nuit tombe, Hoël est debout sur le sentier; il tient son fusil. On entend au loin des chants et des sons de cornemuse qui, se rapprochant peu à peu, marquent vivement le rythme accentué, rustique et un peu farouche, d'une chanson bretonne.

HOËL, qui écoute d'un air pensif.

Oui, ils reviennent de la chapelle Saint-Michel ! et ils vont fleurir la croix en passant, suivant l'usage, mais ils ne feront que passer.

Les chants se rapprochent de plus en plus, puis la troupe des danseuses et des danseurs en toilette de fête apparaît au haut du sentier et s'arrête. Hoël se retire à droite, dans l'ombre du dolmen, et s'assoit sur une pierre brisée.

SCÈNE II

MADELEINE, TINA, GENEVIÈVE,
PAYSANS ET PAYSANNES, JOUEURS DE CORNEMUSE.

Air nouveau de M. DE GROOT.

LES HOMMES.

Aliké!... ma douce belle,
Quel présent peut vous toucher?
La gentille tourterelle,
Qui chante sur le clocher?
Aliké! Aliké!

LES FILLES.

Va mignon, Néan Keddé! (*bis.*)

Ils descendent sur le devant de la scène.

LES HOMMES.

Aliké !... La tourterelle
Qui chante sur le clocher,
Si vous la voulez, ma belle,
Je monte vous la chercher.
Aliké! Aliké!

LES FILLES.

Va mignon, Néan Keddé! (*bis.*)

LES HOMMES.

Aliké!... la jeune fille,
Quel présent peut vous toucher?
Est-ce l'étoile qui brille?
Au ciel j'irai la chercher.
Aliké! Aliké!

LES FILLES.

Va mignon, Néan Keddé!

Ils forment une ronde autour de la croix.

LES HOMMES.

Aliké !... ma douce belle,
Quel présent peut vous toucher?
Est-ce un pauvre cœur fidèle,
Que Dieu fit pour vous aimer?
Aliké! Aliké!

LES FILLES.

Va mignon! Mé! in! ié!

Les paysannes quittent les paysans, et vont s'agenouiller au pied de la croix, en y déposant leurs bouquets. — Un paysan attache au milieu de la croix une grande couronne de feuillages et de fleurs. — Madeleine se détachant du groupe et s'approchant d'Hoël.

MADELEINE.

Eh bien ! père Hoël, est-ce que vous ne descendez pas avec nous jusqu'à la ferme?... nous allons danser toute la nuit sur l'aire neuve... cela vous distraira.

HOËL.

Je n'ai pas le cœur à la joie... Passez, ma fille!

MADELEINE.

Vous pensez à la demoiselle?... et moi aussi, allez... j'ai beau faire, j'ai plus envie de pleurer que de chanter... mais elle l'a voulu, vous savez... elle ne veut pas que nous perdions courage... Voyons, venez, père Hoël... il n'y avait pas de bonne fête sans vous autrefois... vous me porterez bonheur.

HOËL.

Je ne porterai bonheur à personne cette nuit... Passez !

MADELEINE.

Eh bien ! priez pour moi, n'est-ce pas, Hoël?

Les paysannes se relèvent.

HOËL.

C'est moi qui ai besoin de vos prières, enfant... Passez !

MADELEINE.

Au revoir, père Hoël !

HOËL.

Adieu !

MADELEINE, retournant vers ses compagnes. Tristement.

Il ne veut pas !... Allons !... à l'aire neuve, nous autres !...

TOUS.

A l'aire neuve !

La musique reprend l'air de la ronde. Tous s'éloignent et disparaissent sur le revers de la lande.

SCÈNE III

HOËL se lève et les suit lentement en les regardant s'éloigner.

Ah !... à mesure que le moment approche... le courage me manque et ma pauvre tête se trouble... Que vais-je dire ?... que vais-je faire ?... Un moment terrible, mon Dieu !... (Tout à coup, prêtant l'oreille dans la direction du sentier qui monte à droite.) Jeannick, peut-être ?... Non... c'est le pas d'un homme !... (Avec un soupir.) Allons !... c'est lui !

Il se retire dans l'ombre à gauche ; au même instant Georges paraît à droite sur le haut du sentier.

SCÈNE IV

GEORGES, HOËL, dans l'ombre des rochers*.

GEORGES.

Quel étrange message!... Je n'y puis croire encore... et cependant elle a été si dure... si injuste pour moi... elle a pu se repentir... Le calvaire!... le voici!... et puis cet enfant était bien envoyé par elle... il était si sincère... il pleurait... Personne... voyons... si elle vient du manoir, ce chemin y conduit, je pense...

Il s'avance vers la gauche.

HOËL, sortant de l'ombre, brusquement.

Il ne viendra personne que moi, monsieur!

GEORGES, reculant, avec défiance.

C'est vous, Hoël?

HOËL.

C'est moi qui ai voulu vous parler, monsieur Morel!

GEORGES.

Pourquoi ici?

HOËL.

Parce qu'ici, seuls tous deux, sous l'œil de Dieu, et le pied sur la bruyère qui nous recouvrira tous deux un jour, j'ai espéré que vous m'écouteriez mieux, monsieur Morel, que votre cœur s'ouvrirait plus facilement à des sentiments de justice et de vérité.

GEORGES.

Que veux-tu dire?

* Hoël, Georges.

HOËL.

En dépouillant l'orpheline, vous avez obéi à la rancune et à la vengeance, monsieur Morel, et ce n'est pas bien.

GEORGES.

Hoël, vous ne savez rien de ce qui se passe dans le monde. Je n'ai dépouillé personne. Il n'y a eu entre M. de Guy-Châtel et moi qu'un marché loyal, dont il a lui-même reconnu les avantages. Interrogez-le, si vous en doutez.

HOËL.

Je voudrais vous croire, monsieur Morel ; je ne le puis pas... (Mouvement de Georges.) Je sais ce qui se passe mieux que vous ne pensez... vous aimez la jeune fille... vous ne pouvez pas le nier... car depuis longtemps j'ai suivi toutes vos manœuvres... j'étais là chaque soir quand elle vous trouvait partout sur ses pas... J'étais là aujourd'hui encore quand vous êtes entré au château... vous lui avez parlé d'amour, et elle vous a repoussé, comme c'était son devoir, noble fille !... et vous, vous vous êtes vengé... et ce n'est pas bien !

GEORGES, avec colère.

Vous avez mal vu et mal entendu, vous êtes fou, Hoël. Allons ! assez ! En deux mots, que me demandez-vous ?

HOËL.

Je vous demande... non ! je vous supplie, monsieur Morel, je vous supplie de rendre l'héritage à ceux que vous en avez dépouillés... je vous supplie de me laisser descendre dans ma tombe innocent et les mains pures, comme j'ai vécu... Vous le savez, monsieur Morel, jamais je n'ai fait le mal... jamais je n'y ai songé, même quand vous et les vôtres vous détruisiez autour de moi tout ce que j'aimais, tous les souvenirs de mon enfance... toutes les consolations de ma vieillesse... (Se redressant.) Mais quand vous chassez de leur dernier héritage le fils et la fille de nos plus anciens seigneurs, de ceux qui ont été nos maîtres et

nos amis, notre exemple et notre honneur... dans la paix et dans la guerre... depuis qu'il y a une terre de Bretagne sous le ciel... Ah ! c'est là une action, voyez-vous, qui ferait pleurer les anges... et qui fait monter des pensées de sang sous les cheveux blancs d'un vieillard!

GEORGES.

Mais enfin... tu me menaces donc, misérable !

Il fait un pas vers lui.

HOËL, avec une fermeté brève.

Pas un pas de trop, monsieur Morel ! Je suis un vieux chasseur, vous savez... je ne me laisse pas désarmer !... Je vous supplie, encore une fois, monsieur Morel, de faire justice!... Je ne connais pas la loi... mais ce qui est juste est juste... et vous devez le pouvoir, si vous le voulez!

GEORGES, d'une voix sombre, à part.

Autant parler à une bête fauve qu'à ce fanatique. Allons! je suis un homme perdu!

Il prête soudain l'oreille, dans la direction du sentier à gauche.

HOËL, écoutant aussi, mais sans quitter Georges de l'œil.

Je connais mieux que vous les bruits de la lande, monsieur Morel... on monte le sentier... j'entends les pas comme vous... mais ce n'est pas un secours qui vous arrive... n'y comptez pas! C'est l'enfant... c'est Jeannick!... Monsieur Morel, ne me désespérez pas... accordez-moi ce que je vous demande.

Le chœur fait entendre au loin l'air de la ronde.

GEORGES.

Je ne le puis, ni ne le veux, tu entends?

HOËL.

C'est dit?

GEORGES.

C'est dit!

HOËL.

Eh bien! s'il vous reste une goutte de sang chrétien dans le cœur, faites votre prière, monsieur, car, aussi vrai qu'il y a un Dieu dans le ciel, vous allez mourir!...

GEORGES.

Misérable vieillard! oses-tu bien invoquer, en ce moment, le nom de ton Dieu que tu déshonores!...

HOËL.

Il nous jugera tous deux, et avant peu... A genoux!...

GEORGES.

A genoux toi-même, bandit! les hommes comme moi meurent debout.

HOËL, avec un geste farouche, apprêtant son arme.

Eh bien!...

Blanche paraît à gauche et pousse un cri.

BLANCHE.

Hoël!

La jeune fille se précipite et se place devant Georges.

SCÈNE V

HOËL, GEORGES, BLANCHE.

BLANCHE, au vieillard, avec un geste impérieux.

Va-t'en! va!

HOËL.

Je m'en vais, mademoiselle, je m'en vais! (Il attache sur eux un regard de soupçon.) Que se passe-t-il donc? Le frère va le savoir.

Il disparaît à gauche.

Hoël, Blanche, Georges.

SCÈNE VI

GEORGES, BLANCHE*.

BLANCHE, brisée, d'une voix faible.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!

GEORGES, s'approchant d'elle.

Mademoiselle...

BLANCHE.

Pardon, monsieur, pardon!

Elle va en chancelant jusqu'à la croix, s'affaisse sur les degrés et sanglote la tête dans ses mains. Les chants reprennent dans le lointain.

GEORGES, la regardant, à part.

Oh! chère enfant! (S'approchant.) Que voulez-vous? qui faut-il appeler? dites?...

BLANCHE.

Oh! personne! (Elle se relève.) C'était l'émotion... la fatigue... la terreur!... L'enfant avait tout compris... il m'a tout dit... je suis accourue... Maintenant je me retire, monsieur... il faut que je retourne avant qu'on s'aperçoive de mon absence...

GEORGES.

Vous venez de me sauver la vie, mademoiselle; à mon tour, ne puis-je rien faire pour vous?...

BLANCHE.

Monsieur! soyez généreux, et pardonnez! pardonnez à ce malheureux son épouvantable folie!...

GEORGES.

C'était son dévouement pour vous qui l'avait poussé au crime, je lui pardonne...

* Blanche, Georges.

BLANCHE.

Je vous remercie; adieu!

GEORGES.

Mademoiselle! puis-je vous demander, s'il est vrai, comme on me l'a dit, que vous allez renoncer au monde... vous retirer dans un couvent?

BLANCHE, d'un accent plus ferme.

C'est vrai, monsieur!

GEORGES, avec tristesse.

Ah! rappelez donc ce vieillard, et qu'il prenne ma vie si vous n'en voulez pas!...

BLANCHE.

Monsieur!

GEORGES.

Ah! je le sais! mademoiselle! depuis que vous vivez, vous n'avez pensé à moi que comme à un ennemi. Un ennemi, grand Dieu! mais vous n'étiez encore qu'une enfant, quand je vous voyais passer de loin avec votre mère sur le chemin de l'église, déjà grave et charmante comme vous êtes, déjà je vous aimais, et dans le secret de mon cœur, je vous dévouais ma vie! je pouvais comprendre dès ce temps-là les abîmes qui nous séparaient, mais à force de travail, de volonté, de passion, j'espérais les combler un jour. Je puis dire que je n'ai pas fait un seul pas dans ma rude carrière dont vous ne fussiez le but unique, la seule espérance!... Tout ce que j'ai pu avoir de courage, d'ardeur, de vertu, c'était vous qui me l'inspiriez! si j'ai honoré mon nom, c'était pour vous plaire; si j'ai fait le bien, c'était pour vous toucher; si j'ai voulu la richesse... c'était pour racheter un jour votre héritage et le mettre à vos pieds... Voilà la vérité!...

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

BLANCHE.

Monsieur!

GEORGES.

Et vous, vous me haïssez, n'est-ce pas?

BLANCHE.

Je ne hais personne... Mais... que pouvez-vous espérer de cet entretien, monsieur... y avez-vous songé?... Qu'y a-t-il de commun entre nous?... Tout ce que j'ai appris à aimer, vous le méprisez... Tout ce que je respecte, vous l'outragez... Tout ce que je crois, vous le blasphémez! Quel bonheur serait donc possible entre nous deux?... Ah! comprenez-moi bien, monsieur, si quelque jour, par quelqu'une de ces faiblesses dont personne n'est maître, si quelque jour je sentais mon cœur se rapprocher du vôtre... ce serait ce jour même que je choisirais pour quitter le monde... pour aller cacher... étouffer dans l'ombre du cloître un sentiment qui me ferait horreur comme un sacrilège!

GEORGES.

Ah! juste ciel!... ainsi vous m'aimez! (Mouvement de Blanche qui passe à droite.) Non! vous pourriez m'aimer un jour... vous l'avez dit! Et vous me fuyez, et vous condamnez ma vie au désespoir, la vôtre à la solitude, au regret peut-être! et tout cela, pourquoi?... Parce qu'on vous a enfermée, depuis votre enfance, dans les souvenirs, les illusions, les rêves, du passé! Parce qu'on vous a peint sous de fausses et odieuses couleurs le monde qui le remplace! Eh bien! je vous en supplie, mademoiselle, apprenez à le mieux connaître, à le mieux juger... laissez-moi le temps d'ouvrir vos yeux à la lumière, à la vérité... et vous saurez bientôt que ce monde a aussi ses vertus, sa foi, sa noblesse, dignes d'être aimées, partagées par une âme comme la vôtre!

BLANCHE.

Monsieur, ce monde nouveau, qui est votre œuvre, tout ce que j'en vois, tout ce que j'en sais, attriste mes yeux et

me dessèche l'âme... Je ne veux pas le connaître davantage. Je sens que je ne l'aimerai jamais. Je resterai fidèle au passé. Je lui dois tout ce que je suis... non seulement le nom dont je suis fière, mais les plus hautes pensées comme les plus doux songes de ma vie... Vous pouvez achever de détruire dans ce pays tout ce qui le rappelle, vous n'en détruirez pas l'amour, le respect, la religion dans mon cœur!...

GEORGES.

Oh! grand Dieu! briser sa vie contre des fantômes! contre des mensonges! oui! des mensonges! car enfin ce passé que vous aimez assez pour vouloir vous ensevelir avec lui... le connaissez-vous bien, malheureuse enfant? Non! vous en connaissez la légende, la poésie... mais l'histoire dans sa vérité, vous l'ignorez! Eh bien! lisez-la donc sur ces poétiques souvenirs dont cette terre est couverte! (Il lui montre la plaine jonchée de ruines.) Tenez! il n'y en a pas un qui ne porte une trace de larmes ou de sang! Demandez à ces vieux autels des religions barbares! Demandez à toutes ces ruines des siècles de ténèbres, à ces tours, à ces murailles, à tous ces témoins des âges qui vous sont si chers, des âges de guerre sans fin, d'oppression sans merci, de servitude sans espoir!... Ah! si tous les malheureux oubliés, qui dorment là sous le gazon, pouvaient se réveiller tout à coup et vous parler, et vous dire leurs souffrances... leurs désespoirs... leurs tortures... toute noble que vous êtes... votre cœur de femme et de chrétienne se soulèverait d'horreur et saignerait de pitié!

BLANCHE.

Regardez mieux autour de vous, monsieur... parmi ces ruines, il y en a de récentes, elles vous diront que les persécutions sans pitié et les autels barbares n'ont pas été le privilège de ce passé que vous calomniez... en insultant mes ancêtres. Pour leur honneur et pour le mien, j'en ai trop entendu... adieu!

GEORGES, faisant un geste pour la retenir, puis la repoussant.

Adieu donc! partez! oui, partez! car j'ai trop longtemps humilié ma fierté devant la vôtre, le nom de mon père devant le nom du vôtre! Partez! allez rejoindre sur les dalles du cloître les statues glacées de vos ancêtres. Allez avec les morts et laissez vivre les vivants! Adieu!

Blanche recule effrayée et comme dominée par le geste et le langage énergiques de Georges.

BLANCHE, à demi-voix.

Adieu!

Elle s'éloigne à droite.

SCÈNE VII

GEORGES seul, puis LE MARQUIS.

GEORGES, il demeure un moment immobile, tout palpitant d'émotion.

Tout est fini!... Il s'agit d'être homme maintenant!

LE MARQUIS, sortant de l'ombre à gauche.

Monsieur Morel! vous donnez à ma haine le prétexte qui lui manquait, je vous remercie... Vous venez d'outrager ma sœur indignement... vous m'en rendrez raison.

GEORGES.

Quand vous voudrez, monsieur.

LE MARQUIS.

C'est bien! Je vous salue, monsieur.

GEORGES.

Monsieur, je vous salue.

La toile tombe.

CINQUIÈME TABLEAU

Une salle dans le donjon de l'ancien château de Guy-Châtel. — Architecture du xve siècle. Grandes solives vermoulues. Quelques lambeaux d'une tapisserie en cuir doré pendent aux murailles délabrées. — Au fond, large fenêtre à petits vitraux en losange. A droite, dans un pan coupé, une porte latérale. A gauche, un lit de fer, que recouvre une peau de tigre. Au-dessus, un fusil et tout un attirail de chasse suspendus au mur. Un peu à gauche, une petite table de chêne sur laquelle est posée une lampe allumée, très simple. Une chaise en chêne sculpté. Deux escabeaux.

SCÈNE PREMIÈRE

LE MARQUIS, puis LE VICOMTE DE PENMARCH.

Le marquis est seul: il écrit à la lueur de la lampe. Au bout d'un instant on frappe à la porte.

LE MARQUIS.

Entrez! (Entre le vicomte.)* Ah! vous voilà, mon bon Charles.

LE VICOMTE.

Oui mon cousin... le petit Jeannick m'a remis votre billet en passant... et je suis accouru... Qu'y a-t-il donc ?... (Regardant autour de lui.) Mais, est-ce que vous comptez sérieusement loger ici, mon cousin?

Il passe à gauche.

LE MARQUIS.

Et pourquoi donc pas, cousin?... c'est très propre... un peu nu... mais très habitable... Mon père y logeait son

* Le marquis, le vicomte.

garde... Je ne sais pas comment on y est l'hiver... mais l'été, c'est frais... c'est aéré... je m'y trouve à merveille... Au reste, je ne sais pas si je suis destiné à y vivre longtemps... (Il se lève.) attendu que je me bats demain matin, mon cher enfant.

LE VICOMTE.

Vous vous battez!... avec qui?

LE MARQUIS.

Avec le Morel, naturellement... cela devait finir par là, vous comprenez... Il était écrit que le jour où nos deux familles seraient représentées l'une et l'autre par un gaillard bien portant, il y aurait un abordage... c'était fatal!... Tant qu'il ne s'est agi entre nous que d'affaires d'intérêt, je ne pouvais le provoquer... mais il a eu l'imprudence de me fournir une raison des plus sortables...

LE VICOMTE.

Comment?

LE MARQUIS.

Vous allez rire, Charles!... Il était amoureux de ma sœur...

LE VICOMTE.

De ma cousine?

LE MARQUIS.

De votre propre cousine, mon cher ami... Ils ne doutent de rien, ces gens-là... ils se figurent qu'avec de l'argent ils peuvent acheter tout ce qui a le bonheur de leur plaire!... Bref, je l'ai trouvé l'autre soir contant ses feux à ma sœur en des termes véritablement insoutenables... Il a été convenu que nous réglerions cette affaire aussitôt que Blanche serait entrée dans son couvent... Je l'y ai conduite ce matin, et je viens d'envoyer par Jeannick deux lignes à M. Morel, pour le prévenir que je serai à sa disposition demain à l'aurore... Voilà!...

LE VICOMTE.

Ah! vraiment, mon cousin, je suis tout ému...

LE MARQUIS.

Voyons... ne nous attendrissons pas, n'est-ce pas, mon bon Charles! Je vous ai fait demander parce que je ne puis bouger, moi, en attendant sa réponse... Or, j'ai besoin d'être assisté dans ce duel... Vous ne pouvez me servir de témoin, vous...

LE VICOMTE.

Pourquoi donc, mon cousin?

LE MARQUIS.

Est-ce que l'odeur de la poudre ne vous incommode pas?

LE VICOMTE.

Bah! mais je l'adore!

LE MARQUIS.

Vraiment? Tiens! bravo!... Eh bien! je vous prends pour mon premier témoin, cousin... Seulement il m'en faut un second... plus mûr!... Pouvez-vous pousser ce soir jusque chez Kervity... et lui porter ce billet?

LE VICOMTE, animé.

Certainement... Je vais prendre la vieille jument de Plévin... j'y serai dans une heure. — Ah diable! diable! voilà une aventure, par exemple!

LE MARQUIS.

Merci, cousin... Pas un mot chez vous, bien entendu... Ah! priez Kervity d'apporter ses pistolets, n'est-ce pas?

LE VICOMTE.

Ses pistolets?... bien!... (Troublé et agréablement agité, prenant les mains du marquis.) Ah! cousin, soyez tranquille... allez!... s'il vous arrivait malheur... moi... pour l'honneur de ma cousine...

LE MARQUIS.

Eh bien! mais... cela ne me consolerait pas du tout, vous savez, mon bon Charles.

LE VICOMTE, exalté.

Moi, ça me consolerait!... C'est-à-dire... non... pardon!... je veux dire... ça me ferait plaisir!... A revoir, cousin!

Il sort.

SCÈNE II

LE MARQUIS, seul.

Tiens! il est plus gentil que je ne croyais, ce petit!... (Après quelques pas.) Par ma foi! il n'est pas malheureux que j'aie cette distraction pour occuper ma première soirée de solitude... autrement, je craindrais de tourner à la mélancolie... Allons, Olivier, allons, un peu de moral!... Prends l'air, mon ami! (Il pousse un panneau de la fenêtre.) Le paysage n'est pas mal!... Cette bruyère au clair de lune... ces rochers... ces précipices... avec ce brouillard qui rampe dans la vallée... Pauvre Blanche! comme elle aurait aimé cela!... Tiens! est-ce que c'est le cousin qui revient si vite?... Non! c'est Jeannick!... Mais pourquoi cette course folle?... On dirait qu'il est poursuivi...

Il ferme la fenêtre et s'avance vers la porte. Jeannick l'ouvre au même instant; il est pâle, les habits en désordre; à peine entré, il se retourne, et regarde au dehors avec inquiétude.

SCÈNE III

LE MARQUIS, JEANNICK*.

LE MARQUIS.

Eh bien! qu'y a-t-il donc, enfant?

JEANNICK, très agité.

Monsieur le marquis, il faut vous sauver!... vite! je vous en prie!...

LE MARQUIS.

Me sauver !... Pourquoi?...

JEANNICK.

Ils vont venir ici... tous...

LE MARQUIS.

Qui donc?

JEANNICK.

Les ouvriers... les mineurs... (Il regarde à la fenêtre.) Je croyais toujours les entendre derrière moi!

LE MARQUIS.

Et qu'est-ce qu'ils me veulent?

JEANNICK.

Oh! je ne sais. — Mais j'ai entendu des menaces... des paroles terribles!...

LE MARQUIS.

Ah! voilà comment il se bat, ce monsieur-là?... par ambassadeurs!... Enfin, que s'est-il passé?... Tu lui as remis ma lettre?

* Le marquis, Jeannick.

JEANNICK.

Pas à lui... je n'ai pas pu... il était allé à Châteaulin... jusqu'à demain... Alors j'ai voulu m'en revenir... Mais la sœur est arrivée et m'a pris votre billet... Elle l'a ouvert, et elle est devenue toute pâle...

LE MARQUIS.

Ah! je suis fâché de cela... Mais, pourquoi ouvre-t-elle les lettres adressées à son frère?... Mauvaise éducation! en voilà les fruits! — Et ensuite?...

JEANNICK.

Ensuite... elle a montré la lettre à un vieux qui se trouvait là... et elle lui a dit de sonner la cloche de l'usine et d'assembler tous les ouvriers dans la cour... puis elle m'a renvoyé durement... J'ai fait semblant de partir... et je me suis caché dans un coin derrière un grand amas de charbon... Les ouvriers remplissaient la cour comme une fourmilière... La demoiselle était au milieu d'eux comme une folle... elle leur parlait... allant de l'un à l'autre... leur disant que vous vouliez tuer son frère... et qu'ils devaient vous en empêcher... Et puis...

Il s'interrompt avec embarras.

LE MARQUIS.

Quoi encore?

JEANNICK.

Je n'ose pas.

LE MARQUIS.

Va donc!...

JEANNICK.

Et puis que son frère avait travaillé avec eux et pour eux toute sa vie, et que vous, monsieur le marquis, vous n'aviez jamais rien fait que chasser... et que, pour sûr, vous le tueriez... et qu'ils resteraient sans travail et sans pain....

LE MARQUIS.

Et les ouvriers... qu'est-ce qu'ils disaient?...

JEANNICK.

Ceux de la mine étaient arrivés aussi... et ils criaient tous... ils se montaient... puis ils ont pris des armes... des pioches... des marteaux... ils ont allumé des torches... et ils ont dit qu'ils allaient venir ici et jeter le vieux donjon dans la rivière, qui est en bas...

LE MARQUIS.

Ça, je les en défie!

JEANNICK.

Et vous avec, monsieur le marquis!

LE MARQUIS.

Ça, c'est plus facile... c'est possible au moins... Et alors, tu es parti, toi?

JEANNICK.

Oui, monsieur le marquis... je suis accouru de toutes mes forces pour vous avertir et vous dire de vous sauver, avant qu'ils arrivent... Venez, venez... au nom du bon Dieu!... nous allons descendre dans le bois... chez mon grand-père...

LE MARQUIS.

Mon cher enfant, tu as été fidèle et dévoué, comme toujours... C'est très bien, je te remercie... Maintenant, je te prie de me laisser.

JEANNICK.

Si vous restez... je reste!

LE MARQUIS.

Ah! je n'ai pas le temps de discuter, mon garçon. Va-t'en!

JEANNICK.

Non!

LE MARQUIS, vivement.

Je te dis de t'en aller, entends-tu?

JEANNICK.

Non!

LE MARQUIS.

Mais je vais te jeter dehors, petit drôle!

JEANNICK.

Mon grand-père me tuerait!

LE MARQUIS, allant à la table et écrivant une ligne.

Tu donneras cela à ton grand-père, il se le fera lire... Je lui dis que je l'ai voulu. Sauve-toi, maintenant! (Jeannick s'éloigne la tête basse.) Jeannick! (Il l'embrasse avec émotion.) Adieu, mon cher enfant, va!

JEANNICK, près de sortir, à part.

Je resterai à la porte.

Il sort.

SCÈNE IV

LE MARQUIS, seul.

On a beau dire... il y avait du bon dans cette race-là... Mais voyons donc! Voilà une circonstance assez délicate qui se présente... Je suis sous la protection de la loi, sans doute, et cette étrange émeute ne peut tarder à être réprimée... mais je puis en être victime auparavant, le premier élan de ces forcenés peut être irrésistible (Il ouvre la fenêtre.) Je ne sais si je me trompe... mais il me semble, en effet, entendre des clameurs au loin... et voir des lumières s'agiter dans la brume là-bas... (Descendant la scène.) Ah çà! mais elle est intrépide, cette fille-là? Est-elle extraordinaire! Mauvaise éducation!... mais quelle petite lionne!...

Oui, mais avec tout cela, elle m'embarrasse fort... que vais-je faire, moi?... Me laisser égorger comme un agneau?... Ce n'est pas trop mon caractère!... Soutenir un siège dans le vieux donjon de mes pères? Pourquoi pas?... C'est une fin comme une autre... et qui ne me déplairait pas!... Voyons, la porte est solide!... la fenêtre peut résister quelque temps... surtout si je suis devant avec ceci... (Il prend son fusil suspendu au mur.) On m'attaque... on viole mon domicile... je suis dans mon droit!... Vraisemblablement cela va mal tourner pour moi... mais pardieu!... j'en marquerai plus d'un à mon chiffre, avant d'aller où ils veulent m'envoyer!... (Il examine son fusil, son visage devient grave et soucieux.) Non!... j'ai vécu comme un homme... je ne mourrai pas comme un chien!... (Il s'approche de la fenêtre, hésite encore, puis jetant son fusil au dehors.) Va-t'en!... Maintenant... comme il plaira à Dieu!... (On frappe.) Qui est là?... Entrez!...

SCÈNE V

LE MARQUIS, LOUISE, PIGOIS.

Pigois entre le premier, puis Louise paraît, animée, haletante, la chevelure en désordre, son chapeau à la main.

LOUISE, à Pigois.

Reste là... tout près!... va!...

Pigois sort.

LE MARQUIS*.

Mademoiselle Morel, je crois?...

LOUISE.

Vous deviez m'attendre, monsieur.

* Le marquis, Louise.

LE MARQUIS.

J'avais, en effet, mademoiselle, quelque pressentiment de la bonne fortune qui m'était réservée ce soir.

LOUISE.

Ainsi, vous savez ce qui se passe?

LE MARQUIS.

Oui, mademoiselle, et, soit dit entre nous, ce qui se passe est fort grave... Je ne sais si vous y avez pensé, mademoiselle, mais nous ne sommes pas encore tout à fait en Amérique où il suffit que la loi désoblige quelques individus pour qu'ils en improvisent une autre à leur gré... et qu'ils suspendent au premier arbre venu le compagnon qui leur déplaît... Chez nous, une telle action s'appelle encore un crime... Avez-vous pensé à cela, mademoiselle ?

LOUISE.

Je n'ai pensé à rien... qu'à sauver mon frère... et à punir votre indigne manque de foi!...

LE MARQUIS.

Mademoiselle!...

LOUISE, avec énergie.

Je tiens ma parole, moi, monsieur... Qu'avez-vous fait de la vôtre?... Ne m'avez-vous pas promis, formellement promis, il n'y a pas huit jours, que jamais, malgré nos dissentiments de famille, vous ne chercheriez querelle à mon frère?... et, maintenant, vous venez le provoquer... l'appeler en duel... tourner bravement contre lui ces armes que vous avez maniées toute votre vie... et auxquelles il n'a jamais touché, lui, vous le savez bien! Vous venez l'assassiner, enfin!... Voilà votre honneur! voilà votre fidélité à la parole donnée, à la foi jurée... Grand Dieu!... et cela se dit noble, gentilhomme, chrétien... est-ce que je sais?...

LE MARQUIS.

Pardon, mademoiselle, vous vous méprenez. Je vous

avais promis, en effet, de ne jamais changer en querelle personnelle de simples conflits d'intérêts... Mais votre frère s'est chargé lui-même de modifier le caractère de nos relations... Que vous le sachiez ou non, il a bien voulu honorer ma sœur de son amour... Jusque-là, je n'avais rien à dire... Mais je l'ai surpris l'autre soir tenant à ma sœur un langage auquel les jeunes dames de famille ne sont pas habituées... Dès lors, ma liberté m'a été rendue... et j'en use, voilà tout!

LOUISE.

Eh! sans doute, il aimait votre sœur... je le sais bien... car lorsqu'il m'a confié cet amour désespéré... j'ai vu, pour la première fois, des larmes sur son visage... et vous auriez été touché vous-même en voyant pleurer un homme d'un cœur si ferme!... Et il a fait encore pour votre sœur une chose qu'il n'avait faite de sa vie... il a menti!... il vous a trompé, vous, monsieur!...

LE MARQUIS.

Moi!... Comment. . mademoiselle?...

LOUISE.

Oui... quand il a acheté votre château... pour avoir un prétexte de vous le payer plus cher qu'il ne valait... pour sauver de la misère celle qu'il aimait... il vous a menti... il a inventé... je ne sais quoi!... une mine de fer qui n'a jamais existé... et dont vous avez reçu le prix!... et la fortune que votre sœur a portée en dot à son couvent, elle la doit tout entière à ce généreux mensonge! Voilà son crime; tuez-le, maintenant!

LE MARQUIS.

C'est vrai, mademoiselle?

LOUISE.

Si c'est vrai?

LE MARQUIS.

Mademoiselle, cette fortune vous sera rendue, ou j'y perdrai mon nom!... Mais, en attendant et sous le poids d'une telle dette, mon premier devoir serait de retirer à l'instant même ma provocation...

LOUISE.

Ah! retirez-la donc, monsieur! car je vous jure que je vous dis la vérité. Ecrivez à mon frère que vous rétractez vos paroles... je vous en supplie... écrivez!... afin de prévenir des malheurs dont la pensée me rend folle... Car, dans le premier moment de ma douleur, j'ai soulevé contre vous des colères, des violences dont je crains de n'être plus la maîtresse... C'est à peine si ces hommes, ces ouvriers exaspérés, ont voulu me laisser les précéder de quelques instants... ils vont venir... mon Dieu!... ils viennent déjà... écoutez... (Elle va à la fenêtre.) Écrivez, de grâce!

On entend à peu de distance un bruit de foule mêlé de cris confus.

LE MARQUIS.

Ah! pardon, mademoiselle, mais je ne suis plus libre... Si je me rétracte en face de ces hommes... ils vont croire que j'ai peur!

LOUISE.

Monsieur, je vous en conjure... écrivez... une ligne... un mot seulement... écrivez... écrivez...

Le bruit de la foule s'accroît.

LE MARQUIS, se couvrant avec dignité.

Mademoiselle... c'est impossible maintenant; je ne livrerai pas mon nom, le nom de mon père, à la risée de ces hommes.

LOUISE.

Monsieur... ce n'est plus pour vous... c'est pour moi que je vous implore... mon frère ne me pardonnera jamais!... Je vous supplie, monsieur, je vous supplie!...

LE MARQUIS.

Ah! mademoiselle... vous n'êtes pas le premier cœur généreux qui se soit repenti d'avoir déchaîné légèrement les passions populaires. Mais voyons, il faut en finir... je ne veux pas les attendre... je vais aller m'expliquer avec eux.

Il passe à droite.

LOUISE.

Eh bien! je vous accompagne... je leur parlerai... je leur dirai...

LE MARQUIS.

Prenez garde!... si vous dites que je me rétracte... je vous démentirai... je vous l'atteste!... Restez ici, croyez-moi... vous ne gagneriez rien à me suivre... et vous pourriez être témoin de quelque scène pénible...

Cris plus violents. Tumulte. On voit des torches briller à travers les vitraux du fond.

LOUISE.

Oh! Dieu!... et sentir mes forces qui m'abandonnent!...

Elle s'appuie haletante et éperdue sur la table.

LE MARQUIS, la regardant.

En un pareil moment, mademoiselle, on pense vite, et on doit dire tout ce qu'on pense... Eh bien!... je suis fâché de ne pas vous avoir connue plus tôt, votre frère et vous... Au lieu de nous mépriser et de nous haïr à distance... nous aurions pu de plus près nous estimer... et qui sait même?... nous aimer... Mon Dieu! mademoiselle, quant à moi... je vous pardonne... je fais plus... tenez, je vous admire!... Votre dévouement pour votre frère, votre jeune cœur si vaillant... Enfin, mademoiselle, si c'est ici l'heure d'une parole suprême... (Il se découvre.) celui qui va mourir vous salue!

Il se dirige résolument vers la porte, les cris éclatent encore plus violemment au dehors. La porte et la fenêtre sont rudement secouées du dehors. On crie : « A mort !... à mort !... » Puis « Non ! non ! nous ne voulons pas !... » Les clameurs continuent jusqu'à la fin de la scène.

LOUISE, s'attachant aux vêtements du marquis.

Non! de grâce! monsieur! au nom du ciel!... au nom de votre sœur!...

LE MARQUIS.

Veuillez me laisser, mademoiselle.

LOUISE, avec une énergie désespérée.

Eh bien! venez donc!... Je vous jure qu'ils me tueront avec vous!

LE MARQUIS.

Mais je ne le veux pas!

LOUISE, l'entraînant.

Moi, je le veux... venez!...

Grand tumulte au dehors. la porte et la fenêtre cèdent aux efforts des assaillants.

SCÈNE VI

LOUISE, GEORGES, PIGOIS, LA FOULE.

La porte s'ouvre brusquement comme forcée. — On aperçoit, à la lueur des torches, un groupe d'hommes en costumes de travail au milieu desquels Georges se débat, en criant : « Laissez-moi... laissez-moi donc, misérables!... » — Au même instant la fenêtre est brisée et laisse voir une foule d'ouvriers armés : quelques-uns se précipitent sur la scène. — Louise, au comble de la terreur, se jette de côté, entraînant le marquis qui demeure immobile, les bras croisés. — Georges s'élance sur la scène, les hommes qui le retenaient, et au milieu desquels se trouve Pigois, s'élancent après lui et l'entourent, en criant : « Non! non! nous ne voulons pas!... Nous le tuerons plutôt!... » Jeannick est entré au milieu du désordre et s'est placé devant son maître.

LOUISE.

Mon frère!

GEORGES, luttant contre ses ouvriers.

Mais laissez-moi donc, enfin, misérables!

PIGOIS.

Non! vous ne vous battrez pas avec cet homme-là, nous ne le souffrirons pas!

LA FOULE.

Non! C'est une indignité!... ça ne sera pas!

GEORGES, au milieu du bruit.

Mais ne comprenez-vous pas que vous trahissez, que vous déshonorez votre cause et la mienne? Vous voulez donc qu'ils nous prennent pour des lâches, nous autres... vous voulez donc leur laisser le privilège de l'honneur et de l'épée?... (Tous se taisent et se regardent.) Si c'est là ce que vous voulez, moi, je ne le veux pas!... Allons! assez... Retirez-vous!...

PIGOIS.

Allons! venez!... C'est dur; mais il a raison!

Les ouvriers se retirent silencieusement.

GEORGES, à sa sœur, durement.

Vous... vous êtes bien coupable... c'est tout ce que je puis vous dire... Restez, maintenant, si vous le voulez, puisque vous savez tout.

SCÈNE VII

GEORGES, LE MARQUIS, LOUISE *.

GEORGES.

Monsieur... vous le savez... j'espère... quand votre message est arrivé, j'étais absent. Autrement, croyez bien que ces tristes scènes n'auraient jamais eu lieu.

* Le marquis, Georges, Louise.

LE MARQUIS.

Mon Dieu! monsieur Morel, il y a peu de jours, c'était un des vieux serviteurs de ma famille qui attentait à votre vie; aujourd'hui, ce sont vos ouvriers qui ont failli menacer la mienne, nous n'avons rien à nous reprocher... Cela prouve que tous les partis ont leurs passions aveugles, leurs fanatiques, et qu'ils se doivent une mutuelle indulgence.

GEORGES, s'incline et répond.

Maintenant, monsieur, je suis entièrement à votre disposition... et, demain matin, mes témoins attendront les vôtres... Venez-vous, Louise?...

Louise reste les yeux fixés avec angoisse sur le marquis.

LE MARQUIS.

Monsieur Morel, je ne me battrai pas avec vous. Je vous ai provoqué, j'ai eu tort. Est-ce assez?

Louise adresse un regard de reconnaissance au marquis.

GEORGES.

Monsieur!...

LE MARQUIS.

J'ai appris, monsieur, votre procédé généreux envers ma sœur et envers moi. Il me désespère, et tout ce que je pourrai faire pour ne pas rester votre débiteur, je le ferai. Mais je n'en resterai pas moins votre obligé. Monsieur, je reconnais un peu tard, que nous avons trop cédé aux préventions qui divisaient nos deux familles!...

GEORGES.

Monsieur!...

LE MARQUIS.

Oh!... la faute est à moi plus qu'à vous, je sais. Ce serait donc à moi de la réparer... Mais que puis-je faire?... je vous tromperais, monsieur, si je vous laissais espérer que les résolutions de ma sœur puissent jamais changer... Je la connais... elle est inflexible dans ce qu'elle croit son de-

voir... et elle n'a pas traversé, comme moi, une de ces heures solennelles qui valent un siècle d'expérience... Enfin, monsieur, je le sens amèrement... je n'ai aucune répation... aucune consolation à vous offrir... (Avec dignité.) Ma main seulement, si vous la voulez!

Il lui tend la main.

GEORGES, prenant la main du marquis.

Celle d'un ami, n'est-ce pas?

LE MARQUIS, avec émotion.

D'un frère!...

ACTE QUATRIÈME

SIXIÈME TABLEAU

LE SALON DU CHATEAU DE GUY-CHATEL.

Le salon du château de Guy-Châtel. Même décor qu'au deuxième acte. Même disposition des meubles exactement maintenue.

SCÈNE PREMIÈRE

PIGOIS, puis LOUISE.

PIGOIS, seul, en costume de travail, assis dans le grand fauteuil armorié de Blanche, et examinant le salon.

Eh bien! merci!... en voilà du luxe!... c'est comme une église... ça m'impose, à moi, ma parole, ça m'impose!... en voilà du clinquant! en voilà des articles! y en a-t-il là des pièces de cent sous! Et dire que c'est moi, Pigois, le simple Pigois, qui me carre là dedans, comme un saint dans une châsse! c'est flatteur tout de même pour l'usine, allons... (Entre Louise portant un gros bouquet de fleurs et de feuillage. Pigois se lève.) Pardon!... excusez, mademoiselle... *

LOUISE, allant le mettre dans la jardinière, à gauche.

Ah! c'est toi, Pigois!... reste donc... que fais-tu là?

* Louise, Pigois.

PIGOIS.

C'est que... croiriez-vous, mademoiselle?... je n'étais jamais entré ici, moi, depuis que le château est à vous... depuis combien? quatre mois bientôt. Et dame! c'est une belle pièce! c'est une magnifique pièce!

LOUISE, continuant à arranger ses fleurs dans le vase qui est sur la table à droite.

Oui, c'est assez joli... Tu viens de l'usine?

PIGOIS.

Oui, mademoiselle... et je venais prier votre frère d'y passer ce soir, s'il peut, parce qu'il y a deux jours qu'on ne l'y a vu, et il y a des choses qui clochent en son absence... Après ça, je comprends qu'il se plaise ici... quand on est installé comme ça... (Il se rassoit dans le grand fauteuil.) bon gré, malgré, on devient paresseux.

LOUISE.

Il est un peu souffrant, je crois.

PIGOIS.

C'est vrai... il est un peu changé, votre frère. Il paraissait plus content quand il était moins heureux.

Georges arrive lentement par le fond, il est pâle et semble rêver.

SCÈNE II

LES MÊMES, GEORGES.

GEORGES, apercevant tout à coup Pigois dans le fauteuil de Blanche avec emportement.

Qui donc est là? (Il prend Pigois par les épaules.) Veux-tu t'ôter de là... misérable!... drôle! mal appris!...

Louise regarde son frère comme attristée de sa violence.

PIGOIS, interdit *.

Monsieur!

GEORGES.

Devant ma sœur... qui est là... debout... c'est inconvenant!

PIGOIS.

Monsieur, je ne croyais pas...

GEORGES.

Allons! c'est bien! Tu as à me parler?

PIGOIS.

Je venais vous prier, monsieur, de passer à l'usine dans la soirée... le jeune Duchemin est toujours dans l'embarras.

GEORGES.

Je vas y aller... mais décidément il faudra le remplacer, ce garçon-là... il faudra que vous y pensiez.

Louise regarde Georges avec étonnement.

PIGOIS.

Eh bien! je vais vous annoncer, monsieur.

Il se dirige vers la porte.

GEORGES, le retenant.

Pigois! il faut me pardonner. (Il lui tend la main.) J'ai été un peu brusque, mais je suis souffrant depuis quelque temps.

PIGOIS.

Monsieur, du moment que vous reconnaissez votre tort...

GEORGES.

Je le reconnais... à bientôt... Je te suis.

Pigois sort.

* Pigois, Georges, Louise.

SCÈNE III

GEORGES, LOUISE *.

GEORGES, s'asseyant à gauche.

Toi aussi, tu me pardonnes?

Il lui tend la main

LOUISE, allant à Georges.

Mais, quoi donc?

GEORGES.

Mon humeur... ma maussaderie... Cela passera... sois tranquille. — Tu arrangeais ces fleurs?

LOUISE.

Puisque cela te plaît! — As-tu vu les serres? Elles sont très brillantes en ce moment.

GEORGES.

Oui... je sais que tu t'en occupes! Je ne puis pas te dire comme je te trouve bonne et gentille, va!... A propos, Didier aussi va être content de toi... Tu te rappelles sa recommandation?

LOUISE.

Comment! Didier... est-ce qu'il revient?

GEORGES.

Oui... il m'a écrit... Je ne te l'ai pas dit? je croyais te l'avoir dit... Il arrive même ce soir, je pense. — Je vais mettre quelqu'un en faction sur la route... on l'arrêtera quand il passera devant l'usine, et nous reviendrons tous

* Georges, Louise.

deux à pied, à travers les bois... cela sera charmant!... A bientôt, ma chère!

LOUISE.

A bientôt!

Georges sort à gauche.

SCÈNE IV

LOUISE seule, puis LE MARQUIS.

LOUISE, douloureusement.

Ah! j'ai beau faire, je ne suis plus rien pour lui... ni moi... ni personne... (Montrant le fauteuil de Blanche.) Il n'y a plus que l'ombre qui est là... et qui est tout! Ah! comme je la maudis! comme je la hais!

LE MARQUIS, paraissant au fond, en équipage de chasse *.

Suis-je indiscret, mademoiselle?

LOUISE.

Pas du tout, monsieur... entrez donc. Vous avez chassé?

LE MARQUIS.

Au marais, mademoiselle, — pendant six heures, — et voici trois canards sauvages, dont une bécassine, que je dépose à vos pieds... puisque vous aimez le gibier et que vous me permettez d'être votre pourvoyeur... (Vidant son carnier aux pieds de Louise.) Un, deux, trois, cela fait cent, mademoiselle... A un franc le canard : cent francs; reste cent quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cents francs que j'ai l'honneur de vous devoir.

LOUISE, souriant.

Ne pensez donc pas à cela!

* Louise, le marquis.

LE MARQUIS.

Comment voulez-vous que je n'y pense pas? Ces deux cent mille francs dont votre frère m'a fait cadeau sont mon cauchemar. Quand je l'ai su, je les avais déjà donnés à ce couvent... et il eût été assez inutile de les lui redemander, vous pouvez croire!... Le peu qui me restait, vingt-cinq mille francs environ, je l'avais placé en rentes viagères... Vous qui êtes un parfait petit notaire, mademoiselle, vous savez ce que cela veut dire... Par conséquent, aucun moyen de restituer... Je suis forcé de m'acquitter en nature... des fruits de mon industrie!

LOUISE.

Vous vous tourmentez de bien peu de chose. Je voudrais n'avoir pas de préoccupation plus grave, moi...

LE MARQUIS, sérieux.

Toujours le frère?... Il ne se console pas?

LOUISE.

Moins que jamais... Sa santé s'altère... sa raison même m'inquiète par moments, vraiment... Vous voyez, il veut que tout soit ici comme autrefois... comme si elle devait y rentrer demain! (Le marquis secoue la tête sans répondre.) Vous avez vu votre sœur récemment?

LE MARQUIS.

Mon Dieu, mademoiselle, je vous dirai que ma sœur m'accueille un peu froidement depuis quelque temps... Elle n'ignore pas le caractère plus heureux de mes relations avec vous, et elle ne m'en sait pas bon gré.

LOUISE.

Elle n'a pas encore prononcé ses vœux?

LE MARQUIS.

Pas encore, mademoiselle; mais elle a obtenu une dispense pour abréger le temps de son noviciat, et sous très peu de jours, je crois...

LE VICOMTE, au dehors, parlant à un domestique.

Il est là!... Bien, je vous remercie!

SCÈNE V

LES MÊMES, LE VICOMTE, très affairé.

LE VICOMTE, apercevant le marquis*.

Ah! mon cousin!... (Voyant Louise.) Pardon, mademoiselle, daignez m'excuser... mais j'avais une communication très urgente à faire à mon cousin... On m'a dit que je le trouverais ici... et j'ai pris la liberté...

LE MARQUIS.

Eh bien! mon bon Charles, je vous suis, venez.

LOUISE.

Mais non... restez donc, messieurs... justement, je retournais à la serre. Restez, je vous en prie... d'autant plus que je serai bien aise de vous revoir un instant, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Appelez-moi monsieur Olivier, mademoiselle, tout bonnement... c'est plus harmonieux dans la circonstance.

LOUISE.

Eh bien! monsieur Olivier, je serai bien aise de vous revoir.

Elle salue légèrement et sort.

* Louise, le marquis, le vicomte.

SCÈNE VI

LE MARQUIS, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

Ah çà! mon cousin, vous savez la grande nouvelle? vous savez ce qui arrive?

LE MARQUIS.

Comment! je ne sais rien, moi, je suis en chasse depuis ce matin!

LE VICOMTE.

J'ai tiré à la conscription.

LE MARQUIS.

Ah! au fait!... Eh bien?

LE VICOMTE.

Numéro trois, mon ami! (Il montre son numéro.) Voilà une chance, hein! je suis pris, j'espère, numéro trois... (Il embrasse son numéro.) Numéro trois!

LE MARQUIS.

Mais votre père?

LE VICOMTE.

Ah! mon ami, voilà le côté douloureux!... je serais trop heureux, sans cela... le désespoir de mon père me fend le cœur!... Mais il y va de mon avenir, de mon honneur, et je dois résister à cette faiblesse... Seulement j'ai peur que mon père ne trouve de l'argent pour m'acheter un remplaçant.

* Le marquis, le vicomte.

LE MARQUIS.

Il aura de la peine.

LE VICOMTE.

N'est-ce pas... vous croyez?... Trois ou quatre mille francs... c'est même impossible! Mais on m'a dit qu'il vous cherchait partout, vous... et j'ai pris les devants pour vous supplier, mon cousin, de ne pas les lui prêter, s'il vous les demande.

LE MARQUIS.

C'était bien inutile, mon bon Charles.

LE VICOMTE.

Vous n'avez pas trois mille francs, n'est-ce pas?

LE MARQUIS.

Trois mille francs!... mais je n'ai pas trente sous, mon pauvre bonhomme; ainsi vous pouvez être tranquille.

LE VICOMTE.

Tant mieux! bravo! merci! alors, je suis un homme décidément! je suis soldat! il n'y a plus à dire! numéro trois! je suis soldat! Donnez-moi ça! (Il lui prend son fusil, fait le mouvement militaire d'arme-bras, et se met à marcher en marquant le pas, comme un enfant.) Et ran! plan! plan! plan! (S'arrêtant tout à coup en face d'une des fenêtres du fond.) Ciel! je ne me trompe pas! c'est mon père!... on lui aura dit comme à moi que vous étiez ici... je ne voudrais pas le rencontrer.

LE MARQUIS, lui montrant la gauche.

Eh bien! sortez par là... par la galerie.

LE VICOMTE.

C'est juste; merci encore! (Il se sauve emportant le fusil, puis il se frappe le front, revient à la hâte pour rendre le fusil au marquis et repart en criant.) Numéro trois!

SCÈNE VII

LE MARQUIS, puis LE COMTE.

LE MARQUIS, souriant d'un air d'approbation.

Gentil!... mais l'autre... pauvre vieillard! il doit être dans la désolation!...

LE COMTE s'arrête au fond, puis voyant le marquis, il vient à lui le front rayonnant*.

Ah! vous voilà!... mon bon cousin! quelle joie! quelle reconnaissance! vous me permettez de vous embrasser?

LE MARQUIS, stupéfait.

Je veux bien! mais pourquoi?

LE COMTE, lui serrant la main.

Oh! tant de bonté... de générosité... mon ami... dans votre situation!... Je ne puis pas vous exprimer... non, c'est impossible!

LE MARQUIS.

Quoi?... quoi donc?... je vous assure que je ne vous comprends pas du tout.

LE COMTE, montrant des billets de banque.

Comment! ces trois billets de mille francs que j'ai trouvés sous ma serviette?...

LE MARQUIS.

Pas moi!

LE COMTE.

Ce n'est pas vous?

* Le marquis, le comte.

LE MARQUIS.

Où les aurais-je pris, mon pauvre ami?

LE COMTE.

Mais qui donc alors?

LE MARQUIS.

Voyons... cherchez parmi vos connaissances.

LE COMTE.

Mes connaissances, mon ami... vous les connaissez... elles sont nécessiteuses comme nous.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas votre fermier, Plévin, par hasard?

LE COMTE.

Il me doit deux termes.

LE MARQUIS.

Attendez! attendez donc!... j'y suis... je gage que j'y suis!

LE COMTE, l'interrogeant avec anxiété.

Mon ami!

LE MARQUIS.

Oui! il y a une personne à qui je parlais hier de vos angoisses paternelles et qui semblait en être touchée, c'est elle, sans aucun doute.

LE COMTE.

Et cette personne?

Louise paraît au fond.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE*.

Je puis entrer?

LE MARQUIS.

Comment donc, mademoiselle!... Mademoiselle, voici monsieur le comte de Penmarch qui désire vous parler. Je vous laisse avec lui.

LE COMTE, à part.

Elle!

LE MARQUIS.

Vous me permettez de vous baiser la main, mademoiselle?

Il baise la main de Louise et sort.

SCÈNE IX

LE COMTE, LOUISE.

LE COMTE, avec dignité.

Mademoiselle, je viens d'apprendre à l'instant que je suis votre obligé... je vous sais un gré infini de votre attention... mais je ne puis l'accepter... veuillez reprendre cette somme.

Il veut lui remettre les billets.

* Le marquis, Louise, le comte.

LOUISE.

Pardon, monsieur... je vous écoute... mais sans vous comprendre... que voulez-vous dire?

LE COMTE.

C'est vous, mademoiselle, qui avez bien voulu m'offrir les moyens d'acheter un remplaçant à mon fils; encore une fois je vous remercie, mais je n'accepte pas. Reprenez ces billets.

LOUISE.

Encore une fois, vous vous abusez, monsieur, ce n'est pas moi...

LE COMTE la regarde un moment; la voyant un peu embarrassée.

En ce cas, mademoiselle, comme je ne veux pas être redevable d'une telle obligation à un inconnu, je vais de ce pas déposer cette somme entre les mains du curé de cette commune, en le priant de la distribuer à ses pauvres... (Il regarde encore Louise qui reste impassible.) Mademoiselle, j'ai l'honneur de vous saluer!

Il va pour sortir.

LOUISE, allant à lui par un mouvement soudain, lui prend les mains et le ramène.

Monsieur le comte, voulez-vous que je me mette à vos genoux?

LE COMTE, troublé.

Mademoiselle!

LOUISE.

Depuis l'instant où vous m'avez justement reproché d'avoir oublié ce que je devais à votre âge et à votre infortune... je n'ai pas eu un jour de bonheur, il me semble que vous m'ayez maudite... Eh bien! maintenant, pardonnez-moi!

LE COMTE.

Mademoiselle!

LOUISE.

Ah! votre cœur saigne, je le sais, à la pensée de perdre votre enfant... Donnez-moi la joie de vous voir heureux près de lui, et de songer que j'y suis pour quelque chose... j'ai tant de chagrins, si vous saviez!... donnez-moi cette joie-là... vous ferez une bonne action.

LE COMTE.

Mais, mademoiselle... je ne puis... mon honneur... comment m'acquitter jamais?...

LOUISE, le pressant avec une grâce attendrie et lui prenant les mains.

Vous vous acquitterez, monsieur... je vous assure... nous trouverons les moyens... je vous les indiquerai... je m'entends en affaires, moi, vous savez... Gardez votre fils... et vous m'aimerez un peu pour l'amour de lui!

LE COMTE, ému.

Mon enfant!

LOUISE, avec effusion.

Ah! vous acceptez... vous êtes bon, je vous remercie. Embrassez-moi, voulez-vous?

LE COMTE, l'embrassant et pleurant.

Que Dieu vous bénisse! qu'il vous bénisse, mon enfant!

LOUISE.

Ah! déjà, tenez... je suis plus heureuse... j'ai le cœur plus léger... et il me semble que des jours meilleurs vont venir.

SCÈNE X

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE en livrée.

LE DOMESTIQUE.

C'est monsieur Didier, mademoiselle, qui arrive.

Il dépose une lampe allumée à gauche.

LOUISE.

Ah! pardon, monsieur, un ami de mon frère.

LE COMTE.

Je vous laisse, mademoiselle, vous me permettrez de venir demain?

LOUISE.

Souvent, n'est-ce pas?

LE COMTE fait quelques pas, puis revenant avec bonhomie.

Pardon, mademoiselle, aimez-vous le poisson d'eau douce?

LOUISE.

Le poisson d'eau douce... mais j'en suis folle !

LE COMTE.

Tant mieux! tant mieux! à revoir, mademoiselle.

Il sort.

LOUISE, au domestique qui a apporté une seconde lampe qu'il a posée sur la table.

Faites entrer M. Didier! (A part.) Je ne sais pourquoi l'arrivée de ce jeune homme me semble d'un heureux présage...

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Didier!

SCÈNE XI

LOUISE, DIDIER.

LOUISE.

Soyez le bienvenu, monsieur.

Elle lui tend la main.

DIDIER.

Mademoiselle!... et Georges, il va bien, n'est-ce pas?

LOUISE.

Mais comment ne l'avez-vous pas rencontré? Il comptait vous arrêter devant l'usine, et revenir ici avec vous.

DIDIER.

Ah! mon Dieu! c'est que j'ai pris par les chemins de traverse, pour mieux voir le pays... Mais il va bien, votre frère, n'est-ce pas?

LOUISE.

Un peu fatigué, un peu triste depuis quelque temps.

DIDIER.

Mais rien de sérieux, enfin? — Vraiment, le ton de sa lettre m'avait presque alarmé.

LOUISE, inquiète.

Le ton de sa lettre... Il vous a écrit?

DIDIER.

Comment! mademoiselle... il ne vous l'a pas dit?... Vous ne m'attendiez pas?

LOUISE, troublée.

Ah! il vous a écrit... pour vous prier de venir?

DIDIER.

Sans doute... Est-ce qu'il y a un mystère ?

LOUISE.

Aucun. Seulement, je pensais que vous étiez venu de vous-même... et je vous en savais plus de gré... naturellement !...

DIDIER.

Mademoiselle ! (A part.) Il y a quelque chose !

SCÈNE XII

LES MÊMES, GEORGES, entrant par le fond *.

GEORGES, gaiement.

Eh bien ! par où donc as-tu passé ?

DIDIER, allant à lui.

Mon ami, j'ai pris le chemin des écoliers.

GEORGES.

Enfin, n'importe, tu es très aimable, et je suis ravi de te voir. Comment nous trouves-tu installés ?

DIDIER.

Mais, royalement.

GEORGES.

Et as-tu fait ton compliment à ma sœur ?... des fleurs partout... Tu vois qu'elle n'a pas oublié ta petite leçon.

DIDIER.

Comment ? vraiment, mademoiselle, vous avez daigné vous souvenir...

* Louise, Georges, Didier.

LOUISE.

D'un bon conseil... certainement, monsieur.

GEORGES.

Ah çà ! mais, tu as voyagé toute la nuit, n'est-ce pas ?

DIDIER.

Oui, mon ami... Je suis parti de Paris hier soir.

GEORGES.

Tu dois être brisé... nous allons te laisser... Louise... (Il prend la main de Didier, et, le regardant dans les yeux.) Ah ! cependant, mon ami, si tu veux m'entretenir de cette affaire sur laquelle tu désirais me consulter, je suis à tes ordres.

DIDIER, comprenant.

De cette affaire... oui, mon ami, je serais bien aise de t'en dire deux mots dès ce soir, si tu le permets.

GEORGES.

Eh bien! Louise... tu entends... Va, chère petite, et dis-moi bonsoir... car je ne sais pas si je te reverrai... Je compte moi-même me retirer de très bonne heure... je suis un peu las. — Bonsoir, mon enfant !

LOUISE.

Bonsoir, mon ami.

Elle se dirige vers la porte de la galerie à gauche, dont elle soulève la portière, en regardant son frère avec un air de profonde anxiété.

SCÈNE XIII

GEORGES, DIDIER *.

DIDIER, très sérieux.

Ah çà! que se passe-t-il donc ?

GEORGES.

Paul, as-tu le cœur ferme ? Te sens-tu capable d'écouter une confidence, quelle qu'elle puisse être, sans perdre ton calme ?

DIDIER.

Ce que tu as à me dire est donc bien grave ?

GEORGES.

Tout ce qu'il y a de plus grave.

DIDIER, ému.

Ah ! laisse-moi me remettre un peu ! (Il se recueille pendant que Georges fait quelques pas dans le salon.) Eh bien ! parle maintenant.

GEORGES, lui montrant un siège et s'asseyant lui-même.

Mon cher, je dois d'abord te demander pardon de t'avoir choisi pour confident; c'est une tâche pénible que je t'impose... Mais, tu le sais, ma vie, depuis mon enfance, a été si sévèrement vouée au travail que le temps de me faire des amis m'a manqué... Le seul loisir que j'aie jamais connu, c'est ce voyage pendant lequel je t'ai rencontré ; c'est cette année d'épreuves communes, de dangers partagés, qui m'a laissé dans le cœur une estime, une confiance, une amitié que je n'avais jamais accordées à personne.

* Georges, Didier.

DIDIER.

Mon ami !

GEORGES.

Enfin, j'avais encore une autre raison de te préférer à tout autre confident, et cette raison, c'est que tu m'avais en quelque sorte prédit le désastre qui m'arrive.

DIDIER.

Comment ?

GEORGES.

Oui... Ne m'as-tu pas dit souvent que les joies de la science et du travail, celles du bien-être, que la passion même du devoir et de la justice ne suffisaient pas à remplir la vie d'un homme? Eh bien ! c'est vrai ! Comprends-moi bien ! je suis loin de renier les convictions et les principes que mon père m'a légués... ils sont toujours pour moi la vérité... une sainte vérité... mais non toute la vérité !... Il nous faut quelque chose de plus... quelque chose qu'on ne peut saisir... qu'on ne sait comment nommer... quelque chose qui n'est rien... mais dont la possession fait vivre... et dont le regret fait mourir.

DIDIER.

Georges... cette jeune fille... tu l'aimais, n'est-ce pas ?

GEORGES.

Je l'aime depuis que j'existe... Ce que j'aimais dans ce château, objet constant de mes rêves, de mon ardente ambition, c'était elle... et quand j'y suis entré enfin, et que je ne l'ai plus trouvée... tout m'a manqué ! Je me suis senti sans un désir au monde, sans une pensée d'avenir, sans un rêve, sans une espérance, dans l'angoisse du vide et de l'abîme... dans l'horreur d'un néant dont on a conscience ! Voilà ma vie !

DIDIER.

Mais elle... qu'est-elle donc devenue ?

GEORGES.

Elle est dans un couvent... pour jamais... Quelque temps encore, j'ai espéré comme un enfant... Mais le silence de son frère qui la voyait tous les jours m'a ôté toute illusion... Elle est bien perdue pour moi, va !... Maintenant, tu sais tout ce qu'il est nécessaire que tu saches... pour comprendre où j'en suis venu... (Il se lève.) Ne me dis pas que j'aurais pu lutter davantage... tout ce qu'un homme peut faire, je l'ai fait... c'est dans une âme comme la mienne que la passion exerce ses plus mortels ravages, quand une fois elle y est entrée... En deux mots, mon ami, mon courage est à bout... cette idée fixe me tue... ma santé... ma raison même sont ébranlées... avant que je tombe au-dessous de moi-même, je suis résolu d'en finir.

DIDIER.

Georges !...

GEORGES.

Pas un mot, je t'en prie ! Tu me connais... si je t'annonce cette résolution, c'est qu'elle est aussi irrévocable que si elle était accomplie déjà. Maintenant, voici ce que j'ai à te demander... La seule pensée qui eût pu m'arrêter, c'est la pensée de ma sœur... mais je ne la laisserai pas seule au monde, l'ancien possesseur de ce château, M. de Guy-Châtel, aime Louise... et il en est aimé... Il est pauvre... moi vivant, sa délicatesse, sa fierté, les auraient peut-être séparés à jamais... mais cet obstacle disparaîtra avec moi... car il n'hésitera pas, je l'espère, à remplir le devoir que je lui lègue... Tu lui remettras le témoignage écrit de ma volonté... et s'il hésitait encore, je te charge de lui confirmer de vive voix la prière solennelle que je lui adresse... Puis-je compter sur toi ?

DIDIER.

Oui.

GEORGES.

Je te remercie... Une seule parole encore. Je ne veux

pas, surtout en ce pays, laisser sur mon nom l'impression sinistre qui s'attache au suicide... J'aurai été, comme mon père, victime d'un hasard, d'un accident dans mon métier... Tu comprends ?

DIDIER.

Oh ! Dieu !... Mais quand donc ?

GEORGES.

Demain matin. Ta main !

Didier lui donne sa main, Georges la serre fortement ; puis, comme craignant de céder à son émotion, il le quitte et sort.

SCÈNE XIV

DIDIER, LOUISE *.

A peine Georges sorti, Louise soulève la portière et montre à Didier son pâle visage, profondément altéré.

DIDIER, allant à elle.

Mademoiselle !... vous écoutiez... vous avez entendu ?

LOUISE, entrant.

Tout ! Laissez-moi !... ne me dites rien !... je suis folle !... folle ! Ah ! pourtant jamais je n'eus tant besoin de ma raison !... Que faire, monsieur ? que lui dire ? le supplier... me jeter à ses pieds... il me promettra... et il me trompera !... Ah ! elle seule peut le sauver... il faut que je la voie... il faut que je lui parle ! Conduisez-moi, monsieur, vous êtes son ami... conduisez-moi !

* Louise, Didier.

DIDIER.

Mademoiselle... je suis prêt à tout... je vous suivrai partout... Mais y avez-vous songé ?... cette jeune fille, comment arriver jusqu'à elle ?

LOUISE.

Oui... c'est vrai... Ah !... son frère !... Allons chez lui... je me souviens... il m'a dit qu'il pouvait, comme descendant des fondateurs de ce couvent, en obtenir l'entrée presque à toute heure... il viendra... il consentira, j'en suis sûr... Ah ! qu'elle consente... elle... la misérable... C'est que je ne l'espère pas, mon Dieu ! (Elle écoute.) Il revient... mon frère... aidez-moi ! (Elle compose son visage soudain et se met à rire.) Non, je vous assure, monsieur, que vous vous trompez étrangement !...

SCÈNE XV

LES MÊMES, GEORGES, tenant un pli cacheté.

LOUISE, continuant de rire *.

Non... qui a donc pu vous dire cela?... c'est vous, mon frère?

GEORGES.

Quoi donc ?

LOUISE.

M. Didier qui fait du marquis de Guy-Châtel mon chevalier! Quelle plaisanterie !

DIDIER.

Mon Dieu! mademoiselle...

* Didier, Louise, Georges.

GEORGES.

Il est certain, ma chère, que ses attentions redoublent chaque jour... (Allant à Didier*.) Tiens, Didier, voilà ce que tu m'as demandé.

Il lui remet le pli.

DIDIER.

Merci, mon ami.

GEORGES.

Maintenant, je vais me reposer, moi... A demain, Paul... Louise, ne le retiens pas trop longtemps, tu sais... (Il revient vers sa sœur après quelques pas.) Je ne t'ai pas dit bonsoir, à toi...

Il l'embrasse.

LOUISE, avec une émotion contenue.

Bonsoir, mon frère !

Georges sort.

SCÈNE XVI

LOUISE, DIDIER.

LOUISE, après s'être assurée que son frère est parti, saisissant la main de Didier.

Venez vite, monsieur !... venez... Ah ! si elle allait refuser, mon Dieu ! Ah ! je la traînerais plutôt ici de mes mains !... Venez !

Elle sort avec Didier.

* Didier, Georges, Louise.

ACTE CINQUIÈME

SEPTIÈME TABLEAU

La nuit. Le jardin du couvent des dames de Saint-Joseph de Pleyben. Au fond, à gauche, on voit l'extrémité d'une chapelle gothique dont les vitraux sont éclairés. — A droite, quelques arcades du cloître entrevues à travers les arbres. Un épais massif d'arbres formant bosquet sur le premier plan à droite. — Avant le lever du rideau, on entend l'orgue de la chapelle qui joue les dernières mesures d'une hymne religieuse.

SCÈNE PREMIÈRE

LOUISE seule, puis LE MARQUIS.

LOUISE, le marquis, écoutant les sons de l'orgue qui s'éteignent.

Ah! ce calme glacé, cette paix, ces hymnes de fête... quand ma tête et mon cœur sont en feu! (Apercevant le marquis qui entre à gauche, et allant à lui.) Eh bien! monsieur*!

LE MARQUIS.

J'ai obtenu, mademoiselle, qu'on me fît parler un instant à ma sœur dans le jardin... elle va venir. Je ne sais, mademoiselle, si votre présence, pendant notre entretien, serait très heureuse... ma sœur a conçu contre vous quelques préventions... peut-être vaut-il mieux vous retirer.

* Le marquis, Louise.

LOUISE.

Me retirer... en ce moment !...

LE MARQUIS, montrant les arbres à droite.

Restez là, si vous le voulez... vous serez témoin de mes efforts sincères pour vous servir... S'ils étaient inutiles... vous feriez alors ce que Dieu vous inspirerait... (Regardant au fond.) Elle vient ! (Montrant les arbres à Louise.) Là !

Louise se retire dans le bosquet à droite, et reste en vue du public pendant la scène qui suit.

SCÈNE II

LOUISE, cachée. LE MARQUIS, BLANCHE, arrivant du fond à droite. Le marquis fait quelques pas vers elle.

BLANCHE, surprise, mais avec un accent glacial*.

Mon frère !

LE MARQUIS.

Oui, c'est moi, Blanche ; c'est moi qui viens faire à votre cœur, à votre âme, un appel suprême, solennel... car il y va de la vie d'un homme... d'un homme qui vous aime... que vous avez aimé vous-même, je le sais.

BLANCHE, sévèrement.

Mon frère ! est-ce ici le lieu... est-ce l'heure de me rappeler un tel souvenir ?

LE MARQUIS.

Blanche, mon enfant, s'il reste entre nous quelque chose de la confiante tendresse qui nous a unis pendant tant d'années, croyez-moi... Cet homme que j'ai longtemps méconnu, je le connais maintenant... et je vous atteste que

* Blanche, le marquis.

je l'aurais choisi entre tous pour lui confier votre destinée, pour le nommer mon frère !

BLANCHE.

Vous pouvez lui donner ce nom sans recourir à moi... Pensez-vous que je n'aie pas entrevu dès longtemps la secrète faiblesse qui vous a déjà fait oublier tant de choses, Olivier, mais qui ne vous avait pas fait oublier encore ce que vous devez à mon repos et à mon honneur?

LE MARQUIS.

Votre honneur, malheureuse enfant ! est-il donc devenu différent du mien ? Votre honneur... j'en ai toujours la garde, entendez-vous ? et vous n'avez pas à me rappeler !... Et quant à votre repos, qui vous est si cher, c'est le soin même de ce repos qui m'amène ici... Écoutez-moi... ce jeune homme va mourir... et c'est son amour pour vous qui l'aura tué.

BLANCHE, troublée.

Mourir !

LE MARQUIS.

Il a vainement lutté contre le désespoir de vous avoir perdue... maintenant il va mourir... volontairement... pour échapper à la folie qui le menace... Le hasard m'a livré il y a un instant le secret de sa fatale résolution, et je suis accouru, Blanche, pour vous supplier de le sauver... Vous seule au monde, vous le pouvez... S'il est une œuvre pieuse et sainte, c'est celle-là ! eh bien ! je vous la demande au nom du ciel !

BLANCHE.

Mon frère, si la résolution affreuse dont vous me parlez est sincère...

LE MARQUIS.

Elle est sincère ! je le sais... je vous le jure !

BLANCHE.

Et que peut être pour moi celui qui en a conçu la pensée ? y songez-vous ? Mais jamais l'abîme qui nous sépare ne m'est apparu plus profond, plus infini... C'est l'étendue des cieux qui nous divise ! ne le comprenez-vous pas ?

LE MARQUIS, lui prenant les mains avec désespoir.

Blanche !... ma sœur !... chaque minute que nous perdons peut être irréparable... je t'en prie, sauve-le !

BLANCHE.

Ah ! vous ne savez pas comme vous êtes cruel !... Faut-il donc tout vous dire ?... Oui... je l'aimais... je l'aimais !... et j'ai eu le courage de le fuir... et je suis venue ici le cœur déchiré... pour obéir aux sentiments dont vous m'aviez appris, vous le premier, à faire la loi inviolable de ma pensée et de ma vie... et lorsqu'enfin, à force de combats et de souffrances, j'ai conquis un peu de calme et d'oubli, vous venez vous-même rouvrir ma blessure à peine fermée... et me soumettre à cette horrible épreuve ! Ah ! assez, Olivier ! épargnez-moi ! Laissez-moi le seul bien qui me reste... la paix... Adieu !

Elle fait un pas pour s'éloigner ; le marquis passe derrière Blanche.

SCÈNE III

LES MÊMES, LOUISE, se précipitant éperdue et les mains jointes.

BLANCHE, à la vue de Louise, jette sur le marquis un regard de reproche.

Mon frère ! *

LOUISE, douloureusement.

Oh ! non !... de grâce ! pas encore ! Si vous saviez ce que

* Le marquis, Blanche, Louise.

je viens de souffrir là... en vous écoutant... quand sa vie ou sa mort était suspendue à chacune de vos paroles ! Oh ! mademoiselle, je l'aime tant !... vous qui l'avez aimé... qui l'aimez encore, n'est-ce pas ? est-ce que vous le laisserez mourir, dites ?

BLANCHE, émue.

Mademoiselle...

En ce moment les sons de l'orgue s'élèvent de nouveau dans la chapelle, ils ne cessent plus de se faire entendre jusqu'à la fin de la scène, tantôt doux et bas, tantôt puissants et impérieux, comme pour répondre aux supplications de Louise et soutenir le courage de Blanche.

LOUISE.

Car c'est la vérité, nous ne vous trompons pas... je vous assure... dans quelques heures tout sera fini ! Hélas ! depuis longtemps son désespoir me faisait tout craindre... je le surveillais... je l'épiais... et ce soir même je l'ai entendu confier à un ami ses dernières volontés... faire tous ses apprêts... fixer l'heure... la place... tout ! Il a fallu après cela recevoir son baiser sans rien dire, sans avoir l'air de me douter... N'est-ce pas que c'est affreux, mademoiselle, et que vous avez pitié de moi !

BLANCHE.

Je vous plains de toute mon âme... mais je ne m'appartiens plus. Je dois ma vie à Dieu à qui je l'ai promise... Mon frère, veillez sur elle !

Elle veut s'éloigner.

LOUISE, avec une ardeur menaçante, la retenant.

Ah ! vous qui parliez de calme, de paix, d'oubli tout à l'heure... quelle paix espérez-vous donc, quand vous aurez commis ce crime-là ?... quand vous aurez, chaque jour, chaque nuit, ce pauvre corps sanglant sous les yeux... quand chaque jour et chaque nuit mes pleurs, mes cris de désespoir, de folie, viendront jusque dans votre cellule... jusqu'au fond de votre tombe, vous ôter le sommeil !

BLANCHE.

Il n'y a de remords que pour les coupables, et je ne le suis pas. Vos prières, vos larmes, pouvaient me troubler, vos violences me rendent à moi-même... Adieu !

LOUISE.

Eh bien... c'est vrai ! pardon !... vous n'êtes pas coupable !... je suis injuste... c'est vrai !... pardon ! Tenez ! me voilà à vos pieds, mademoiselle... je les embrasse et je vous supplie... moi qui avais aussi ma fierté, je vous jure... Eh bien ! je n'en ai plus ! je vous demande grâce ! Sauvez mon frère !... je vous en prie... à deux genoux ! je vous ai maudite, je vous bénirai ! je vous ai haïe, je vous adorerai !

BLANCHE, profondément troublée et se débattant.

Mademoiselle !... (Elle se jette à son frère.) Mon frère... emmenez-la !

Le marquis demeure immobile.

LOUISE, la poursuivant.

De grâce ! de grâce !

BLANCHE, éperdue, hésitant, se retournant vers la chapelle dont l'orgue retentit.

Je ne puis... Dieu m'appelle !

LOUISE, avec une effusion passionnée.

Dieu vous appelle... oui ! avec ceux qui souffrent, avec ceux qui pleurent, avec ceux qui désespèrent ! Ah ! croyez-moi, c'est là que votre Dieu vous appelle, s'il est bon, s'il est juste... si vous voulez que je l'aime !... oui ! je l'aimerai... vous m'apprendrez à l'aimer... Tout ce qui nous manque, vous nous l'apporterez, avec vos douces vertus... avec votre chère présence !... Oui, je croirai ce que vous croyez... j'aimerai ce que vous aimez... je serai votre sœur de toute mon âme !...

BLANCHE, défaillante.

Mon Dieu !

LOUISE.

Ah ! voyez donc, mademoiselle, tout le bien que vous pouvez faire, tout le bonheur que vous pouvez donner... d'un mot... d'un seul mot... en ouvrant votre cœur un seul instant... Ne le voudrez-vous pas ?... un ange le voudrait...

BLANCHE.

Mon Dieu !

LOUISE.

Ah ! vous pleurez !... elle pleure ! il est sauvé ! oh ! n'est-ce pas, il est sauvé !

BLANCHE, se jetant à elle.

Ma sœur !

LOUISE, la recevant dans ses bras et la couvrant de baisers.

Ah !

HUITIÈME TABLEAU

Un atelier de l'usine Morel, vaste galerie se présentant obliquement au spectateur; elle est fermée à gauche par un mur plein, à droite par une cloison vitrée qui se développe largement au fond. En face du public, des deux côtés, des machines de dimensions diverses se succédant dans la profondeur de la galerie et laissant entre elles une puissante machine dont l'appareil se détache de la muraille; à travers les rouages monte un escalier de quatre à cinq marches qui aboutit à un petit palier qui se continue par une échelle de fer presque perpendiculaire conduisant dans les frises. L'arbre de couche qui donne le mouvement à toutes les machines de l'atelier se voit avec ses manchons et ses poulies, contre le mur à gauche. Un faux-pont en bois circule au-dessus de l'arbre de couche. Tout est au repos dans l'atelier. Une seule lampe veilleuse suspendue à la voûte y jette une faible clarté. A travers la cloison vitrée du fond on voit poindre les premières lueurs de l'aube grise et morne. Deux escabeaux sur le devant à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

PIGOIS, puis GEORGES.

PIGOIS, assis à droite sur un escabeau et examinant une pièce de fer forgé.

Oui... c'est superbe! c'est une superbe idée certainement!

Absorbé dans sa contemplation, il ne voit pas Georges qui arrive lentement par le fond *.

GEORGES.

Toujours le premier à la besogne, mon vieux Pigois!

* Pigois, Georges.

PIGOIS.

Ah ! c'est vous, monsieur Georges... oh ! à la bonne heure, c'est un plaisir que de vous voir sur pied dès le matin comme autrefois.

GEORGES.

Ah çà !... que font-ils donc les autres ? Est-ce qu'il n'est pas cinq heures ?

PIGOIS.

Pas encore, monsieur, mais ça ne tardera pas.

GEORGES.

Et dis-moi... que se passe-t-il donc aujourd'hui dans les campagnes ?... J'ai rencontré sur les chemins une foule de paysans en habits de fête.

PIGOIS.

Ah ! monsieur, c'est un de leurs grands pardons aujourd'hui... ils sont sur pied dès le matin.

GEORGES.

Ah !... que regardais-tu là ?

PIGOIS.

Je regardais ce nouveau modèle de manchons pour l'arbre de couche... c'est une superbe idée, ça, monsieur !

GEORGES.

N'est-ce pas ?

PIGOIS.

De cette façon-là, les boulons se trouvent noyés dans le fer... plus de danger pour l'ouvrier... Ah ! si cette invention-là était venue quelques années plus tôt... votre père serait encore de ce monde.

GEORGES, après un silence, s'asseyant sur un escabeau.

Dis-moi, je n'ai jamais voulu te parler de cela, Pigois... ce souvenir était trop récent... trop douloureux... mais

enfin, comment mon père... un homme de tant d'expérience... de tant de prudence... je n'ai jamais pu me rendre compte... est-ce que tu étais là ?

PIGOIS.

Oui, monsieur, j'étais là.

GEORGES.

Comment est-ce arrivé ?

PIGOIS.

Ah ! mon Dieu, monsieur, ce fut moi qui vins lui dire que j'entendais l'arbre de couche gripper là-haut, comme si l'huile manquait... et qu'on ferait peut-être bien de tout arrêter... Mais il n'aimait pas à perdre de temps, votre père, vous savez... et comme il ne restait que vingt minutes avant le déjeuner des ouvriers... il pensa que ça pourrait marcher jusque-là... (Montrant l'escalier.) et il monta pour s'en assurer... Je voulus l'en empêcher, monsieur... je lui dis que c'était mon métier plutôt que le sien, et c'était la vérité... et je voudrais bien qu'il m'eût laissé faire... car si quelqu'un devait y passer... il aurait été plus juste que ce fût moi... n'est-ce pas ?

GEORGES.

Enfin ?

PIGOIS.

Il ne voulut pas... il monta... Arrivé là-haut, il mit la main sur le coussinet où on entendait le frottement, pour voir s'il y avait trop de chaleur... alors sa manche se prit dans un des boulons... l'arbre le saisit... le fit basculer contre le mur... la tête en avant... et tout fut dit !

GEORGES, après un silence.

Sans un cri ?

PIGOIS.

Sans un soupir.

GEORGES, en jetant un regard vers les frises.

Oui... je comprends. — Eh bien ! Pigois, ils vont arriver... va donner de la vapeur, va... ce sera du temps de gagné.

PIGOIS.

C'est un mot de votre père, ça, monsieur, et vous l'avez dit comme lui, il m'a semblé l'entendre... ça fait plaisir.

GEORGES, lui touchant l'épaule affectueusement.

Va donner de la vapeur.

PIGOIS.

Bien, monsieur.

Il sort à gauche.

SCÈNE II

GEORGES, seul, après une pause silencieuse.

Ce ne sera rien... allons ! (Il s'approche lentement de l'escalier et en monte les premiers degrés. Au moment où il atteint le palier qui supporte l'échelle de fer, on entend au dehors comme le murmure d'une foule. Georges s'arrête incertain.) Ces rumeurs... il me semble que tous les bruits de l'Océan m'emplissent le cerveau... ah ! je me croyais plus ferme ! voyons ! (Les murmures de la foule redoublent au dehors, puis s'apaisent. Georges, qui s'est retourné vers le fond comme pour écouter, aperçoit Blanche qui sort des profondeurs de la galerie et qui s'avance lentement.) Mon Dieu ! est-ce que la démence arrive ? est-ce que je vois des fantômes ? Elle ! c'est impossible !

Il reste d'abord immobile, le regard attaché sur la jeune fille qui s'approche, puis il descend quelques degrés en s'appuyant sur la rampe d'une main tremblante.

SCÈNE III

GEORGES, BLANCHE, LE MARQUIS et LOUISE paraissant au fond. — Blanche, arrivée près de l'escalier, s'incline et s'agenouille à demi sans parler.

GEORGES, lui prenant la main et la relevant*.

Vous!... vous! ah! dites un mot! parlez-moi... de grâce!

BLANCHE.

Monsieur, je suis à vous pour jamais.

GEORGES, avec un cri de ravissement.

Ah! Dieu tout-puissant!... c'est donc la vérité!... c'est donc la vie!... c'est donc le bonheur!... Il y a donc un ciel et des anges!... et vous étiez à genoux... à genoux devant moi... vous... chère enfant!

BLANCHE.

Oui... à genoux devant vous que j'avais méconnu... à genoux devant tout ce que j'avais dédaigné... à genoux devant Dieu, surtout... qui m'a éclairée par la souffrance et qui m'a amenée à temps pour vous sauver.

GEORGES.

A temps!... quoi! vous saviez?... mais comment? qui donc a pu vous dire?

LE MARQUIS, qui s'est approché lentement avec Louise.

Bonjour, mon frère**.

GEORGES.

Vous, monsieur!... Louise!

* Georges, Blanche.
** Georges, le marquis, Louise, Blanche.

LE MARQUIS.

Voilà la coupable.

Il descend à gauche.

GEORGES, embrassant Louise avec effusion.

Toi! toi!... ah! je comprends!... ma pauvre enfant... comme tu as dû souffrir!... comment ai-je pu?... Ah! j'étais fou!... pardonne-moi!...

LOUISE.

Je n'y pense plus, va... je suis heureuse maintenant... Voulez-vous me permettre, mademoiselle, d'achever mon ouvrage?... (Elle met la main de Blanche dans celle de Georges et dit à son frère avec une grâce émue.) Et ne la laisse plus partir, car il n'est pas très facile de la ramener, je t'assure!

BLANCHE, avec tendresse.

Ma sœur!

LE MARQUIS.

Allons, je vois qu'il y a du bonheur ici pour tout le monde... excepté pour moi... et je pourrais bien à mon tour entrer dans un couvent un de ces matins.

LOUISE.

Vous, dans un couvent, monsieur le marquis?...

LE MARQUIS.

Dans un couvent d'hommes, mademoiselle, bien entendu.

LOUISE.

Mais pourquoi?

LE MARQUIS.

Ne puis-je, mademoiselle, avoir un cœur comme un autre, et dans ce cœur quelque chagrin... qui sait?... un amour malheureux, peut-être?

LOUISE.

Malheureux! en êtes-vous sûr?

LE MARQUIS, franchement heureux.

Mademoiselle, si vous me disiez le contraire...

On entend un grand bruit de foule en dehors, puis l'air de la ronde du quatrième tableau, chanté en chœur.

GEORGES, à Blanche.

Oh! ce sont vos amis qui déjà fêtent votre retour?

BLANCHE.

Mes amis qui seront les vôtres, maintenant.

L'atelier est envahi par une foule de paysans et de paysannes en costume breton, puis par les ouvriers de l'usine.

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, JEANNICK dans la foule, MADELEINE, TINA, ANNE, GENEVIÈVE, PAYSANS et PAYSANNES, puis LA COMTESSE, LE COMTE, et les OUVRIERS DE L'USINE, conduits par PIGOIS. Le jour s'est levé peu à peu. Le soleil fait étinceler le vitrage de l'atelier.

MADELEINE, accourant avec Jeannick.

Ah! mademoiselle, je puis vous le dire aujourd'hui de meilleur cœur que l'autre fois... Joie et bonheur sur vous et sur votre maison!

LE COMTE, perçant la foule.

Par ici, ma mère, la voici!...

LA COMTESSE, suivie du vicomte, à Blanche.

Ma cousine, je suis sincèrement ravie de vous revoir parmi nous. — J'aurais néanmoins bien des choses à objecter... Mais je m'incline devant les desseins de la Providence, même quand je n'ai pas l'avantage de les comprendre... Où est-il? (Blanche lui montre Georges.) Allons, il n'est point vilain cavalier, c'est quelque chose.

GEORGES, à Pigois qui se tient à l'écart.

Allons! approche donc!...

Pigois est à la tête des ouvriers de l'usine qui inondent l'atelier. Presque tous portent des fleurs et des feuillages cueillis à la hâte. Une partie va se grouper sur les échelles, les échafaudages, les charpentes, comme des matelots suspendus dans les agrès d'un navire.

PIGOIS, tenant un bouquet et s'approchant de Blanche avec un embarras ému.

Mademoiselle Blanche, c'est moi, Pigois, le plus ancien contremaître de l'usine, qui viens, au nom de tous mes camarades, vous dire que vous êtes la bienvenue au milieu de nous, mademoiselle... car nous savons aimer ce qui est beau... honnête et bon comme vous... Et puisque les danses et les chansons vous plaisent, eh bien! on chantera et on dansera... Et puisque vous aimez les fleurs, mademoiselle, en voilà!

Il lui offre son bouquet.

BLANCHE, prenant le bouquet et d'une voix très émue.

Mon ami, je suis bien touchée... Prenez ma main.

Elle lui tend sa main.

PIGOIS, n'osant la prendre et regardant Georges pendant que tous les ouvriers observent cette scène avec une ardente curiosité.

GEORGES.

Prends-la donc, puisqu'elle te l'offre!

PIGOIS.

Sa main... à moi!... (Il saisit la main de Blanche et crie avec émotion.) Vive mademoiselle Blanche!

Tous les ouvriers répètent le vivat avec entraînement, et jettent des fleurs aux pieds de la jeune fille.

GEORGES, avec âme.

Oui, mes amis... remerciez-la bien... Saluez avec fierté, avec amour, celle qui vous donne sa main pour effacer entre le passé et le présent toute haine, toute rancune, toute

distance... pour mêler ses vertus aux vôtres... sa noblesse à la vôtre... et ne plus laisser qu'une famille sur le sol béni de la patrie!

Les ouvriers et des paysans poussent des vivats.

LA COMTESSE, effarée, au milieu de ce tumulte.

La fin du monde!

Les ouvriers laissent tomber une pluie de fleurs et de feuillages aux pieds de Blanche. Le chœur des paysans se mêle aux cris des ouvriers. Au loin, les cloches sonnent un carillon de fête.

FIN DE LA BELLE AU BOIS DORMANT.

LE

CAS DE CONSCIENCE

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théatre-Français, par les comédiens ordinaires de l'Empereur, le 9 janvier 1867.

PERSONNAGES

	ACTEURS
RAOUL DE MORIÈRE, quarante-cinq ans.	MM. Bressant.
LE COMTE DE BRION-SAVIGNY, même âge.	Mirecourt.
LA COMTESSE DE BRION-SAVIGNY, trente-cinq ans.	Mme Arnould-Plessy.
JEAN, domestique.	M. Tronchet.

LE
CAS DE CONSCIENCE

Un salon d'été à la campagne. — Portes et fenêtres ouvrant sur un parc. — Vases de fleurs; volière ; piano. — A gauche, une table chargée de livres, de journaux, etc. — A droite, un métier, sur lequel est tendue une grande tapisserie à ramages, presque achevée.

SCÈNE PREMIÈRE

RAOUL, JEAN, entrant par le fond.

JEAN, introduisant Raoul.

Si monsieur veut attendre ici ?

RAOUL.

Bien, mon ami.

JEAN.

Qui aurai-je l'honneur d'annoncer à M. le comte ?

RAOUL, avec embarras.

Mon Dieu!... personne... un de ses amis... Dites-lui qu'un de ses amis est là et le demande.

JEAN.

Bien, monsieur... C'est que M. le comte va partir pour la chasse, comme il a coutume de faire chaque jour après

son déjeuner, et, en général, il ne reçoit pas à cette heure-ci...

RAOUL.

Je le retiendrai fort peu de temps... Veuillez le prévenir.

JEAN.

Très bien, monsieur.

Il sort par la gauche.

SCENE II

RAOUL, puis LE COMTE.

RAOUL, inquiet et rêveur.

C'était un bon diable au temps jadis ; mais que sera-t-il devenu entre les mains de ces vertueuses mégères ?... Dix ans de belle-mère... et d'une belle-mère de ce modèle !... sans compter sa femme, qui ne vaut pas mieux, j'imagine... il y a là de quoi bouleverser le meilleur naturel... Enfin, nous allons voir.

LE COMTE, au dehors, d'un ton de mauvaise humeur.

Qui ne dit pas son nom ?... Qu'est-ce que c'est donc que ça ?...

RAOUL.

Le chasseur qu'on dérange... Mauvais début ! (Le comte entre par la gauche en équipage de chasse.) Bonjour, Archibald !

LE COMTE, stupéfait.

Morière !... Non ! ta parole !... c'est toi ?

RAOUL.

Ma parole !

LE COMTE.

Toi, ici ?... toi ? Ah çà ! mais veux-tu t'en aller ! veux-tu t'en aller bien vite !

RAOUL.

Mon ami, je te remercie de ton accueil... Je m'y attendais bien un peu ; mais, c'est égal, cela fait toujours plaisir... Voyons, ta main ! (Il le regarde.) Allons ! tu as encore ton bon œil humide... et ton bon cœur d'autrefois, n'est-ce pas?

LE COMTE.

Mon ami, j'ai encore mon bon œil humide et mon bon cœur d'autrefois, c'est possible... ; mais je t'assure que tu me mets dans l'embarras... Tu dois comprendre que ta présence ici, dans une maison où ton nom n'a jamais été prononcé sans une légitime horreur est un fait inouï, renversant, qui touche au scandale... Voyons, qu'est-ce que tu veux ? qu'est-ce que tu viens faire ?

RAOUL.

Mon ami, puis-je m'asseoir ?

LE COMTE.

Certainement... Pardon, mon ami !... (Il lui pousse un siège et va déposer son fusil.) D'autant plus que ma femme est dans sa serre pour une bonne demi-heure... C'est que j'ai d'abord été tellement saisi en t'apercevant !... mais, au fond, je t'assure que, pour mon compte, malgré les circonstances, je t'ai conservé, dans le secret de mon âme, tous les sentiments de ma jeunesse. Assieds-toi donc... (Il s'assoit lui-même*.) Et à propos de jeunesse, sais-tu que tu es incroyable, toi ?... Tu ne changes pas ! Nous sommes du même âge, et tu parais plus jeune de dix ans !

RAOUL.

Que veux-tu, mon ami !... Je ne me suis pas marié... je

* Le comte, Raoul.

me suis toujours mal conduit... Cela conserve un homme, tu comprends ?

LE COMTE.

Diable de Morière, va !... Ah çà ! sérieusement, qu'est-ce que tu viens faire ici ?

RAOUL.

Mon ami, je te vais conter cela. Mais d'abord, dis-moi, Archibald, tu as perdu ta belle-mère, n'est-ce pas ?

LE COMTE, gaiement.

Oui, mon ami... (Se reprenant.) c'est-à-dire... (Douloureux) oui, mon ami.

RAOUL.

Tu n'as plus que ta femme ?

LE COMTE.

Oui, mon ami.

RAOUL.

As-tu des enfants ?

LE COMTE.

Non... Une fatalité !

RAOUL.

Ah ! tu n'as pas d'enfants ?

LE COMTE.

Non... Une fatalité !

RAOUL.

Et... aurais-tu été bien aise d'en avoir ?

LE COMTE.

Oui... très certainement !

RAOUL.

Ta femme aussi ?

LE COMTE.

Ma femme aussi, oui... ma femme surtout, naturelle-

ment... car les femmes, tu sais... (Il se lève tout à coup.) Ah çà ! mais je me trouve bien bon, moi, de subir docilement ton ridicule interrogatoire !... Tu n'es pas venu de Paris, tu n'as pas fait vingt-cinq lieues, tu n'as pas tenté cette démarche extravagante uniquement pour me demander si je serais bien aise d'avoir des enfants, n'est-ce pas ? (Il se rassoit.) Eh bien ! au nom du ciel ! qu'est-ce que tu veux ? qu'est-ce que tu désires ? Explique-toi.

RAOUL.

Mon ami, puisque, ta femme et toi, vous regrettez de n'avoir pas d'enfants, je viens vous en offrir un, moi, — une fillette ravissante, toute venue, un ange qui tombera du ciel dans vos bras.

LE COMTE.

Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie-là ?

RAOUL.

Je suis aussi loin que possible de plaisanter... Permets-moi, Archibald, de te rappeler une assez triste histoire...

LE COMTE.

Si c'est la tienne, mon ami, c'est bien inutile... Je la connais surabondamment.

RAOUL.

N'importe !... Laisse-moi enchaîner les choses... Ta belle-mère avait, il y a une vingtaine d'années, une sœur beaucoup plus jeune qu'elle, à qui elle servait de mère. Pour s'en débarrasser le plus tôt possible, elle la maria au premier venu, et ce premier venu était le vicomte de Thémines... que je n'ai pas à qualifier autrement.

LE COMTE.

Mon Dieu, Thémines était un animal, je te l'accorde.

RAOUL.

Madame de Thémines, fort malheureuse avec son mari, se lança, pour s'étourdir, dans le tourbillon le plus em-

porté du monde parisien. Je l'y rencontrai, je l'aimai. Après quelques mois, compromise, menacée, elle désira partir. Nous partîmes, laissant dans Paris, et surtout dans la famille de ta belle-mère, une sensation qui peut-être n'est pas encore tout à fait oubliée.

LE COMTE.

Je t'en réponds !

RAOUL.

Je l'emmenai en Italie, après avoir assigné un rendez-vous à Thémines, qui négligea d'en profiter.

LE COMTE.

Un animal !

RAOUL.

La première ivresse passée, la pauvre femme, malgré tous les soins, tous les dévouements dont je m'efforçais de payer son sacrifice...

LE COMTE.

Je sais que tu t'es conduit en galant homme.

RAOUL.

... Malgré tout, cependant, écrasée sous le sentiment de la réprobation du monde, elle essaya de retrouver, aux sources pures de sa vie, de sa jeunesse, un peu de consolation et de paix. Elle écrivit lettres sur lettres, tantôt à sa sœur, — ta belle-mère depuis, — tantôt à sa nièce, son amie d'enfance, — aujourd'hui ta femme, — implorant avec angoisse un mot de pardon, d'affection, de charité, qui ne vint jamais.

LE COMTE.

Mon ami, tu connaissais ma belle-mère... Elle était fort rigide... Une sainte femme.

RAOUL.

Une sainte femme, soit. — Sa jeune sœur mourut déses-

pérée après trois ans d'une vie dont je partageai les amertumes, et qui eût dû me corriger à jamais de mon humeur galante; mais avec l'âge on se corrige quelquefois de ses vertus, rarement de ses vices... Enfin je restai seul avec une petite fille, née de toutes ces douleurs, et qui fleurit sur cette tombe.

LE COMTE.

J'ai su que tu avais une fille, oui.

RAOUL.

Tant qu'elle a été un enfant, je n'ai vu aucun inconvénient à la garder près de moi. Je m'en suis même fait un grand plaisir, car je l'adore... Quand elle a grandi, j'ai cru devoir la mettre dans un couvent, où elle est encore, mais où elle ne peut rester éternellement. Elle va avoir quinze ans : il est temps de penser à son avenir. La reprendre chez moi, quand elle porte légalement le nom d'un autre, c'est rappeler avec éclat le malheur de sa situation; c'est écarter tous les épouseurs, du moins les plus dignes, qui hésiteraient probablement à venir chercher une femme sous un toit aussi peu vénérable que le mien, et à recevoir des mains de Raoul de Morière la main de mademoiselle de Thémines... (Avec une émotion contenue.) Bref, il y a là pour moi un très pénible embarras.

LE COMTE.

Dame, sans doute!... Voilà, mon ami, voilà!... Que diable veux-tu! Certainement, nous autres qui avons suivi la voie étroite, qui, jeunes encore, avons enfermé notre vie dans le cercle régulier des bienséances sociales... certainement nous avons des plaisirs simples, sévères... insupportables quelquefois...; mais, au moins nous sommes tranquilles... Toi, tu as choisi la grande vie excentrique, aventureuse, à la don Juan. Tu as eu des joies délirantes... car je suis sûr que tu as eu des joies dont je n'ai pas même l'idée... Eh bien! bravo! tant mieux!... Mais, au bout de tout cela, quoi? La liquidation... et des désagréments!

RAOUL.

Tu appelles cela un désagrément, toi!... Enfin tu me vois venir. Dans mon anxiété, je me suis rappelé que ma fille avait d'autres parents que moi, — sa famille maternelle. Ta belle-mère eût été irréconciliable, je l'ai compris; mais elle n'est plus... Qui vous empêcherait maintenant, ta femme et toi, de vous montrer généreux, de recueillir mademoiselle de Thémines, qui est, après tout, votre cousine germaine, de lui donner dans votre maison un asile honorable qui la réhabiliterait à demi aux yeux du monde, et où, quelque jour un honnête homme viendrait vous la demander? La pauvre enfant serait sauvée. Elle est charmante et vous ferait honneur. Pour moi, vous me rendriez un service qui me toucherait jusqu'à l'âme.

LE COMTE.

Ainsi... voilà l'objet de ta démarche?

RAOUL.

Oui, mon ami.

LE COMTE, se levant.

Eh bien! mon ami, écoute. Je suis enchanté de t'avoir vu, mais, franchement, tu aurais pu t'épargner ce voyage.

RAOUL.

Tu me refuses?

LE COMTE.

Moi, non! et, pour ma part, je serais tout disposé, en souvenir de notre vieille amitié, à accepter la combinaison...; mais tu ne peux pas exiger que je l'impose violemment à ma femme, n'est-ce pas?

RAOUL.

Mais si ta femme l'acceptait de son côté?

LE COMTE, avec éclat.

Ma femme! Ah çà! mais, mon pauvre garçon, c'est de l'égarement, je t'assure! Voyons, comment peux-tu imagi-

ner un instant qu'une femme comme la mienne, élevée, un peu grâce à toi, avec un redoublement d'austérité, plongée et enracinée dans les plus pures traditions et même dans les préjugés de son faubourg, que cette femme-là, aux yeux de qui tu représentes, à toi seul, les sept péchés capitaux, pour qui ton nom, mêlé à celui de sa déplorable tante, est un symbole monstrueux d'immoralité, de scandale et de désespoir, que cette femme-là s'avise, un beau matin, sans transition, de se faire la complice de ta faute, et de patronner publiquement le fruit de tes amours!... Mon cher, c'est insensé!

RAOUL.

Cela serait insensé, en effet, si ta femme professait l'inflexible rigueur que tu lui prêtes...; mais, voyons, Archibald, es-tu sûr de bien la connaître, ta femme?

LE COMTE.

Bon! si je connais ma femme maintenant!

RAOUL.

C'est qu'il est très rare que les maris connaissent bien leur femme...; ils les croient presque toujours plus froides, plus insensibles qu'elles ne le sont... Ainsi la tienne, j'en suis persuadé, n'est pas aussi implacable que tu le dis pour la mémoire de sa tante... N'ont-elles pas été compagnes d'enfance? Et puis enfin cette jeune tante enlevée, malheureuse, repentante, foudroyée, tout cela doit parler secrètement à l'imagination de ta femme et intéresser son cœur...

LE COMTE, avec emportement.

Mais pas le moins du monde, mon ami! ma femme n'est pas romanesque. Voilà encore une de vos erreurs, à vous autres libertins... Vous vous figurez que toutes les femmes sont romanesques parce que cela vous accommode, parce que cela vous abrège le chemin d'autant!... Eh bien! non, mon cher, il y a d'honnêtes femmes dans le monde, et les honnêtes femmes ne sont pas romanesques.

RAOUL.

Bah! elles ont toutes une petite pointe de cœur tournée dans ce sens-là.

LE COMTE, avec fureur.

Pas la mienne, mon ami!

RAOUL.

La tienne aussi, va!

LE COMTE, exaspéré.

Tu le veux? Eh bien! Seigneur Dieu, je vais te faire annoncer. Tu vas voir ma femme, parler à son imagination, à son cœur, à son âme, tout ce que tu voudras... Seulement, si tu reçois un congé des plus brusques, je m'en lave les mains...; tu es prévenu!

RAOUL, l'arrêtant et lui saisissant la main avec force.

Archibald, est-ce que tu ne comprends pas que cette démarche, cette insistance, cette importunité dont je te persécute, me coûtent horriblement?... que c'est une angoisse affreuse pour un père de sentir qu'il est un obstacle au bonheur de son enfant, et d'être forcé de la livrer aux étrangers? Est-ce que tu ne comprends pas, sous la légèreté de mes paroles, que je souffre, que je suis déchiré et que je fais à ton amitié, à ton humanité, le plus sérieux des appels?

LE COMTE.

Mon Dieu, mon ami, je sens tout cela parfaitement...; mais enfin que veux-tu que je fasse?

RAOUL.

Aie le courage, aie la bonté de préparer ta femme à ma visite et à la requête que je viens lui adresser.

LE COMTE, avec effort.

Eh bien! soit! je vais essayer.

RAOUL.

Je t'en sais gré.

LE COMTE*.

Allons! je vais essayer! (Il se dirige vers la porte à droite, et, près de sortir, il répète encore.) Je vais essayer!

Il sort.

SCÈNE III

RAOUL, seul.

Ah! que c'est dur!... Pauvre enfant! pauvre petite!... que je ne puis ni garder... ni donner!... dont personne ne veut! Pauvre chère enfant, va!

Il porte une main à ses yeux.

SCÈNE IV

RAOUL, LE COMTE, rentrant.

RAOUL.

Comment! déjà?

LE COMTE, de la porte, d'un ton piteux.

Ecoute, Raoul, plus j'y réfléchis, plus je suis convaincu que ma femme ne voudra pas te recevoir, et vraiment je ne peux pas l'y contraindre...

RAOUL.

Ah!

* Raoul, le comte.

LE COMTE, se rapprochant.

Attends! si tu veux avoir la moindre chance d'être accueilli et d'être écouté, il est indispensable que tu te présentes d'abord sous un autre nom que le tien.

RAOUL.

Comment?

LE COMTE.

L'idée m'en est venue tout à coup, et je la crois bonne; ma femme ne te connaît pas, elle ne t'a jamais vu... Laisse-moi te présenter, par exemple, sous le nom de d'Arnaud, notre ancien camarade à tous deux, dont elle m'a souvent entendu parler, et qui est maintenant consul à Trieste. Elle ne le connaît pas plus que toi... Tu arrangeras une histoire quelconque. Tu diras à ma femme que tu es envoyé par M. de Morière... qu'il est mort... ou mourant, comme tu voudras, qu'il t'a chargé de lui recommander sa fille... Cela peut la toucher... En tout cas, du moins, elle t'écoutera.

RAOUL.

Et ensuite?

LE COMTE.

Ensuite... dame... on verra! Si tu réussis à l'intéresser, tu te démasqueras peu à peu, tout doucement. Sinon, eh bien! au moins nous ne serons compromis ni l'un ni l'autre.

RAOUL.

Je t'avoue, mon ami, qu'il me répugne un peu d'employer ce moyen de comédie dans une affaire où mes sentiments les plus vifs et les plus sincères sont en jeu... D'ailleurs, es-tu bien sûr que ta femme ne me connaisse pas?

LE COMTE.

Mais j'en suis sûr! Où t'aurait-elle vu? A la suite de ton aventure, tu as été longtemps absent de Paris... Depuis ton retour, nous vivons les deux tiers de l'année à la campagne... Là-bas, ma femme ne sort de l'intimité de son fau-

bourg que pour des circonstances de charité ou de dévotion dans lesquelles elle n'est pas exposée à te rencontrer... Nous n'allons pas au spectacle deux fois par an... Non! je suis sûr qu'elle ne te connaît pas.

RAOUL.

Il est certain que je ne crois pas l'avoir jamais vue, pour mon compte...; mais, c'est égal, il me paraît bien étrange que ta femme n'ait jamais eu la curiosité de se faire montrer l'homme qui avait enlevé sa tante!...

LE COMTE, s'emportant.

Mais non, encore une fois! ma femme n'a pas de ces curiosités-là, mon ami.

RAOUL.

Enfin!

LE COMTE, regardant vers la porte de droite.

Chut! Raoul, la voici!... Eh bien! c'est entendu, n'est-ce pas? D'Arnaud... consul à Trieste?...

RAOUL.

Mais, mon ami, je vais m'embrouiller, moi, dans cette histoire-là!

LE COMTE, vivement.

Non, non!... penses-y un peu... La voici!

SCÈNE V

LES MÊMES, LA COMTESSE, entrant par la droite.

LA COMTESSE.

Ah! pardon!...

Elle jette un regard étonné sur Raoul et le salue froidement.

RAOUL, à part.

Allons! elle est jolie... C'est un espoir!

LE COMTE.

Ma chère amie, j'allais vous faire prévenir... C'est un de mes anciens camarades... dont le nom ne vous est pas inconnu... M. d'Arnaud, consul à Trieste... que j'ai l'honneur de vous présenter. (La comtesse échange un nouveau salut avec Raoul.) Il est chargé pour vous d'un message... ; mais il paraît que c'est un secret entre vous deux... Aussi je vous laisse, d'autant plus que j'ai promis deux faisans à votre chef, et que je me trouve un peu en retard... (Il va prendre son fusil et revient.) A bientôt, ma chère... Mon ami!...

LA COMTESSE, à Raoul.

Pardon, monsieur, voulez-vous me permettre de dire deux mots à mon mari?

RAOUL.

Madame! (A part.) Voyons... comment vais-je arranger cette fable?

Il réfléchit.

LA COMTESSE, prenant le comte à part*.

Pourquoi me dites-vous que c'est M. d'Arnaud, quand c'est M. de Morière?

LE COMTE, décontenancé.

Comment! vous le connaissez?

LA COMTESSE.

Apparemment... Eh bien! qu'est-ce que cela signifie?

LE COMTE, à demi-voix, très agité.

Mon Dieu, ma chère... c'est toute une aventure... Il va vous expliquer cela... C'est très singulier... très drôle... Vous allez voir... Moi, du reste, je n'y suis pour rien... Vous allez voir; vraiment c'est très drôle... Je vous laisse, ma chère; car vous devez être impatiente... et moi-même...

* Raoul, le comte, la comtesse.

Votre chef... comme je vous le disais... Ainsi à tout à l'heure, n'est-ce pas? (Près de sortir, à part.) Sauve qui peut!

Il sort par le fond. La comtesse hausse légèrement les épaules, lève les yeux au ciel, et se rapproche de Raoul.

SCÈNE VI

RAOUL, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Monsieur... d'Arnaud, veuillez vous asseoir... (Elle s'assoit devant son métier à tapisserie.) Je vous demanderai la permission, monsieur, de continuer mon ouvrage... C'est un tapis que je fais pour mon église... et il faut qu'il soit achevé ce soir.

RAOUL.

Madame! (Il s'assoit. A part.) Maudite invention!... Enfin! (Haut, cherchant un peu ses phrases.) Mon Dieu, madame, j'ai le chagrin de me présenter à vous pour la première fois dans des conditions peu avantageuses... car le message dont je viens m'acquitter ne laisse pas d'être très délicat... Je vais être forcé, madame, de réveiller des souvenirs qui vous sont pénibles... de prononcer un nom qui... nécessairement... ne saurait vous être agréable... Je veux parler de M. Raoul de Morière.

LA COMTESSE, froidement.

Ah!

Tout en travaillant, elle l'examine curieusement à la dérobée.

RAOUL.

Sans avoir jamais eu avec lui de relations très étroites, je l'avais souvent rencontré dans ma jeunesse...

LA COMTESSE.

Oui.

RAOUL, déconcerté.

... Et nous en étions là, madame... lorsque notre connaissance s'est renouvelée... et même est devenue en quelque sorte intime... dans les circonstances que voici... (A part.) Comme elle me regarde! (Haut.) Il y a quelques semaines, M. de Morière, passant à Venise... c'est-à-dire à Trieste... où je réside... y tomba malade... Je me fis naturellement un devoir de mettre à sa disposition toutes les ressources médicales que Venise peut offrir...

LA COMTESSE, gravement.

Trieste.

RAOUL.

Trieste! c'est juste... pardon! Les deux villes se touchent, comme vous savez, madame, et me sont également familières. — Bref, madame, malgré tous mes soins, après avoir langui quelques jours, et souffert... passablement... le malade succomba.

LA COMTESSE, tranquille.

La perte est médiocre.

RAOUL.

Assurément, madame, on en fait de plus regrettables, quoique peut-être le monde, dans ses préventions, eût un peu exagéré la perversité de M. de Morière.

LA COMTESSE.

C'était difficile.

RAOUL.

Au reste, madame, il fut très coupable, je le sais... ; mais enfin il est mort... (Très doucement.) Vous ne pouvez pas lui demander mieux ?

LA COMTESSE, froidement.

Je lui demande de ne pas ressusciter, si c'est possible...

(Raoul, décontenancé et incertain, l'interroge du regard ; elle baisse les yeux sur sa tapisserie, et reprend.) Enfin... ce message ?

RAOUL.

J'y arrive, madame... Dans un entretien suprême, M. de Morière se montra fort inquiet, fort touché de l'abandon où il laissait une personne... qui ne porte pas son nom, mais qui n'en avait pas moins ses plus légitimes, ses plus tendres affections... Il me supplia, madame, de recommander instamment mademoiselle de Thémines à vos bontés et de la remettre entre vos mains.

LA COMTESSE.

Comment! Mais mademoiselle de Thémines n'a besoin des bontés de personne, il me semble... N'a-t-elle pas la fortune de son père ? Où est-elle ? Dans un couvent, je crois ?

RAOUL.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Elle est fort bien là.

RAOUL.

Sans doute ; mais on ne peut la condamner à y demeurer toujours... et il serait fort à craindre qu'elle ne pût trouver un établissement convenable, que son avenir ne fût compromis, si sa seule parente, la première amie de sa mère, ne consentait à la couvrir de sa protection, à l'honorer de son patronage... M. de Morière, madame, en était tellement persuadé, que s'il eût vécu, il fût venu lui-même, m'a-t-il dit, vous adresser à genoux la prière que je vous adresse en son nom.

LA COMTESSE, le regardant.

M. de Morière aurait eu grand tort de hasarder une démarche d'une convenance si douteuse : il avait de l'esprit, dit-on, quelles que fussent ses autres qualités, et il eût ai-

sément pressenti ma réponse, sans me donner la peine de la lui faire en face.

RAOUL, à part.

Allons ! plus de doute ! (Haut.) De grâce, madame, veuillez oublier un instant M. de Morière, que je vous abandonne absolument... Ne pensez qu'à sa fille, si innocente des erreurs paternelles... Veuillez penser aussi à cette jeune femme que vous avez aimée, qui a tant souffert, tant expié, et ayez la charité de préparer à son enfant, par vos conseils, par votre exemple, une meilleure destinée.

LA COMTESSE, durement.

Monsieur, en deux mots, vous êtes homme du monde : eh bien! de quel œil le monde, dont j'ai essayé jusqu'ici de mériter l'estime, me verrait-il adopter, protéger, encourager dans ses conséquences une faute, une honte, dont ma famille n'est pas encore consolée ? Je vous en fais juge, et voilà ma réponse.

RAOUL, avec une colère contenue.

Elle est rigoureuse... (Haussant un peu le ton, quoique toujours très poli.) Mon Dieu, madame, je ne sais si je me fais une idée bien juste de la vertu...

LA COMTESSE, avec une grâce ironique.

Permettez-moi d'en douter un peu, monsieur d'Arnaud !

RAOUL s'incline et poursuit.

Mais enfin je m'étais figuré que la vertu véritable, sévère pour elle-même, était indulgente aux autres, qu'elle daignait quelquefois, de la région supérieure et sereine où elle réside, donner une pensée attendrie ou même offrir une main bienveillante à ceux qu'une force moindre ou un naturel moins heureux soumettait à l'empire douloureux des passions ; je m'étais figuré qu'elle ne se contentait pas de ces devoirs faciles qui, dans certaines situations, sont de simples bienséances, de ces pratiques officielles, de ces

aumônes, de ces patronages, qui ne coûtent guère à la richesse, qui se concilient avec l'élégance, qui en sont même l'apanage recherché, et qui, en édifiant suffisamment le monde, n'ôtent rien aux agréments de la vie ; je m'imaginais qu'elle visait plus haut, que la vertu vraiment digne de ce nom enfin, lorsqu'elle pouvait découvrir une de ces bonnes œuvres rares que l'opinion du monde peut blâmer, mais qu'une justice plus élevée approuve et bénit, était heureuse de s'en emparer et de s'y consacrer fièrement, dans la joie de sa conscience et sous l'œil de Dieu... Voilà, madame, la vertu telle que j'aimais, du fond de mon indignité, à la concevoir, à la respecter... (Il se lève.) Et, si je me suis trompé, je le regrette profondément.

Il la salue.

LA COMTESSE.

Mon Dieu, monsieur d'Arnaud, je ne sais si je me fais une idée bien juste du vice...

RAOUL, s'inclinant.

Permettez-moi d'en douter beaucoup, madame !

LA COMTESSE.

Mais enfin, tel qu'il m'apparaît, j'avoue qu'il éveille chez moi une très faible sympathie, parce que, sous les beaux noms dont il lui plaît de se parer, entraînements du cœur, aspirations de l'âme... empire douloureux des passions... sous tous ces artifices de langage, je ne vois, moi, qu'une chose fort simple et fort peu intéressante : c'est le parti pris de s'abandonner franchement à ses pires instincts et de se soustraire aux lois qui sont la difficulté suprême, mais aussi le suprême honneur de la vie, à la lutte et au sacrifice... Vous parliez de devoirs faciles, monsieur... Pardon ! mais ce qui est facile, c'est de ne pas faire son devoir et de remplacer par de sublimes théories, qui ne coûtent pas beaucoup, un peu d'humble pratique qui coûterait davantage .. Oh ! certainement, il y a du vrai d'ailleurs dans ces

théories,... et je n'ignore pas qu'une honnête femme doit être indulgente même pour les défaillances qui lui sont le plus étrangères ;... mais encore faut-il quelque prétexte à cette indulgence... Ainsi, mon Dieu, qu'une femme se laisse ravir à l'attrait d'un grand mérite, d'un grand cœur, d'une intelligence supérieure, et qu'elle s'égare sur des hauteurs idéales pour se réveiller dans les abîmes... eh bien! on pourra, sinon l'excuser, au moins la plaindre... (Elle se lève et s'approche de lui.) Mais, voyons, monsieur d'Arnaud, il y a vraiment des chutes que rien ne justifie... Je ne voudrais pas faire une allusion indiscrète à la mémoire de ma malheureuse parente, mais enfin succomber comme elle aux minces séductions d'un homme qui fait métier des aventures de ce genre, de ce qu'on appelle un homme à bonnes fortunes... profession qui n'exige ni les hautes qualités de l'esprit ni celles du cœur, et qui semble même les exclure ;... s'enivrer de cet encens vulgaire qui fume indifféremment devant toutes les idoles de coulisse ou de boudoir, laisser tomber ses devoirs, sa foi, son honneur, aux pieds d'un vainqueur banal, voilà en vérité ce que je ne puis, quant à moi, ni comprendre ni pardonner, et je suis sûre, monsieur, qu'au fond vous êtes un peu de mon avis.

RAOUL, avec une courtoisie railleuse.

Moi, madame ?... Pas le moins du monde!... Si j'étais de votre avis, je croirais manquer de respect à votre sexe, estimer trop peu sa vertu et son bon goût... et je me figure que, si les hommes à bonnes fortunes obtiennent tant de succès, c'est que peut-être ils les méritent... (Geste de la comtesse.) c'est qu'ils unissent généralement toutes les distinctions du cœur à toutes celles de l'intelligence.

LA COMTESSE.

Ah! grand Dieu!

RAOUL.

Mais, madame, c'est évident... Ainsi vous semblez croire qu'ils manquent de cœur; je penserais, moi, au contraire,

qu'ils en ont trop,... et que c'est là même la source première de leurs égarements... sinon de leur puissance... Voyez les héros, madame, et, parmi les héros, ceux qui, de naissance, vous sont le plus sympathiques et que vous qualifiez le plus volontiers de grands cœurs... Ils ont tous été des hommes à bonnes fortunes... Voilà donc pour le cœur. Quant à l'intelligence, madame, soyez sûre qu'il la faut extrêmement ornée, quand on se voue sérieusement à la carrière... dont nous nous occupons ;... car enfin de quoi s'agit-il? De plaire à tout le monde, autant que possible, c'est-à-dire de captiver tous les genres d'esprit, d'entrer dans les goûts les plus divers... Cela demande, vous en conviendrez, une instruction aussi forte que variée, des connaissances très étendues... Ainsi...

LA COMTESSE, qui l'a interrompu plusieurs fois par des gestes, des exclamations et des sourires de résignation et d'ironie, se lève.

Mon Dieu, monsieur, sans entrer dans le détail de ces connaissances, qui sont très édifiantes, je n'en doute pas, ne pensez-vous pas que cet entretien, au terme où nous l'avons conduit... (La porte s'ouvre.) Qu'est-ce que c'est ?

Entre Jean.

SCÈNE VII

LES MÊMES, JEAN.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que vous voulez ?

JEAN.

Madame, je reviens de la ville... Impossible de trouver de la soie de la nuance que désire madame la comtesse... Voici l'échantillon que madame la comtesse m'avait remis.

LA COMTESSE, se levant vivement.

Comment ! dans aucun magasin...? Vous êtes sûr ?

JEAN.

Dans aucun, madame.

LA COMTESSE.

Mais c'est impossible, Jean !... Comment voulez-vous que je fasse ma fleur d'iris, si je n'ai pas de soie violette ?... Comment ! dans tout Melun, pas un brin de soie violette ?

JEAN.

Pas du violet que souhaite madame la comtesse, non, madame.

LA COMTESSE, s'approchant d'une console placée à gauche, dans le fond, et cherchant avec agitation dans une corbeille où sont ses laines et ses soies.

Ah ! la province est terrible pour cela !... j'aurais dû envoyer à Paris... Il est trop tard à présent... Mais, mon Dieu, cette fleur d'iris manquant, — tout manque... Impossible maintenant de terminer ce tapis pour la fête de demain... Mon pauvre curé va être désolé... Quelle contrariété ! — C'est bien ; allez, Jean.

Jean sort.

SCÈNE VIII

LA COMTESSE, RAOUL

LA COMTESSE, absorbée et fourrageant toujours dans sa corbeille.

Quelle contrariété !

RAOUL, qui s'est approché du métier, à droite. — Très poli.

Madame, je ne suis ici qu'un étranger... mais, puisque le hasard me rend témoin de votre embarras... si je pouvais vous offrir l'ombre d'un service ?

LA COMTESSE, toujours au fond.

Comment, monsieur ?

RAOUL.

Me permettez-vous de hasarder un timide conseil?

LA COMTESSE, préoccupée.

Un conseil ? Quel conseil ?

RAOUL.

Si vous remplaciez votre fleur d'iris par une autre fleur qui ne fût pas violette ?

LA COMTESSE.

Mais comme quoi ?

RAOUL.

Il y a, par exemple, une fleur qui fait assez bon effet en tapisserie, et qui sortirait très bien de ces grands feuillages à la place de cet iris... Je ne sais si vous la connaissez, madame : c'est la fleur du gloxinia.

LA COMTESSE, au fond.

Du gloxinia ?... Oui certainement... c'est même très joli.

RAOUL, touchant des écheveaux de soie suspendus au métier.

Et il me semble voir, madame, dans vos soies toutes les nuances nécessaires pour le gloxinia... rose... et rouge... solférino, je crois ?

LA COMTESSE.

C'est juste !... mais ce n'est que reculer la difficulté... car il faudrait envoyer mon tapis à Paris pour y faire dessiner cette fleur... Ainsi...

RAOUL.

Oh ! mon Dieu, madame, rien n'est plus simple... Si vous avez un crayon... En voici un justement... (Il s'approche de la console, puis s'arrête.) Vous permettez, madame ?

LA COMTESSE.

Vraiment, monsieur, je ne sais si... (Elle hésite.) Cependant, il s'agit d'une bonne œuvre... (Elle lui présente le crayon.) Mais vous auriez probablement besoin d'un modèle ?

RAOUL.

Pas du tout, madame... Je vais très bien dessiner de mémoire...

Il s'assoit devant le métier et commence à dessiner.

LA COMTESSE, allant s'asseoir près de la table, à gauche et prenant un livre.

Ah ! tant mieux ! car je n'ai pas un seul gloxinia dans ma serre... C'est un désespoir pour moi... Mais je ne sais comment s'y prend mon jardinier... il ne peut pas m'en conserver un...

RAOUL, continuant son travail.

Cependant, madame, le gloxinia n'est pas une plante délicate ;... c'est un tubercule... il faut le traiter en conséquence... le tenir parfaitement sec pendant l'hiver...

LA COMTESSE.

L'arroser au printemps ?

RAOUL.

Oh ! grand Dieu ! non, madame, non !... le bassiner très légèrement depuis la pousse jusqu'à la floraison, et, à la floraison seulement, l'arroser à pleine eau, puis ne pas négliger de brouiller les carreaux de la serre devant la plante... Avec cette simple méthode, madame, vous aurez une collection de gloxinias quand vous le voudrez...

LA COMTESSE, se levant et se rapprochant du métier.

Eh bien ! je vous suis réellement reconnaissante, car j'adore ces fleurs... J'ai toujours pensé, du reste, que mon jardinier arrosait trop... C'est sa manie.

RAOUL.

Où je mets des ombres, madame, c'est solférino.

LA COMTESSE, regardant la tapisserie.

Bien entendu. Mais, vraiment, vous dessinez à merveille!

RAOUL.

Oh! madame!... Tenez, c'est charmant, cet oiseau qui est là, madame; si je ne me trompe, c'est une perruche des Indes, la perruche lorri, n'est-ce pas?

LA COMTESSE, avec abandon.

Oui... Je l'ai fait placer dans mon tapis par un véritable enfantillage... J'y attache un souvenir de cœur, car j'ai eu la passion de ces oiseaux... Malheureusement, c'est comme pour mes gloxinias, j'ai dû y renoncer; je les perdais tous.

RAOUL, dessinant toujours.

Aviez-vous soin, madame, d'entourer de flanelle les barreaux de leur perchoir?

LA COMTESSE.

Non...

RAOUL.

Ah! mais cela est indispensable:... ces petites bêtes s'enrhument très aisément... Dès qu'elles prennent froid aux pieds, la poitrine s'engage; mais, moyennant la précaution que je vous indique, madame, et en ayant l'attention de leur laver les pattes avec un peu de vin chaud, quand vous les voyez souffrantes, je vous garantis que vous les conserverez.

LA COMTESSE.

Ah! mais vous savez donc tout, monsieur?

RAOUL.

Oh! madame... Voilà, madame, une esquisse bien grossière, mais suffisante pourtant, je crois.

Il se lève et passe à droite du métier.

LA COMTESSE, s'asseyant à son métier.

Oh! mais... c'est parfait!... — Vous avez un vrai talent... Ce sera même mieux que l'iris... Je vous remercie mille

fois, monsieur, de votre obligeance,... et aussi de vos bons conseils... que je ne manquerai pas de mettre à profit. (Souriant avec grâce.) Si vous n'en aviez jamais donné que de ce genre-là !... (Raoul s'incline ; elle se lève.) Et maintenant, j'ai bien peur qu'il ne me reste qu'à vous rendre votre liberté, monsieur de Morière... (Se reprenant.) monsieur d'Arnaud... pardon ! je ne sais plus, moi... Venise ! Trieste !... je m'y perds à mon tour !

RAOUL, très sérieux.

Ah ! je vous en supplie, madame, épargnez-moi... Je suis assez malheureux déjà de penser que le succès de ma démarche, succès qui me tenait au cœur, a peut-être été compromis uniquement par ce déguisement maladroit... dont je me suis laissé affubler.

LA COMTESSE.

Ah ! l'idée n'était pas de vous ?

RAOUL.

Car... n'est-ce pas, madame ?... si je m'étais présenté franchement sous mon nom, comme je le voulais, vous auriez mieux compris que le sentiment qui m'amenait près de vous, qui prosternait à vos pieds une âme peu disposée à s'abaisser... devait être assez amer, assez poignant pour expier bien des torts... Vous auriez compris enfin que le plus sincère, le plus profond hommage que je pusse rendre à l'honnêteté, à la vertu... c'était l'hommage que je lui faisais de mon enfant !

LA COMTESSE, sérieuse et digne.

Je vous comprends et je vous crois, monsieur. Veuillez me croire et me comprendre de votre côté. Je ne suis insensible ni à la touchante destinée de mademoiselle de Thémines, ni au souvenir de l'infortunée qui fut sa mère... et, si cette enfant se fût trouvée seule au monde, comme vous me le disiez d'abord, je n'aurais pas hésité à l'accueillir dans ma maison et à veiller sur son avenir.

RAOUL.

Madame !

LA COMTESSE.

Mais mademoiselle de Thémines n'est pas seule ;... sa présence chez moi y entraînerait nécessairement la présence de son père, ses fréquentes visites du moins... Eh bien, monsieur, soyez juste, n'y aurait-il pas là, pour la conscience la plus généreuse, la plus libérale, un excès de tolérance vraiment blessant... impossible ?

RAOUL, douloureusement.

Ah ! cette pensée ne m'était pas venue... Oui, madame, vous pouvez avoir raison... Je vous suis reconnaissant de votre bonté... Je me retire... Adieu.

LA COMTESSE.

Adieu.

RAOUL, revenant brusquement et parlant avec feu.

Eh bien ! madame, laissez-moi vous prouver que ces mauvais cœurs que nous sommes peuvent avoir le courage du sacrifice... des plus durs sacrifices !... Prenez ma fille, puisque vous le voulez bien, et je m'engage sur ma parole à ne jamais la revoir tant qu'elle sera à votre foyer !... Je m'en irai... je partirai... Qu'elle soit heureuse et honorée... c'est tout ce que je demande !

LA COMTESSE, un peu étonnée, après un silence.

A cette condition, monsieur, comptez sur mon dévouement. J'irai chercher mademoiselle de Thémines dès que vous m'y autoriserez.

RAOUL, avec agitation.

Je vais ce soir même l'avertir, madame, la préparer... (Il fait quelques pas, puis s'arrête.) Ah ! tenez, j'aime mieux ne pas la revoir... j'aurais peur de faiblir... Je préfère lui écrire... Vous voudrez bien lui remettre ma lettre ?

LA COMTESSE.

Oui, monsieur.

Elle lui montre ce qu'il faut pour écrire.

RAOUL *.

Oh ! deux lignes seulement ! (Il écrit.) « Ma chère petite mignonne ! » — Elle est charmante, vous verrez ! — « Je suis forcé de te quitter. Je pars... peut-être pour longtemps. Une parente, une amie de ta mère veut bien te recevoir dans sa famille. Tu trouveras près d'elle l'affection de la sœur la plus tendre... » N'est-ce pas, vous l'aimerez bien ?

LA COMTESSE, émue.

Oui.

RAOUL, avec une émotion croissante.

« Écris-moi quelquefois, ma chère petite. N'oublie pas ton pauvre père qui t'abandonne... et qui te chérit !... » (Des larmes coulent sur ses joues, il porte son mouchoir à ses yeux et étouffe un sanglot; puis il plie la lettre et la remet à la comtesse.) Pardon !... Merci, madame, et adieu !...

Il va pour sortir.

LA COMTESSE.

Monsieur de Morière, le monde dira ce qu'il voudra ; mais vous faites bravement votre devoir,... je ferai le mien de même... Allez me chercher votre fille !

Elle déchire la lettre.

RAOUL.

Quoi ! vous... ? Ah ! madame ! (Il s'incline, et lui baisant la main avec une profonde émotion.) Vous êtes excellente !

* Raoul, assis devant la table, à gauche; la comtesse, debout, à droite.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE COMTE, entrant par la gauche; il reste stupéfait en voyant Raoul baiser la main de sa femme.

RAOUL, courant à lui.

Ah ! mon ami !...(Il lui serre la main avec effusion.) Je te le disais bien ! tu ne connaissais pas ta femme !

Il salue encore profondément la comtesse et sort à la hâte.

FIN DE LE CAS DE CONSCIENCE.

JULIE

DRAME EN TROIS ACTES

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théatre-Français
par les Comédiens ordinaires de l'Empereur, le 4 mai 1869.

PERSONNAGES

	ACTEURS.
MAURICE DE CAMBRE.	M. LAFONTAINE.
JULIE, sa femme.	Mlles FAVART.
CÉCILE, leur fille.	REICHEMBERG.
MAXIME DE TURGY.	M. FEBVRE.
MADAME DE CRESSEY.	Mlle THOLER.
AUGUSTE, domestique.	M. TRONCHET.

A la campagne, près de Melun.

Les indications de mise en scène sont prises à droite et à gauche du spectateur.

JULIE

ACTE PREMIER

Un salon de campagne, meublé avec luxe. Portes latérales. Porte au fond; une fenêtre de chaque côté de la porte. La porte du fond s'ouvre sur la terrasse d'un perron qui descend dans la cour par un double escalier. Une grande table à droite; une table plus petite à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

JULIE seule, puis TURGY.

Julie est assise à droite, près d'une grande table sur laquelle sont jetés pêle-mêle des feuillages et des fleurs; elle coupe les tiges et les branches, qu'elle dépose ensuite dans un vase. Elle est préoccupée, et s'interrompt souvent pour prêter l'oreille. — Tout à coup elle se lève, s'approche de la fenêtre du fond, à droite, et regarde au dehors. — Elle tressaille au bruit de la porte qui s'ouvre, se retourne, et aperçoit Turgy.

JULIE.

Ah! c'est vous? Bonjour, voisin.

Elle lui donne la main et revient à ses fleurs.

TURGY.

Comment allez-vous?

JULIE.

Très bien... Un peu d'orage cependant aujourd'hui, il me semble?

TURGY, allant s'asseoir à gauche.

Oui, c'est tout noir par là-bas, derrière les bois... Et tout votre monde est parti ce matin?

JULIE.

Tout mon monde est parti ce matin... Bon voyage, n'est-ce pas?

TURGY.

Il est certain que je vous aime autant en famille, pour moi... Est-ce que vous attendez encore quelqu'un ces jours-ci?

JULIE.

O mon Dieu! tout Paris, et quelques étrangers, simplement... Vous savez que le seigneur châtelain n'est pas très friand du tête-à-tête...

TURGY.

Il va bien, Maurice?

JULIE.

A merveille... Il compte aller à Paris aujourd'hui.

TURGY, se levant à demi.

Tiens!... mais alors, je m'en retourne, moi...

JULIE.

Pourquoi ça?

TURGY.

Au fait... pourquoi ça?

JULIE, après une pause.

Le ciel est noir là-bas, vous disiez?

TURGY, la regardant.

Très noir, oui... Qu'est-ce que vous avez, vous?

JULIE.

Moi? Comment?

TURGY.

Il y a quelque chose... Vous êtes agitée, inquiète, un peu pâle même... et puis l'accent bref des heures mauvaises... Qu'est-ce qu'il y a donc?

Il se lève.

JULIE.

Rien... je suis un peu ennuyée.

TURGY.

Beaucoup!

JULIE.

Beaucoup, oui... (Souriant.) Je suis au martyre. J'attends mon arrêt.

TURGY.

Votre arrêt?

JULIE.

Je vous ai dit, je crois, que mon désir ardent était que ma fille ne retournât pas cette année au couvent... Elle va avoir seize ans... Son éducation est faite, ou du moins pour ce qui reste à faire, je pense que mes leçons vaudraient celles de ces dames... mais ce n'est pas l'avis de mon mari.

TURGY.

Ah!

JULIE.

Je le pressentais, et il a fallu que je fusse au pied du mur, c'est-à-dire à la fin des vacances, pour oser aborder la question avec lui. L'explication a eu lieu hier soir, et je n'ai rien pu obtenir.

TURGY.

Elle est partie?

JULIE.

Non, mais elle va partir ce matin, j'en ai grand'peur. Il ne me reste qu'une espérance, bien faible. — Cécile, à la

dernière minute, a voulu tenter un effort suprême... Son père l'adore, vous savez... elle sera peut-être plus heureuse que moi... Ils sont en conférence depuis un quart d'heure... et, comme je vous le disais, j'attends mon arrêt.

TURGY.

Je comprends votre anxiété, et je vous demande pardon d'être tombé là... si maladroitement...

JULIE, distraite, se rapprochant de la table.

Pauvre enfant! Sa compagnie me serait si bonne, si douce... si nécessaire, même!

TURGY.

Je vous laisse, n'est-ce pas?

JULIE.

Non, non, restez, je vous en prie. Ne craignez pas de scène; vous savez que je n'en fais pas.

TURGY, au fond, à gauche.

Voyons... espérez... l'entretien se prolonge; c'est bon signe... D'ailleurs, comme vous disiez, il a le cœur très tendre pour Cécile... pour mademoiselle Cécile, pardon!

JULIE.

Oh! dites Cécile, toujours... vous l'avez vue naître...

TURGY.

Ça ne me rajeunit pas; mais j'en conviens...

JULIE.

Ah! tenez, je l'entends... (Souriant.) Mon Dieu! le cœur me saute!

Turgy se retire un peu à l'écart.

SCÈNE II

LES MÊMES, CÉCILE, elle vient vivement à sa mère et lui prenant la main.

CÉCILE.

Adieu, mère!

Julie la regarde dans les yeux, en secouant doucement la tete.

JULIE.

Non, alors?

Cécile répond par le même geste négatif.

TURGY, à part.

Mon Dieu!

CÉCILE, se mettant à genoux près de sa mère.

Mais j'ai sa promesse formelle pour l'an prochain... Ainsi ce n'est plus qu'un an, bien sûr... soyons braves toutes deux. Dans un an je serai tout à toi, pour toujours... pour toujours, entends-tu? Je t'aimerai, je t'aimerai bien, je t'adorerai!... (Elle l'embrasse et ajoute tout bas.) Je te consolerai!... (Elle se lève.) Adieu, mère!

JULIE.

Adieu, ma chère petite... va... va... Je ne t'accompagne pas, tu sais...

CÉCILE.

Non... non... reste! (Apercevant Turgy.) Ah! monsieur de Turgy... Pardon!... Adieu, monsieur!

TURGY.

Au revoir, mademoiselle.

Cécile, près de sortir, se retourne et envoie de ses deux mains un baiser à sa mère. Elle sort.

SCÈNE III

JULIE, TURGY. Moment de silence. — Julie continue son travail.

JULIE.

Asseyez-vous donc.

TURGY.

Non... vraiment, je vous gêne... et je vais...

JULIE.

Je vous assure que non.

TURGY.

Alors, pleurez!

JULIE.

Je pleure peu, vous savez.

TURGY.

Eh bien! vous avez tort... J'aimerais cent fois mieux vous voir pleurer.

Il va s'adosser à la cheminée à droite.

JULIE.

Si j'ai le cœur sec, que voulez-vous?... Mais voyons, parlons de choses plus gaies, n'est-ce pas? Qu'est-ce qu'il y a de neuf dans le pays?... Et, à propos, dites-moi, qu'est-ce que c'est donc que votre nouvelle voisine, qui est aussi la nôtre, par conséquent? Vous avez dû la rencontrer dans nos environs... Est-elle aussi jolie qu'on le dit?

TURGY.

Quelle voisine?

JULIE.

Une madame de... de Cressey, je crois, qui vient de

s'établir au pavillon des Ormes... un peu tard dans la saison... avec une tante... Qu'est-ce que c'est?

TURGY.

Dame... je ne sais pas trop.

JULIE.

Est-elle veuve ou séparée de son mari?

TURGY.

Séparée, je crois.

JULIE.

Pauvre femme!... Pourquoi?

TURGY.

On dit que le mari a eu des torts...

JULIE.

Oh! c'est étonnant!... Enfin, ce n'est pas grand'chose, n'est-ce pas?

TURGY.

Mon Dieu!... j'ignore... Vous m'embarrassez beaucoup.

JULIE, très affirmative.

Je le crois!

TURGY.

Ah çà!... j'imagine que vous ne supposez pas qu'elle soit venue dans ce pays-ci pour mes beaux yeux?

Il vient s'asseoir de l'autre côté de la table, en face de Julie.

JULIE.

A vous?... Oh! non, non, non... Rassurez-vous, mon ami... Mais je veux vous demander un conseil. Si elle se présente chez moi, cette dame, comme je crois que j'en suis menacée, dois-je la recevoir?

TURGY.

Si vous voulez... Il y a des personnes qui la reçoivent... et d'autres...

JULIE.

Cela dépend des goûts?

TURGY.

Mais... est-ce qu'on vous a annoncé sa visite?

JULIE.

Non... Mais j'ai là-dessus des pressentiments... et je commence à croire tout possible en pareille matière... Au reste, ma fille étant partie, il y aurait moins d'inconvénient.

TURGY.

Mais qui est-ce donc qui la conduit à Melun, mademoiselle Cécile?

JULIE.

Ma vieille Marthe... et Justin... Ils vont la conduire d'abord chez son oncle, à Lieusaint... car elle ne rentre que ce soir... Mais elle va prendre sa cousine, qui rentre avec elle.

TURGY.

Et votre fils, vous en avez de bonnes nouvelles?

JULIE, elle va porter des fleurs sur une table placée dans l'embrasure de la fenêtre du fond à gauche.

Très bonnes... cher enfant! Il travaille comme un petit lion!

TURGY.

Toujours à l'école de marine?

JULIE.

Toujours... Je l'ai à peine vu cette année... Ils ont passé le temps des vacances à naviguer... Ça l'enchante, du reste.

TURGY.

Ma foi, vous devez être fière de vos enfants... Je connais un peu moins Jules... Mais tout ce que j'en sais est excel-

lent... Quant à Cécile, c'est une petite femme accomplie... Fine, tendre et intrépide comme... personne. Je m'étais habitué depuis deux mois à la voir à peu près tous les jours... Et vraiment elle va me manquer presque autant qu'à vous.

JULIE.

Vrai, vous l'aimez bien?

TURGY.

Passionnément.

JULIE, le regardant tout à coup.

Passionnément?

TURGY.

Sans doute... de tout mon cœur, enfin!

JULIE, riant, et revenant près de la table.

Passionnément... Ce mot-là dans votre bouche m'avait toute saisie.

TURGY, riant.

Parce que?

JULIE.

Oh! parce qu'en général vous êtes assez calme dans l'expression de vos sentiments... Et dans vos sentiments aussi, je crois... je crois, je n'affirme rien, remarquez bien... Vous êtes un personnage tellement mystérieux!

TURGY.

Mystérieux?... En quoi, mon Dieu?

JULIE.

Mon Dieu, en tout, je ne connais pas au monde une existence aussi ténébreuse que la vôtre... Je ne sais pas ce que vous cachez; mais vous le cachez bien!

Elle se rassoit.

TURGY.

C'est que je ne cache rien, voilà tout le mystère!

JULIE.

Bah! D'abord, qu'est-ce que c'est que ce voyage en Égypte que vous devez faire tous les matins, et que vous ne faites jamais?

TURGY.

Je le ferai... je m'y prépare.

Il se lève.

JULIE.

Depuis six ans... Ensuite, et surtout, pourquoi ne vous mariez-vous pas? Avec vos goûts paisibles, votre amour du foyer, de la famille, ce n'est pas naturel. Voyons, qu'est-ce que vous attendez? Pourquoi refusez-vous les partis les plus avantageux, les plus séduisants, même de ma? main... Ce qui n'est pas très aimable pour moi, par parenthèse... Ah!... (Elle pousse un léger cri de douleur.) Maladroite!

TURGY, vivement.

Quoi?... Qu'avez-vous?

JULIE.

Rien, rien... Je me suis un peu coupée en refermant ce couteau... Mon mouchoir?... Ah! le voilà!

Elle prend son mouchoir sur la table.

TURGY, s'empressant près d'elle.

Voyons... pardon! Mais cela saigne beaucoup... (Troublé.) Voulez-vous... voulez-vous que j'appelle?

JULIE.

Non... quelle plaisanterie!... Tenez, il y a un flacon d'arnica dans le tiroir de la petite table... Voilà de l'eau... Faites-moi un petit mélange de tout cela.

TURGY va prendre le flacon dans le tiroir de la table qui est dans l'embrasure de la fenêtre et en verse quelques gouttes dans un verre d'eau.

Est-ce profond, croyez-vous?

JULIE.

Non, une piqûre.

TURGY, ému et gauche.

Voilà... Voulez-vous que je vous aide... que j'essaye?... Pardon!

JULIE.

Mais vous tremblez, mon ami... Laissez-moi faire... (Elle enveloppe son doigt blessé.) Vous tremblez, je vous assure... Est-ce que la vue du sang vous impressionne?

TURGY.

Un peu, oui.

JULIE.

Vous avez été militaire, cependant; comment faisiez-vous?

TURGY.

J'étais plus brave dans ce temps-là, apparemment.

JULIE.

Merci. Parfait... (Se levant et descendant à gauche.) Il est certain que je vous vois parfois des timidités extraordinaires...

TURGY.

La faiblesse de l'âge!

JULIE.

Ah! j'aime bien cela!... Dites-moi, je compte sortir à cheval cet après-midi; voulez-vous m'accompagner, si la faiblesse de l'âge vous le permet?

TURGY, légèrement hésitant.

Très volontiers... dès que j'aurai dit bonjour à Maurice.

JULIE, avec un salut un peu ironique.

C'est cela... Je vais m'habiller... (Près de sortir à gauche.) A tout à l'heure.

Elle sort.

SCÈNE IV

TURGY, puis DE CAMBRE.

Turgy, comme stupéfait des dernières paroles de Julie, reste un moment l'œil attaché sur la porte par laquelle elle vient de sortir, puis il lève doucement les épaules par un geste douloureux et s'accoude sur un meuble, le front dans sa main.

DE CAMBRE, entrant par le fond, et s'approchant de Turgy, qui ne l'entend pas.

Quel crime médites-tu là?

TURGY.

Ah! c'est toi? (Ils se donnent la main.) Tu vas à Paris, aujourd'hui?

DE CAMBRE, jetant sur la table les journaux qu'il tient à la main.

Oui, je vais à Paris.

TURGY.

Mais tu reviens pour dîner?

DE CAMBRE.

Non; je ne pense pas... je ne puis partir d'ici qu'à trois heures... Tu ne viens pas avec moi?

TURGY.

Non. Je n'ai que faire à Paris... D'ailleurs, ta femme va monter à cheval, et elle m'a demandé de l'accompagner.

DE CAMBRE.

Bravo!

TURGY.

Il faut même que je voie ce que devient ma bête..

Il va vers le fond.

DE CAMBRE.

Reste donc; je vais sonner.

TURGY.

Non... je veux voir moi-même comment elle est; je suis venu un peu vite, et si elle est fatiguée, je t'emprunterai Sarah.

DE CAMBRE.

Très bien; vois, mon ami.

Il prend un journal.

TURGY, près de sortir, revenant brusquement avec une résolution soudaine *.

Maurice, j'ai à te parler.

DE CAMBRE.

Eh! mon Dieu! qu'est-ce que c'est?... Tu as l'air méchant! Qu'est-ce que ça veut dire? On m'a changé mon ami!

TURGY.

Suis-je toujours ton ami?

DE CAMBRE.

Parbleu! je l'espère bien... je n'en ai qu'un... qui vaut dix, il est vrai... Plus je vais, plus je crois qu'il n'y a qu'un honnête homme sur la terre, et que c'est toi.

TURGY.

C'est que j'ai besoin en ce moment de tous les privilèges de l'amitié. Je t'avertis que je vais oublier toute réserve et même toute convenance.

DE CAMBRE.

Est-ce qu'il y a des convenances entre nous deux? Va donc!

TURGY.

C'est de ta femme que je veux te parler.

DE CAMBRE.

Ah!... pas pour m'en dire du mal, j'espère?

* Turgy, de Cambre.

TURGY.

C'est de toi que je vais te dire du mal.

DE CAMBRE.

Bon! *All right!* va!

Il s'assoit près de la table, à droite.

TURGY.

Maurice, dis-moi, crois-tu que ta femme soit parfaitement heureuse?

DE CAMBRE.

Ma femme? Parfaitement heureuse? Et pourquoi donc pas? Qu'est-ce qui lui manque?

TURGY.

Mais c'est toi qui lui manques!

DE CAMBRE.

Comment ça? Pourquoi?

TURGY.

Cherche!

DE CAMBRE, après réflexion

Parce que j'ai des maîtresses?

TURGY.

Peut-être bien!

DE CAMBRE.

Mais, d'abord, mon cher, j'en ai toujours eu.

TURGY.

Bonne excuse!

DE CAMBRE.

Il n'y a donc là rien de nouveau... Et ensuite, mon ami... Mais, non, je ne veux pas te dire cela... parce que tu es un homme candide... toi... Tu ne connais pas les femmes... et je suis sûr que tu bondirais... tu bondirais!...

TURGY.

Mais, enfin, quoi?

DE CAMBRE.

Eh bien! mon ami... sois calme, je t'en prie... je ne suis pas du tout persuadé, moi, qu'une femme dont le mari a des maîtresses en soit au fond très désagréablement affectée.

TURGY.

Ah!

DE CAMBRE.

Je n'irai pas jusqu'à dire que cela la flatte... non!... Et cependant écoute, mon cher, si jamais tu te maries, si tu veux conserver l'estime de ta femme, et si tu n'as pas de maîtresse... tu en es bien capable!... eh bien! crois-moi, fais semblant d'en avoir.

TURGY.

Allons, mon ami!

DE CAMBRE, se levant.

Permets! Tu n'as donc jamais remarqué que tous les maris trompés sont des hommes de mœurs irréprochables?... C'est que leurs femmes les méprisent, mon ami... J'en suis fâché pour elles... je n'apprécie pas ce sentiment-là... je constate, voilà tout!... Quant à moi, du reste, je te l'avoue, si j'ai toujours sacrifié aux grâces légères, ce n'est pas du tout par système, par calcul... Non; moi, c'est mon goût... c'est mon vice... Il faut bien en avoir un... Je n'en ai réellement pas d'autre...

TURGY.

Tiens! parce que tu ne peux pas... parce qu'on ne peut pas en avoir d'autre dans ta position... Tu ne peux pas voler, n'est-ce pas?

DE CAMBRE.

Pardon!... Je pourrais voler... On vole dans toutes les

positions... Mais, enfin, je ne vole pas... j'ai des maîtresses, simplement... Eh bien! quoi? j'ai des maîtresses... après? Sommes-nous des sauvages, voyons, mon ami?

TURGY.

Ah çà! mais, décidément, quelle idée te fais-tu donc du mariage, mon cher?

DE CAMBRE.

Du mariage? mais je m'en fais l'idée que tout le monde s'en fait, il me semble! Est-ce que je suis une exception, par hasard?

TURGY.

Oh! non. Ainsi le mariage, pour toi, c'est le divorce!

DE CAMBRE.

Comment ça, le divorce?

TURGY.

C'est-à-dire que le franc divorce serait cent fois préférable, plus moral et plus généreux. Car ce divorce mixte dont tant de maris, sans te compter, jouissent avec plénitude, les femmes en ont l'abandon, les tristesses, les affronts, et n'en ont pas la liberté.

DE CAMBRE.

Oh! la liberté! la liberté! Il y en a pas mal qui la prennent, allons!

TURGY.

Et celles qui ne la prennent pas! Il y en a bien encore quelques-unes, je suppose. Quel est leur sort, à celles-là?

DE CAMBRE.

Bah! des idées à toi, tout ça... Voyons... parle franc... Est-ce que Julie se plaint?

TURGY.

Tu sais qu'elle est trop fière et trop sage pour se plaindre; mais si tu ne vois pas qu'elle souffre de plus en plus,

à mesure que tu te gênes moins... tu es vraiment trop distrait.

DE CAMBRE.

Elle souffre, mon ami, elle souffre... sans doute elle souffre! Toutes les femmes souffrent, tu sais... C'est leur profession... (Il s'assoit.) C'est leur prétention, du moins... et les plus parfaites n'échappent pas à ce travers;... mais franchement, si Julie n'était pas heureuse dans sa situation, il faudrait y renoncer. Ma conscience à cet égard est parfaitement tranquille... J'ai travaillé quinze ans de ma vie pour tripler ma fortune et contenter ses goûts, les miens aussi, c'est vrai... mais enfin... Julie, comme toutes les femmes, aimait violemment le luxe, les fêtes, les spectacles, les chevaux, les diamants... elle a tout cela... elle en regorge... elle en a plus qu'elle n'en peut porter... C'est apparemment ce qui la fait souffrir!

TURGY.

Les femmes aiment tout cela, c'est vrai, mon cher, mais il y a quelque chose qu'elles aiment encore davantage.

DE CAMBRE.

Eh! quoi donc?

TURGY, très simplement.

C'est qu'on les aime.

DE CAMBRE.

Oui... oui... avec une guitare. C'est très bien.

TURGY.

Ah! tiens! Maurice, écoute, il faut que je te dise toute ma pensée... Tu n'estimes pas assez ta femme. Des spectacles, des chevaux, des diamants, on paye ses maîtresses avec cela, on ne paye pas sa femme. Une honnête femme, une femme à qui tu confies ton nom, tes enfants, ton honneur, qui reste à travers toutes les corruptions du monde la gardienne fidèle de toutes ces choses sacrées, qui

chaque soir et chaque matin te les rend sans tache comme elle les a reçues, qui enchaîne éternellement à ton foyer le charme, la dignité, le respect... cette femme-là, tu veux la payer! Aime-la!

DE CAMBRE.

Eh! sans doute!

TURGY.

Aime-la! car enfin, tu n'en as pas fait une statue, je pense. Tu ne lui as pas enlevé le cœur de la poitrine... Eh bien! ce cœur, il faut qu'il vive pourtant. La meilleure... la plus parfaite des femmes, soit! mais la meilleure comme la pire... et c'est leur gloire... se passera de luxe, de fêtes, de diamants... de pain, s'il le faut... plutôt que d'amour!

DE CAMBRE.

Mais, malheureux enfant, si tu portes ces idées-là dans ton ménage, tu perdras ta femme, je t'assure. Un mari qui parle d'amour à sa femme, c'est exactement comme s'il lui lisait de mauvais livres.

TURGY.

Crois-tu?... Eh bien! tu es trop heureux, voilà tout. La prospérité n'est pas saine à la longue. Je t'ai connu le cœur le plus haut... et si jamais, — ce qu'à Dieu ne plaise! — le malheur te touchait, tu saurais qu'il peut y avoir entre deux êtres humains d'autres amours que ceux dont tu parles à tes maîtresses.

DE CAMBRE, sèchement. Il se lève.

Enfin... décidément... quoi? Est-ce un message que tu me transmets? J'ai peine à le croire. Car ma femme, à toutes ses autres qualités, joint en général beaucoup de bon goût, et elle n'en ferait pas preuve si, après plus de quinze ans de mariage, avec deux enfants grands comme elle, elle prenait tout à coup des attitudes d'Ariane sur son rocher.

TURGY, d'un accent plus bref.

Ta femme ne m'a fait aucune confidence, je t'en donne ma parole; mais je suis arrivé tout à l'heure comme ta fille partait. Sa mère m'a fait pitié, j'ai voulu te le dire... et te supplier... te supplier de lui laisser sa fille.

DE CAMBRE.

Ah! à cet égard-là, je comprends l'ennui qu'éprouve ma femme, et je le partage... Mais, vois-tu, j'ai des idées très nettes sur l'éducation des filles; j'entends que la mienne soit une honnête personne, ce qui devient fort rare, et j'ai voulu la soustraire le plus longtemps possible à toutes les dépravations qui pénètrent malgré nous dans notre maison par les propos du monde, les fêtes, les conversations de table, etc. Très mauvais, tout ça.

TURGY.

Soit. Mais toutes ces précautions doivent avoir un terme. Voyons, rends-lui sa fille, mon ami... Je t'assure qu'il en est temps.

DE CAMBRE.

L'an prochain. C'est convenu.

TURGY, lui touchant le bras, avec une insistance émue.

Je t'en prie.

DE CAMBRE, s'irritant.

Ah! tu me gênes!

TURGY, avec force.

Ah! Eh bien!...

DE CAMBRE.

Quoi donc?

TURGY.

Eh bien... Dieu sait s'il y a une femme au monde que j'estime plus que la tienne, mais quand tu la désespères de ton abandon éternel, quand son cœur ne sait où se

jeter, quand tu l'entoures de tes maîtresses... et que tu oses encore lui retirer sa fille... eh bien! je ne te trouve pas seulement cruel... je te trouve... hardi!

DE CAMBRE, très froid.

Ah! trop de zèle, mon ami.

TURGY, après un silence.

Pardon!

SCÈNE V

LES MÊMES, AUGUSTE.

AUGUSTE.

Une lettre pour monsieur.

DE CAMBRE.

D'où cela vient-il?

AUGUSTE.

Du pavillon des Ormes.

DE CAMBRE.

Ah!

AUGUSTE.

On croit qu'il y a une réponse.

DE CAMBRE.

C'est bien... on la portera... Tu permets, Maxime, n'est-ce pas?

Il sort à gauche.

SCÈNE VI

TURGY, AUGUSTE.

TURGY.

Auguste!

AUGUSTE.

Monsieur?

TURGY.

Madame de Cambre n'est pas encore descendue?

AUGUSTE.

Non, monsieur, pas encore; mais elle ne va pas tarder, car les chevaux sont là.

TURGY.

Vous voudrez bien lui dire, n'est-ce pas? que je la prie de m'excuser... qu'on m'attend chez moi... que je lui écrirai au reste dans la soirée.

AUGUSTE.

Voilà madame.

Julie est entrée à gauche, Auguste sort.

SCÈNE VII

TURGY, JULIE, habillée pour monter à cheval, son chapeau à la main.

JULIE.

Comment! Qu'est-ce que cela veut dire? Vous vous en allez?

TURGY.

Mon Dieu! oui... C'est fort ridicule... mais j'avais complètement oublié que je suis attendu chez moi cette après-midi.

JULIE.

Pas de querelle ici, n'est-ce pas?

TURGY.

Avec Maurice?... Oh! grand Dieu, non! simplement ce que je vous dis. Un rendez-vous d'affaires que je viens de me rappeler.

JULIE, secouant la tête.

Non.

TURGY.

Je vous assure.

JULIE.

Non... et même vous me quittez pour longtemps... Voyons, soyez franc, comme à l'ordinaire. Avouez-le.

TURGY.

C'est vrai.

JULIE.

Pourquoi?... Ah! je le sais... Vous me punissez de quelques misérables paroles de coquetterie qui m'ont échappé tout à l'heure, et dont j'ai rougi sitôt que je les ai eu prononcées.

TURGY *.

Mais, je vous jure... je n'ai pas même remarqué...

JULIE.

Hélas! vous êtes depuis des années le témoin de ma vie, vous savez si je suis coquette... mais il y a des moments où l'on souffre tant qu'il faut qu'on fasse souffrir quel-

* Turgy, Julie.

qu'un à son tour... Vous vous êtes trouvé là par malheur... enfin, c'était indigne, je l'avoue, de mettre un homme d'honneur à une telle épreuve... et au fond cela était si loin de ma pensée! Je vous sais si bon gré, au contraire, si bon gré!...

Elle s'arrête.

TURGY, d'une voix lente et un peu basse.

De quoi?... De vous aimer?

JULIE, vivement.

De ne pas me le dire!

TURGY.

Et si je n'ai plus ce courage?

JULIE.

Si vous ne l'aviez plus, il faudrait partir en effet; mais pourquoi? Qu'y a-t-il donc de changé?... Pardon de mon insistance... elle est étrange, je le sens; mais je suis dans un tel dénûment d'affections, que je ne puis me résigner légèrement à perdre la vôtre... et quelle affection!... Croyez-vous que je ne sache pas l'apprécier... si dévouée, si délicate, si généreuse... comprenant mes chagrins sans que je me plaigne, m'en consolant sans m'en parler, occupant mon cœur sans le troubler?... C'était une fière charité que vous me faisiez là!... Pourquoi me la refuser maintenant?

TURGY.

Ah!... parce que je ne puis plus porter ce masque d'amitié, parce qu'il me pèse, parce que je suis à bout de forces!... que voulez-vous? Pendant des années on lutte, on combat au nom du devoir, de la foi, de l'honneur... on refoule, on comprime à deux mains les sentiments qui vous inondent le cœur, la piété, la tendresse, l'indignation, le désespoir... et tout à coup une heure vient où l'on sent qu'on n'est plus le maître, que le cœur déborde, qu'il entraîne tout... qu'il n'y a plus de devoir, de foi, ni d'hon-

neur... qu'on aime, qu'on aime... qu'on aime, et voilà tout!...

JULIE, d'un ton de reproche et de douleur.

Mon ami!

TURGY.

Votre ami... je ne le suis plus, je vous l'ai dit!... Je ne puis plus, je ne veux plus l'être!... et si je restais près de vous, je n'aurais plus qu'une pensée... vous perdre, vous traîner avec moi aux abîmes pour vous enlever aux autres plus sûrement, pour vous lier à moi à jamais!

JULIE.

J'écoute... je ne comprends pas... Est-ce vous qui parlez?

TURGY, se laissant tomber sur un fauteuil près de la table, à gauche.

Eh! grand Dieu! n'ai-je pas été assez honnête homme, voyons! assez loyal, assez patient... depuis des années que je suis là sous le charme de votre beauté, de vos vertus, de vos souffrances, vous aimant follement, tout près de défaillir dès que votre main touche la mienne, dès que votre robe agite l'air autour de moi, le cœur rempli de paroles d'adoration qui brûlent mes lèvres et que mes lèvres retiennent... Et pour qui tant de respects, de loyauté, de tortures?... pour qui?... Oh! ne craignez rien... non! je n'accuse personne... Moi seul... moi seul je suis coupable, c'est vrai!

Il s'est levé.

JULIE.

Oui... vous seul... et bien coupable! Adieu!...

TURGY, revenant.

Et pourtant qui m'a amené là? Qui a fait de moi un traître à l'amitié et à l'honneur? Je n'étais pas né pour ce rôle-là, Dieu le sait... vous le savez aussi; et si je vous avais vue aimée, heureuse, honorée, comme vous méritiez de l'être entre toutes, jamais... jamais je n'aurais eu

l'infâme pensée de toucher à votre bonheur. Il m'eût été sacré!... Mais vous voir, vous... vous si digne de donner le bonheur et de le connaître, vous dont l'amour me semblait, quand j'y songeais, une ivresse impossible... vous qui eussiez fait de ma vie unie à la vôtre un pur enchantement...

JULIE, un peu enivrée et défaillante.

Je vous supplie... je vous supplie... partez!

TURGY.

Voir ce cœur si doux et si fier, cette âme charmante, cette grâce parfaite... tout ce que vous êtes enfin... tout cela perdu... dédaigné... outragé!...

JULIE, reprenant sa dignité.

Quittez-moi à l'instant, je le veux!

TURGY.

Eh bien, du moins, s'il faut renoncer à vous... si vous ne voulez pas du bonheur... hélas! si troublé... que je puis vous offrir, de ma vie que je vous abandonne...

JULIE.

Non!... jamais!... Mais partez donc!... C'est la mort qui est là!

TURGY.

Eh bien, vous saurez du moins... vous vous souviendrez toujours qu'il y a eu une justice pour vous... que vous avez été, une fois en votre vie, aimée comme vous méritiez de l'être... bien aimée, entendez-vous?... adorée... éperdûment!...

JULIE, lui échappant.

Écoutez!

LA VOIX DE DE CAMBRE, au dehors.

Si on est parti, que Francisque porte la lettre.

JULIE.

Mon mari!... Sortez!... Je suis trop troublée! Sortez!...

Turgy sort au fond.

SCÈNE VIII

JULIE, DE CAMBRE entrant à droite

Julie, pour cacher son émotion, arrange ses cheveux devant une glace, tournant le dos à son mari.

DE CAMBRE.

Ah! vous voilà prête!

JULIE.

Oui.

DE CAMBRE.

Et Turgy, où est-il?

JULIE.

Là, dans la cour, je crois.

DE CAMBRE.

Dites-moi, ma chère, est-ce que vous comptiez emmener Francisque?

JULIE.

Oui... Je n'ai que lui... vous savez que Justin est allé avec sa femme conduire Cécile.

DE CAMBRE.

C'est que j'aurais eu besoin de Francisque pour porter une lettre assez pressée.

JULIE.

Faites. Je me passerai de lui très bien... si je sors toutefois, car le temps menace beaucoup, il me semble.

DE CAMBRE.

Sortez donc, ma chère, cela vous fera du bien... Si l'orage éclate, vous vous mettrez à l'abri chez le garde, ou à la ferme, n'importe où... C'est votre nouveau costume, cela?... Voyons. Dieu! que vous êtes jolie!

JULIE.

Vous m'étonnez bien.

DE CAMBRE.

Pourquoi?

JULIE.

Un compliment dans votre bouche!... adressé à moi!

DE CAMBRE.

Si je ne vous fais pas de compliments plus souvent, c'est que je présume que d'autres s'en chargent.

JULIE, avec une ironie triste.

Vous croyez que c'est la même chose!

DE CAMBRE.

D'ailleurs, ma chère, il me semble que le meilleur compliment qu'on puisse faire à une femme, c'est de l'épouser.

JULIE.

Il y a si longtemps!

DE CAMBRE.

Mais il dure toujours, celui-là, c'est un compliment permanent... surtout quand on ne s'en repent pas.

Il lui baise la main.

JULIE, le regardant avec une tendresse timide.

C'est vrai?

DE CAMBRE.

Parfaitement... (Elle s'approche de lui.) Mais voyons donc vos yeux?... A cause de Cécile, n'est-ce pas? Mon Dieu! je vous assure que cela m'a coûté comme à vous... mais je

crains tant le contact du monde pour ces jeunes esprits-là... et je veux que ma fille soit une digne petite femme... comme sa mère.

JULIE.

Vous êtes bon de me dire cela !

DE CAMBRE.

Pas seulement jolie comme sa mère, mais honnête et droite comme elle.

JULIE, appuyé sur lui et le regardant.

Encore !... encore !... Cela fait tant de bien... cela donne tant de force un seul mot comme celui-là !

DE CAMBRE.

Vous savez que je ne suis pas très expansif de mon naturel... mais au fond vous n'y perdez rien, et je vous aime bien, soyez sûre... Je t'aime bien.

JULIE, avec effusion, s'inclinant comme pour lui baiser les mains.

Oh ! merci.

DE CAMBRE.

Voyons... voyons, tu es folle !... Ah çà ! il faut que je me mette en route, moi... (Regardant sa montre.) Deux heures et demie... juste le temps... (Il va prendre sa provision de journaux, et ajoute après une pause.) Ah ! à propos, ma chère enfant, je voulais vous dire... Vous connaissez madame de Cressey?

JULIE, pâlissant soudain.

De nom.

DE CAMBRE.

Elle vient demeurer dans nos environs. C'est une jeune femme dans une situation pénible, séparée de son mari, qui est une espèce de fou... On la dit, quant à elle, parfaitement bien... elle nous est très recommandée par nos amis Lautières, Trédion et d'autres encore... Si elle se

présentait ici, par hasard, en voisine, vous seriez assez bonne pour la recevoir, n'est-ce pas?

JULIE.

Bien, mon ami.

DE CAMBRE.

Sur quoi je vous laisse. Probablement à demain. Bonsoir!

JULIE.

Bonsoir!

Il sort.

JULIE, seule.

(Après un silence désespéré, elle s'écrie avec un élan de douleur) Je suis perdue!

ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

DE CAMBRE, puis AUGUSTE.

DE CAMBRE, entrant par le fond, pose son chapeau, et, retournant vers la porte, il appelle.

Auguste !...

Il s'assoit devant la table et s'apprête à écrire.

AUGUSTE.

Monsieur?

DE CAMBRE, lui donnant son paletot.

Vous allez dire qu'on attelle le coupé dans vingt minutes... Je ne puis plus aller à pied... cette pluie a gâté les chemins... Je partirai par le train de quatre heures et demie.

AUGUSTE.

Bien, monsieur... Monsieur a été pris par l'orage?

DE CAMBRE.

Oui. J'étais à la ferme, heureusement. Il a fallu y rester.. Madame n'est pas rentrée?

Il s'assoit devant la table qui est à gauche, et sur laquelle se trouve ce qu'il faut pour écrire.

AUGUSTE.

Non, monsieur.

DE CAMBRE.

Dites-moi... Francisque est revenu?

AUGUSTE.

Du pavillon des Ormes?... Oui, monsieur; il y a longtemps.

DE CAMBRE, commençant à écrire.

Dites-lui qu'il s'apprête à repartir dans un moment. J'a une autre course à lui donner.

AUGUSTE.

Bien, monsieur.

DE CAMBRE.

Il me semble que j'entends des chevaux dans la cour... voyez donc.

AUGUSTE, s'approchant de la fenêtre.

Oui, monsieur; c'est madame qui rentre.

DE CAMBRE.

Est-ce que M. de Turgy n'y est pas?

AUGUSTE.

Le voilà, monsieur.

DE CAMBRE.

Allez, Auguste. Prévenez Francisque. Je lui donnerai ma lettre en partant.

Auguste sort.

SCÈNE II

TURGY, DE CAMBRE.

Turgy s'arrête comme saisi en apercevant de Cambre.

DE CAMBRE, sans se retourner, lui tendant la main.

Bonjour, toi.

TURGY, sans prendre la main de de Cambre.

Pas parti?

DE CAMBRE.

Impossible. J'étais à pied. L'orage m'a arrêté... Pourquoi ne prends-tu pas ma main?

TURGY.

Ta main... pardon... je ne voyais pas.

DE CAMBRE, écrivant toujours.

Tu voyais parfaitement... mais nous allons régler cela tout à l'heure. (Un silence. — Le visage pâle de Turgy témoigne une incertitude inquiète.) Vous n'avez pas reçu ce déluge, j'espère?

TURGY.

Non; nous sommes entrés chez le garde pendant la pluie.

DE CAMBRE.

C'est ce que je pensais... Et qui est-ce qui a tenu les chevaux?

TURGY.

Mais... ton garde.

DE CAMBRE, après une pause, achevant sa lettre.

Là... voilà! (Il se lève.) Maintenant, voyons, ta main! (Turgy la lui donne.) Tu me la refusais tout à l'heure parce que tu me gardes rancune du mauvais accueil que j'ai fait à ton sermon, tantôt?

TURGY, sombre et hésitant

Peut-être...

DE CAMBRE.

Que veux-tu, mon cher, c'est l'éternelle histoire... Il est doux d'avoir des torts et il est dur de se les entendre reprocher... Il est charmant de donner des conseils, et très ennuyeux d'en recevoir... Cependant, quand on n'est décidément ni un fou ni un méchant homme, une fois les premières révoltes de l'orgueil apaisées, si les reproches sont justes, si le conseil est bon, si l'ami est vrai... on le reconnaît... Seulement, en général, on ne le dit pas, et moi je te le dis.

TURGY, froid.

Je te remercie.

DE CAMBRE, appuyé contre la table à gauche.

Je t'avoue aussi que cet orage est venu en aide à ta morale. Il m'a tenu enfermé pendant plus d'une heure dans la cuisine sombre d'une ferme; le lieu était propre aux méditations, j'ai donc médité. J'ai passé en revue mon humble existence, si vivement controversée... j'ai trouvé qu'elle avait en effet des côtés défectueux, et j'ai sincèrement résolu de les modifier... Je ne te dis pas que je vais me métamorphoser en un clin d'œil et devenir instantanément un ange domestique... mais enfin tu sauras avant peu que je tiens un compte sérieux de tes avis.

TURGY, souriant froidement.

Je te remercie.

DE CAMBRE, revenant à Turgy.

C'est moi, mon cher, qui te sais gré de tes salutaires et courageuses remontrances; tu as compris, avec l'instinct de la véritable amitié, que j'en étais arrivé à une heure critique et presque solennelle dans la vie d'un homme, à cette heure où les habitudes et les passions de la jeunesse changent de nom, où le plaisir s'appelle dépravation, où

les goûts tournent au vice, où le vice devient féroce... On le reléguait d'abord dans un coin obscur de sa vie... peu à peu il empiète... il se fait place; il écarte ce qui le gêne : la femme, les enfants, au besoin... il est le maître; enfin, il règne... On le cachait, on l'étale, on l'impose... on l'installe à la place d'honneur sur les ruines du foyer... On n'était qu'un libertin... on passe criminel!... Tu vois que je t'ai compris.

TURGY.

Oui.

DE CAMBRE.

Il y a là une limite délicate et terrible... et j'y touchais, c'est vrai... Mais, grâce à toi, je ne la franchirai pas... Tu en doutes?

TURGY.

Non.

DE CAMBRE.

Mon Dieu, si! Tu en doutes, parce que tu ne me connais pas tout entier, parce que je me communique peu... parce que, comme beaucoup d'hommes, j'ai ce qu'on peut appeler la pudeur des sentiments honnêtes... On les éprouve et on les tait; et voilà pourquoi, par parenthèse, mon cher, on est si bavard avec ses maîtresses et si peu avec sa femme... Mais enfin, au point où j'en suis, sois sûr qu'il y a encore quelque ressource... Quoi! on est un mauvais sujet, un sceptique, un gouailleur, mais encore un brave homme pourtant... Tous ces biens que l'on semble dédaigner, le foyer, la famille, l'honnêteté, au fond de l'âme on en sent très bien la douceur infinie; mais on sait qu'ils sont là, qu'ils vous appartiennent, qu'on en jouira demain, quand on voudra, et on ajourne toujours; mais on ne veut pas les perdre, va... Et si l'on venait dire au plus insouciant, au plus cynique d'entre nous : Ta femme te trahit, tes enfants ne t'aiment pas, ta fille est une fille perdue, tu

n'as plus de maison, plus de famille, plus rien... que ton vice... Ah! mon cher, il croirait que la terre manque sous ses pieds, et il sentirait la folie s'agiter dans son cerveau!... Voyons, me crois-tu, maintenant?

TURGY, avec une émotion contenue.

Je te jure que je te crois.

DE CAMBRE.

Tu me crois, et tu ne me pardonnes pas encore, cependant... Regarde-moi en face... Ah! bon, tu as là, dans le coin de l'œil, quelque chose qui me suffit. (Il lui serre la main. — Riant.) Au reste, je te connais, toi, il te faut le temps, n'est-ce pas?

Turgy s'asseoit à droite

SCÈNE III

LES MÊMES, AUGUSTE, puis JULIE.

AUGUSTE.

La voiture de monsieur est avancée.

DE CAMBRE.

Bien. (Auguste sort.) Ah! ma lettre, à propos!... Bon! j'oubliais l'adresse! (Il s'asseoit et écrit. La porte de gauche s'ouvre tout à coup et Julie paraît. Turgy se lève brusquement et la regarde. Julie, en apercevant son mari, hésite, chancelle, et se retire en repoussant doucement la porte. — De Cambre, se levant.) Allons, bonjour, Maxime. Je ne te dis pas quels sont mes projets; mais, enfin, je me figure que demain, quand nous nous reverrons, nous serons tout à fait bons amis.

TURGY.

Mais sans doute... Adieu.

De Cambre sort.

SCÈNE IV

TURGY seul, puis JULIE entrant à gauche, les traits altérés, l'œil à demi égaré.

JULIE, d'une voix basse et précipitée.

Oui... vous aviez raison... il faut partir... je vous suivrai!... Pas un mot! allez... préparez tout... allez! je serai prête!

TURGY.

On vient!... de grâce *!

SCÈNE V

LES MÊMES, AUGUSTE.

AUGUSTE.

C'est une visite pour madame.

JULIE.

Une visite?

AUGUSTE.

Madame de Cressey.

JULIE.

De Cressey?

AUGUSTE.

Cette dame qui demeure au pavillon des Ormes.

* Turgy, Julie.

JULIE.

Elle est là?

AUGUSTE.

Oui, madame... Madame veut-elle la recevoir?

JULIE, après un silence, avec un accent de résignation douloureuse.

Ah! mon Dieu, oui!

Auguste sort.

SCÈNE VI

JULIE, TURGY, puis AUGUSTE, MADAME DE CRESSEY.

TURGY.

Voulez-vous que je reste?

JULIE.

Non, non. Il est tard déjà... Songez à tout.

TURGY.

Comptez sur moi.

AUGUSTE, annonçant.

Madame de Cressey.

TURGY.

Eh bien, à ce soir, madame.

Il salue, en passant, madame de Cressey et sort.

SCÈNE VII

JULIE, MADAME DE CRESSEY.

JULIE, qui s'est levée, saluant et montrant un siège.

Madame!

MADAME DE CRESSEY, très jeune, très élégante, embarrassée et un peu fiévreuse.

Vous êtes aimable, madame, de vouloir bien accueillir chez vous une étrangère.

JULIE, d'un accent simple et triste.

Vous n'êtes pas pour nous une étrangère, madame... nos amis nous ont parlé de vous... et puis une voisine, à la campagne... Vous avez d'ailleurs un titre encore plus puissant à mes yeux, madame... je sais que vous êtes malheureuse.

MADAME DE CRESSEY, avec étonnement.

Malheureuse, madame?

JULIE.

Pardon!... mais n'êtes-vous pas seule?... séparée de votre mari?

MADAME DE CRESSEY, vivement.

Ah! c'est vrai!... Oui, madame... M. de Cressey est un homme si singulier... Ah! mes parents ont été bien coupables, madame!

JULIE, après une pause.

Vous demeurez avec madame votre tante?

MADAME DE CRESSEY.

Avec ma bonne tante, oui, madame... C'est un ange, ma tante, mais d'une santé bien délicate... elle est un peu

souffrante aujourd'hui... depuis le déjeuner... Elle est presque toujours souffrante après ses repas... Elle a bien regretté, madame, de ne pas pouvoir m'accompagner.

JULIE.

Je regrette beaucoup aussi... Et vous aimez la campagne, madame?

MADAME DE CRESSEY.

La campagne? Oh! beaucoup, madame! J'adore la campagne... D'abord (Montrant ses cheveux.) on ne se coiffe pas, à la campagne... et cela repose les cheveux.

JULIE.

Oui, sans doute.

MADAME DE CRESSEY.

Et puis je suis passionnée pour la chasse.

JULIE.

Ah! vous montez à cheval?

MADAME DE CRESSEY.

A cheval? oh! certainement... mais je parlais de la chasse à pied, avec un fusil... c'est si amusant! Je me suis fait faire un costume tout exprès pour aller dans les bois, dans les taillis... un petit costume de petit soldat...

JULIE.

Oui?

MADAME DE CRESSEY.

Je ne sais pas si vous connaissez ce genre de costume-là, madame... C'est assez original... c'est écossais... non, tyrolien plutôt... entre les deux enfin... Des guêtres noires, de chez Valter... une manière de tunique avec une ceinture... noire encore... et une cartouchière... comme les Circassiens... noire, toujours... Vous me direz que c'est un peu sévère... mais je vous assure que ça ne fait pas trop mauvais effet.

JULIE, avec la même douceur triste.

Vous êtes si jolie, madame!... tout vous sied.

MADAME DE CRESSEY.

Jolie, madame! moi! oh! grand Dieu! (Elle soupire.) Oh! non!... Vous avez des enfants, madame?

JULIE.

Oui, madame.

MADAME DE CRESSEY.

Ils doivent être charmants.

JULIE.

Ils sont charmants, oui.

MADAME DE CRESSEY.

Un fils et une fille, je crois?

JULIE.

Oui, madame.

MADAME DE CRESSEY.

Qui ne sont pas avec vous?

JULIE, avec effort.

Non... mon fils est à l'École navale, et ma fille dans un couvent, à Melun.

MADAME DE CRESSEY.

O mon Dieu! madame, comment faites-vous? Moi, si j'avais des enfants, je les aimerais tant, je ne pourrais jamais me séparer d'eux.

JULIE, très émue.

J'aime aussi beaucoup les miens... mais on n'est pas toujours maîtresse de sa vie... il y a des circonstances qui nous forcent...

La voix lui manque, elle s'interrompt.

MADAME DE CRESSEY.

Oh! madame, est-ce que je vous ai affligée, sans le vouloir? Vous avez l'air de souffrir... vous êtes bien pâle!

Elle se lève.

JULIE, d'une voix éteinte.

Ce n'est rien.

MADAME DE CRESSEY.

Prenez mon flacon... je vous en prie... (Elle se lève et s'empresse auprès de Julie, qui la repousse doucement.) Oh! je vous en prie... permettez-moi... Est-ce que c'est moi qui vous ai fait de la peine, vraiment? J'en serais si malheureuse... vous avez l'air si bon... vous me parliez avec tant de douceur... (Baissant la voix.) Je ne suis peut-être pas si mauvaise que vous croyez.

JULIE.

Je ne crois rien... je vous remercie.

MADAME DE CRESSEY.

J'étais si troublée... je suis là à vous parler depuis une heure sans savoir ce que je dis... Vous devez me prendre pour une misérable folle...

JULIE, avec bonté.

Pour une enfant.

MADAME DE CRESSEY, d'une voix basse et triste.

Oh! oui... une enfant abandonnée...

JULIE.

Voyons, remettez-vous... merci. (Elle lui rend son flacon.) Je vais bien maintenant.

Elle s'est levée.

MADAME DE CRESSEY.

Alors... je vous laisse... je vous laisse...

JULIE.

Au revoir, mon enfant.

MADAME DE CRESSEY.

Oh! non, non... Adieu! (Sur ce mot, Julie lui tend la main. Madame de Cressey, après un moment d'hésitation, saisit cette main avec respect, et sort en répétant :) Adieu!

SCÈNE VIII

JULIE, seule.

Ah! elle vaut mieux que moi! Hélas! qui est-ce qui ne vaut pas mieux que moi, maintenant! (Elle regarde autour d'elle.) Oh! quel rêve! mon Dieu, quel rêve!! et dire que je ne m'éveillerai jamais! Oh! je voudrais être partie déjà... être loin, bien loin... Ah! voyons... car je perdrais la raison, vraiment... il faut m'occuper, tuer ma pensée jusqu'à ce départ... D'ailleurs, je ne puis partir comme cela... sans rien... et puis je veux écrire... Oui! je vais lui écrire!

Elle s'approche de la table avec résolution... tout à coup, elle s'arrête, prêtant l'oreille.

UNE VOIX, au dehors.

Ma mère!

JULIE, avec saisissement.

Cécile!

LA VOIX.

Ma mère!

JULIE, éperdue.

Cécile!

SCÈNE IX

JULIE, CÉCILE.

CÉCILE, entrant joyeusement.

Ah! ma mère!

Elle court à sa mère et veut se jeter dans ses bras. Julie l'arrête et la regarde avec égarement, lui tenant les deux mains.

JULIE.

Toi!... toi!

CÉCILE.

Oui, moi... c'est bien moi, ma mère chérie... Eh bien! tu ne m'embrasses pas?

JULIE, elle hésite, la repousse à demi, puis tout à coup, avec un cri.

Ah!... c'est impossible!... Ma fille! mon enfant!

Elle la serre sur son cœur en sanglotant.

CÉCILE.

Mais tu ne savais donc pas?... mon père ne t'avait rien dit?

JULIE.

Rien... rien... je ne comprends pas... Que s'est-il passé?

CÉCILE.

Il a voulu te donner la surprise... Imagine-toi... nous allions monter en voiture, ma cousine et moi... avec cet aimable couvent en perspective... quand Francisque est arrivé et m'a remis ce petit billet, ce cher petit billet... Tiens, lis.

JULIE.

Je ne peux pas... tu vois... je ne pourrais pas... Lis, toi.

Elle s'assoit.

CÉCILE.

Eh bien, écoute : (Lisant le billet.) « Ma chère mignonne, plus de couvent... » — Tu entends!... « Je cède à la tristesse de ta mère et à mes propres sentiments, tu ne nous quitteras plus. Dis à Justin, de te ramener vite, vite... » Je n'y ai pas manqué, va!... « Viens dîner avec ta mère, et dis-lui que je l'aime bien!... » et dis-lui que je l'aime bien.

Elle répète la phrase en embrassant sa mère.

JULIE prend le billet et le relit.

O Dieu du ciel!

CÉCILE.

Mais tu n'as pas l'air content du tout, tu sais?

JULIE.

Comment veux-tu?... J'étais si loin de m'attendre... je ne sais où je suis... Oh! ma pauvre petite!

Elle lui baise les mains.

CÉCILE.

Remets-toi, remets-toi... calmons-nous toutes deux... Il ne faut pas que notre bonheur ressemble à du chagrin... Tiens! sais-tu ce que nous allons faire? Nous allons nous installer là toutes deux... gentiment... avec la grande tapisserie... chacune à notre bout... et causer... et nous regarder... et nous aimer tranquillement. Veux-tu?

JULIE.

Ce que tu voudras.

CÉCILE, elle approche un panier à pieds plein de laines, de soies et d'ouvrages de femme.

Là! (Elle déploie entre elles une bande de tapisserie commencée aux deux extremités, et s'assoit en face de sa mere. — Elles travaillent.) Quelle joie, dis! Ah! comme j'avais le cœur gros, hier soir, quand j'ai fait mon dernier point et que je me suis dit : la suite à l'an prochain!... Voilà une année qui a passé vite, par exemple!... Et mon père est à Paris?

JULIE.

Oui... tu sais... il y avait à faire.

CÉCILE.

Comme nous le recevrons demain, n'est-ce pas?... Ainsi, ma pauvre mère, tu as passé cette triste journée toute seule. Ah! non, au fait, M. de Turgy est venu, je l'ai vu ce matin.

JULIE.

Oui.

CÉCILE.

Il va être content aussi, n'est-ce pas?

JULIE.

Qui?

CÉCILE.

M. de Turgy.

JULIE.

Oh! oui, certainement... Vois-tu... je te regarde... je n'en crois pas mes yeux...

CÉCILE, lui souriant.

C'est pourtant bien moi, je t'assure, et cette fois, pour toujours, entends-tu? pour toujours!

JULIE.

Hélas!

CÉCILE.

Pourquoi hélas! s'il vous plaît?

JULIE.

C'est que... je pense à l'avenir... il faudra bien un jour ou l'autre me séparer de toi!

CÉCILE.

Mais quand donc? Pourquoi?

JULIE.

Mais... quand tu te marieras... par exemple...

CÉCILE.

Ah! voilà bien ma mère! il lui faut toujours son chagrin... mais d'abord je te dirai que j'entends bien faire mes conditions avec l'heureux mortel qui sera mon époux... il faudra qu'il demeure avec ma mère... ou bien tout près... tout près de ma mère... et ensuite, vois-tu, je serai très difficile à marier, moi.

JULIE.

Parce que?...

CÉCILE.

Parce que j'ai beaucoup réfléchi sur ce sujet.

JULIE.

Ah!

CÉCILE.

Ainsi je n'épouserai jamais un jeune homme. J'adore les jeunes gens comme danseurs; mais comme maris, ils ne m'inspirent aucune confiance. Et puis ils ne m'inspirent pas de respect non plus, et je veux respecter mon mari... Je veux avoir peur de lui... je veux un homme grave, sérieux, effrayant... un maître, enfin!

JULIE.

Quelle enfant!

CÉCILE.

Je ne dis pas un vieillard... mais un homme d'un certain âge. Il y a des hommes d'un certain âge qui sont encore très bien... mon père, par exemple, est encore très beau... d'autres encore... Ainsi notre voisin... M. de Turgy, sans avoir tout à fait l'âge de mon père, n'est plus un jeune homme, et il est très bien.

JULIE, la regardant en face.

Tu ne l'aimes pas?

CÉCILE, timidement.

Il ne faut pas?

JULIE.

Tu l'aimes!

CÉCILE, à demi-voix.

Il est aimable.

JULIE, après un silence.

J'ai le cœur brisé, mon enfant... je vais gâter toute la joie de ton retour... Je suis forcée de te dire que ce serait un malheur pour toi de t'attacher à ce sentiment-là... Je te fais beaucoup de peine, n'est-ce pas?

CÉCILE, se contenant.

Un peu seulement... mais qu'y a-t-il donc? Je ne peux pas savoir... (Après un silence.) Il en aime une autre?

JULIE.

M. de Turgy n'a pas de secrets pour nous... nous connaissons toute sa vie... et nous savons qu'il ne se croit pas libre d'en disposer, qu'il ne se mariera jamais.

CÉCILE, à demi voix.

Jamais?

JULIE.

Ne m'interroge pas davantage, mon ange. (Elle se lève.) Tu pleures?... ah! je t'en prie!

CÉCILE.

Ce n'est rien, ma chérie... une minute, et ce sera passé... Une seule minute!

Elle se lève et va près de la fenêtre. Elle s'essuie les yeux en affectant de regarder en dehors.

JULIE, à part.

Ah! qu'est-ce que la mort auprès de cela?

CÉCILE, poussant un faible cri.

Ah!

JULIE, allant vers elle.

Quoi ?

CÉCILE.

C'est lui, ma mère. Il vient ici. Je me sauve, n'est-ce pas?... Mais n'aie pas d'inquiétude; tu sais que je suis brave... Dans une heure je n'y penserai plus. (Elle l'embrasse.) Je suis bien contente tout de même, va! bien contente!

Elle sort à droite.

SCÈNE X

JULIE, TURGY.

JULIE, adossée à la cheminée à droite.

Ma fille est revenue!

TURGY.

Je le sais... Je l'ai appris avant d'être chez moi... Et... on vous la rend tout à fait?

JULIE.

Oui!... Eh bien! que faire maintenant?... Parlez-moi... dites... ordonnez... car, moi, ma tête se perd... je vous jure que ma tête se perd *!

TURGY.

Vous ne voulez plus me suivre?

JULIE, accablée.

Si vous voulez... ce que vous voudrez!... Ma pauvre enfant!...

TURGY.

Écoutez, Julie! Dans les heures de passion, de folie, où

* Elle passe à gauche. Julie, Turgy.

j'osais me dire qu'un jour peut-être mon amour serait partagé... jamais je n'ai admis un instant que, ce jour venu, il nous fût possible, à vous comme à moi, de continuer à vivre de notre vie passée dans cette maison, le mensonge dans le cœur, dans les yeux, sur les lèvres... Fuir avec vous, essayer, à force de dévouement et de tendresse, de vous faire oublier tout ce que vous m'auriez sacrifié, oublier tout, moi-même, dans l'ivresse de votre présence et de mon amour... voilà le seul rêve que j'aie fait, le seul qui me parût ressembler au bonheur... et être digne de nous deux... Eh bien, faut-il renoncer, dites? Si le courage vous manque en face de votre fille, si vous ne me préférez pas à tout comme je vous préférais même à l'honneur... Eh bien! l'existence que vous me préférez, si douloureuse... si amère qu'elle m'apparaisse, je la subirai, je l'accepterai, je vous en remercierai!

JULIE.

Mais... malheureux... vous ignorez que cela même est impossible.

TURGY.

Impossible!

JULIE.

Cette enfant qui vous aime!

TURGY.

Cécile!... Ah! Dieu!

JULIE.

Sa première parole a été pour me le dire... Imaginez ce que j'ai souffert... Et maintenant... partir! Mais je n'aurais plus même à espérer sa pitié... Sa douleur sera de la haine... Rester! elle devinera tout un jour ou l'autre, puisqu'elle vous aime... Et quels sentiments aura-t-elle pour sa mère!... Ah! tout... tout est impossible!... vous le voyez!... N'est-ce pas? vraiment, cela rend fou!

TURGY, après un silence, s'approchant d'elle, d'une voix douce et résignée.

Voulez-vous que je parte seul?

JULIE.

Vous!... Oh! non! non! ne croyez pas que je vous demande cela!... Ne croyez pas que j'aie cette cruauté!

TURGY.

Ne me refusez pas seulement. Adieu.

JULIE, lui prenant les mains et le regardant avec des yeux pleins de larmes.

Oh! pardon! pardon! Je l'aime tant, ma petite fille!

TURGY.

Eh bien! allez la rejoindre... Un jour, peut-être, si vous ne me le défendez pas, je reviendrai... comme votre ami... Oh! comme votre ami, je vous le jure!

JULIE.

Merci.

TURGY, contenu et passionné.

Adieu! Ne me maudissez pas. J'ai été bien coupable... mais je vous aimais bien.

Il sort à la hâte.

JULIE, seule.

Et moi!

Elle tombe sur un siège et sanglote.

ACTE TROISIÈME

HUIT MOIS PLUS TARD

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

DE CAMBRE, seul, assis sur un canapé près de la table à droite; des journaux sont épars autour de lui; il lit une lettre.

Singulier garçon!... Ce départ m'a toujours paru la chose la plus étrange du monde. Est-ce Cécile qui le faisait fuir?... Je l'avais d'abord pensé... mais je ne sais plus... puisqu'il revient et qu'elle est toujours là... S'est-il défié de mes résolutions meilleures... et a-t-il refusé d'être plus longtemps témoin de mes folies... Possible!... Et cependant, même dans cette hypothèse, j'aurais encore peine à m'expliquer... Au surplus, il n'a jamais rien fait comme un autre.

SCÈNE II

DE CAMBRE, CÉCILE. Cécile entre à gauche; elle paraît hésiter en apercevant son père, puis elle se dirige à droite vers la chambre de sa mère.

DE CAMBRE.

Où vas-tu, ma mignonne?

CÉCILE.

Chez ma mère.

DE CAMBRE.

Tu ne l'as pas encore vue ce matin?

CÉCILE.

Pardon, mon père, je l'ai vue.

DE CAMBRE.

Et comment va-t-elle?

CÉCILE.

Toujours souffrante.

DE CAMBRE.

Oui... si nerveuse... Que veux-tu!... Ces premiers jours de printemps lui donnent toujours un redoublement de palpitations et de misères de ce genre... mais elle n'a rien au cœur, Dieu merci... Le médecin me le disait encore hier... Et toi, petite, tu vas bien?

CÉCILE, sèchement.

Très bien, mon père.

Elle continue de s'avancer vers la chambre.

DE CAMBRE, se levant.

Tu passes comme cela sans m'embrasser?

CÉCILE.

Je vous voyais occupé.

Elle va lui présenter son front.

DE CAMBRE, très sérieux.

Est-ce que vous ne m'aimez pas, ma fille?

CÉCILE.

Oh! mon père.

DE CAMBRE.

Je suis un peu jaloux de ta mère, ma chère petite... tu l'aimes mieux que moi, avoue-le?

CÉCILE.

Vous plaisantez, mon père!

DE CAMBRE.

Non; je ne plaisante pas... il me semble vraiment quelquefois que ton affection pour moi est tiède... Enfin, voyons, je suis sûr que tu confies tes secrets à ta mère?... et à moi, jamais.

CÉCILE.

D'abord, je n'ai pas de secrets.

DE CAMBRE.

Est-ce bien certain?... Assieds-toi là un instant... Faites-moi cette grâce, mademoiselle, je vous prie... (Il la fait asseoir et s'accoude sur le canapé.) Là, maintenant, je t'écoute... dis-moi tout.

CÉCILE, riant.

Mais quoi?

DE CAMBRE.

Une jeune fille de ton âge a toujours quelque secret... Voyons, qu'est-ce que disent tes danseurs?

CÉCILE.

Oh! rien d'intéressant, je vous assure.

DE CAMBRE.

Et ton cœur?

CÉCILE.

De même.

DE CAMBRE.

Sérieusement, mon enfant, ne penses-tu jamais à te marier?

CÉCILE.

Jamais. Je suis si heureuse près de ma mère... et de vous.

DE CAMBRE.

Et de moi aussi... C'est très flatteur pour nous... Mais enfin on peut aimer sa mère... et même son père... et cependant se marier. Cela se voit.

CÉCILE.

Oui; mais pour cela il faut aimer quelqu'un plus qu'on ne les aime, ou du moins autant, et moi j'attends encore ce quelqu'un.

DE CAMBRE.

Voilà une raison... et s'il arrivait, ce quelqu'un... ou plutôt s'il revenait?

CÉCILE.

Comment? qui donc?

DE CAMBRE, s'asseyant près de sa fille.

Ma chère petite, je te vais témoigner plus de confiance que tu n'en montres. Je crois que tu as beaucoup de raison, de courage, et même, quand tu veux, de franchise... et je vais faire appel à toutes ces qualités : à ta franchise d'abord... Me suis-je absolument trompé quand j'ai cru remarquer, pendant tes vacances de l'an dernier, que tu sentais un petit faible de cœur pour mon ami Maxime?

CÉCILE.

Pour M. de Turgy?

DE CAMBRE.

Pour Turgy, oui.

CÉCILE.

C'est vrai, mon père.

DE CAMBRE.

Gentille enfant!... Maintenant c'est à ta raison et à ton courage que je vais m'adresser, s'il y a lieu. Dis-moi, chère

petite, as-tu laissé entendre ou deviner d'une façon quelconque à Turgy tes sentiments pour lui ?

CÉCILE.

Jamais, mon père.

DE CAMBRE.

Non... Mais rien dans son langage, dans son attitude, a-t-il jamais pu te faire croire qu'il soupçonnât ces sentiments?

CÉCILE.

Jamais rien, mon père.

DE CAMBRE.

Tu es sûre?

CÉCILE.

Oh! bien sûre. Il était bon et aimable pour moi; mais je sentais bien qu'il me traitait en enfant... On ne se trompe pas à ces nuances-là... et même j'en avais un peu de chagrin.

DE CAMBRE, l'embrassant.

Pauvre fillette! Si je te demande tout cela, c'est que le départ de Maxime pour l'Égypte, l'an dernier, a été si brusque, si bizarre, que j'en ai toujours cherché la cause déterminante; et comme ce départ avait justement coïncidé avec ton retour définitif à la maison, je m'étais figuré que peut-être Turgy s'était éloigné par délicatesse.

CÉCILE.

Non; c'est de toute impossibilité, mon père.

DE CAMBRE.

Tant mieux... Alors nous pouvons le laisser revenir?

CÉCILE, tranquillement.

Il revient?

DE CAMBRE.

Il est à Paris... Voilà sa lettre... Nous ne tarderons pas

à le voir, tu peux penser, et c'est pourquoi j'ai voulu avoir avec toi cette petite explication... Maintenant, ma chère enfant, je m'en fie à ta sagesse... je ne décourage pas ton rêve; je t'avoue même que je serais ravi pour ma part de le voir se réaliser; car je ne connais pas de plus honnête homme que Turgy; de plus son âge, son nom, sa situation, tout me conviendrait à merveille... Mais enfin nous ne pouvons pas l'enlever... nous sommes fiers d'ailleurs, nous ne voulons pas nous offrir... par conséquent.

CÉCILE.

Mon Dieu! je vous remercie, mon père; mais toutes ces précautions sont bien inutiles maintenant. Ce rêve, comme vous l'appelez, j'en suis réveillée depuis longtemps, et je suis bien assurée de n'y pas retomber.

DE CAMBRE.

Enfant!... On n'est jamais bien assuré de ces choses-là.

CÉCILE.

Mon père, je vais vous dire toute la vérité. C'est ma mère qui m'a détournée d'un sentiment sans espoir, sans avenir, et par de telles raisons qu'il n'y aurait eu de ma part ni bon sens ni dignité à y persister.

DE CAMBRE, simplement.

Ta mère? Comment cela?

CÉCILE.

Tenez... ce fut le soir même où vous eûtes la bonté de me rappeler comme j'étais en chemin pour le couvent. Je causais avec ma mère, et le hasard fit tomber notre entretien sur M. de Turgy. J'avouai à ma mère ce que je viens de vous avouer, et ce fut alors qu'elle me dit...

DE CAMBRE, plus grave.

Qu'elle te dit?...

CÉCILE.

Mais... vous savez, mon père...

DE CAMBRE.

Mais encore?...

CÉCILE.

Enfin... que M. de Turgy n'était pas libre.

DE CAMBRE.

Comment? pas libre?

CÉCILE.

Qu'il avait un attachement... je ne sais... où sa vie était engagée à jamais.

DE CAMBRE, après un silence, d'une voix altérée.

Votre mère... ta mère t'a dit cela?...

CÉCILE, surprise.

Est-ce qu'elle a eu tort?

DE CAMBRE.

Non... non... Le soir même où tu es rentrée?

CÉCILE.

Oui.

DE CAMBRE, se levant tout à coup, après une nouvelle pause.

Ta mère est chez elle?

CÉCILE.

Oui.

DE CAMBRE.

Va, ma fille, va... nous irons te rejoindre au jardin... va.

CÉCILE.

Oui, mon père.

Elle le regarde avec un air d'inquiétude.

DE CAMBRE, impérieux.

Allez!

Cécile sort.

SCÈNE III

DE CAMBRE, puis JULIE.

De Cambre reste un moment immobile, l'œil fixe. — Puis il se dirige tout à coup avec un air de résolution terrible vers la chambre de sa femme. — Comme il est devant la porte, Julie paraît.

DE CAMBRE, se contenant.

Ah! j'allais chez vous.

JULIE.

Merci. Vous m'avez retenu Cécile, je pense.

DE CAMBRE.

Oui, nous causions là tous deux.

JULIE.

Elle est dans le jardin?

Elle fait un pas vers le fond.

DE CAMBRE.

Oui; mais je serais bien aise de vous dire quelques mots... si vous êtes assez bonne pour prendre votre ouvrage.

JULIE.

Bien volontiers.

Elle le regarde avec un vague sentiment d'effroi, prend un ouvrage de broderie et se met à travailler.

DE CAMBRE, après une pause, parlant lentement et les yeux fixés sur le visage de Julie.

Voici une lettre douloureuse que je viens de recevoir.

JULIE, levant les yeux.

Une lettre?

DE CAMBRE

D'Égypte... du consulat de France, au Caire.

JULIE, pâlissant.

Ah!

DE CAMBRE.

Il s'agit malheureusement d'un ami. Vous pressentez ce que j'ai à vous annoncer... (Julie le regarde.) Turgy!

JULIE, se soulevant brusquement, l'œil attaché sur le regard de son mari.

Mort?

De Cambre répond d'un signe de tête.

JULIE retombe assise, en murmurant :

Mon Dieu! (Julie poursuit machinalement son travail, puis elle reprend sans lever les yeux.) Comment s'est-il tué?

DE CAMBRE.

Mais il ne s'est pas tué!

JULIE.

Ah! je croyais que vous m'aviez dit...

DE CAMBRE.

Ce sont les fatigues! les fièvres, qui l'ont tué.

JULIE, après un moment de silence.

Sa mère va être bien malheureuse.

DE CAMBRE.

Elle ne le sera pas seule.

JULIE.

Non... sans doute.

DE CAMBRE.

Sans parler de nous... je ne sais véritablement comment apprendre cette nouvelle à Cécile.

JULIE.

A Cécile?

DE CAMBRE.

Oui... Est-ce que vous ne vous êtes jamais aperçue de son penchant pour Turgy?

JULIE.

Non.

DE CAMBRE.

Ah! ma chère! (Julie fait un geste incertain) Mais souvenez-vous donc!

Il se lève brusquement.

JULIE.

De quoi?

DE CAMBRE.

Comment! mais Cécile elle-même, dont j'essayais tout à l'heure de connaître les sentiments, me disait qu'elle vous avait confié ce secret, l'an passé, le jour même du départ de Turgy. Elle me le disait là, il y a quelques minutes... Elle ne mentait pas, je suppose?

JULIE, avec un rire nerveux.

Ah! mon Dieu!... Alors, c'est moi qui mens, que voulez-vous!... Au reste, je me souviens maintenant... Mais elle m'avait parlé de cela si légèrement!

DE CAMBRE.

Si légèrement?... Ce n'est pas ce qu'elle me disait... A l'en croire, votre entretien sur ce sujet avait été très sérieux, très approfondi. Elle ajoutait même que vous l'aviez dissuadée de s'attacher à un sentiment qui n'avait, suivant vous, aucun espoir, aucun avenir...

JULIE.

C'est possible, oui.

DE CAMBRE.

Est-ce que vous souffrez davantage, ce matin? Vous êtes bien pâle.

JULIE.

Je souffre beaucoup, oui.

DE CAMBRE.

Le cœur?

JULIE, lui jetant un regard rapide.

Oui, toujours.

DE CAMBRE.

Mais enfin pourquoi ne vouliez-vous pas marier votre fille à Turgy?

JULIE.

Je ne croyais pas qu'il pût lui convenir.

DE CAMBRE.

Pourquoi donc cela?

JULIE.

Je ne le croyais pas.

DE CAMBRE, s'asseyant près d'elle.

Cécile me parlait d'une raison grave que vous lui aviez donnée. Vous auriez fait allusion à la situation particulière de Turgy, à quelque liaison qui aurait enchaîné sa vie... Mais je ne lui connaissais aucune liaison, pour moi... Vous étiez donc, à cet égard, plus avant que moi dans sa confidence?... Enfin, que saviez-vous?

JULIE.

Rien... J'ai dit ce qui me venait à l'esprit dans le moment.

DE CAMBRE.

Ah! ce n'était qu'un prétexte... Mais en ce cas je comprends moins que jamais... Qu'est-ce donc qui vous déplaisait, en ce garçon? N'était-il pas fort séduisant de sa personne... Riche avec cela et un beau nom... En outre, les qualités les plus rares... une âme chevaleresque... l'honneur et la loyauté même... le meilleur et le plus sûr des amis... n'est-il pas vrai?

JULIE, à bout de forces.

Je vous en prie, Maurice, ne me pressez pas davantage!... Vous voyez comme je suis souffrante.

DE CAMBRE, se levant, avec violence.

Soit! mais il dépend de vous de finir tout cela d'un mot... Dites-moi seulement, car cela est un peu étrange, pourquoi vous détourniez si passionnément votre fille de ce mariage?

JULIE.

Ah! de ce mariage... comme de tout autre, allez!

DE CAMBRE.

Mais encore, pourquoi?

JULIE, jetant son ouvrage avec une résolution désespérée.

Vous voulez le savoir?

DE CAMBRE.

Je vous en prie.

JULIE, avec une sombre énergie.

Eh bien!... parce que j'aimerais mieux ensevelir ma fille de mes mains... dans sa jeunesse, dans sa foi, dans ses rêves, que de la vouer à la destinée qui l'attend!... Au surplus... ne craignez rien... il y a quelque chose qui lui parle avec plus de force et d'éloquence que je n'en ai... c'est notre exemple... c'est le spectacle de notre vie à tous deux, de notre union, de notre intimité... de mon bonheur!... Eh bien! oui, si c'est là le mariage qui s'offre à nos filles, et le monde, hélas! n'en connaît pas d'autres, je préfère mille fois pour la mienne, comme je l'aurais préféré pour moi-même, la solitude éternelle... le cloître... la mort!

Elle s'est levée.

DE CAMBRE.

Ah! vous qui parlez tant de vos souffrances, si vous voulez les épargner à votre fille, conseillez-lui d'être hon-

nête femme... Il y a des souffrances que les honnêtes femmes ne connaissent pas!

JULIE, s'exaltant de plus en plus.

Ah! grand Dieu! mais moi je vous dis que plus elle sera honnête femme, la malheureuse, et plus elle souffrira!... Ah! les autres ne souffrent pas, allez, soyez tranquille!... Mais elle, ma fille, quel serait son sort? Je vais vous le dire!... car je le connais!... Aimée comme une maîtresse d'un jour, puis étrangère pour jamais au cœur, à l'affection de son mari, à toutes les saintes joies qu'elle avait rêvées... bientôt trahie et outragée sous ses yeux... elle ira longtemps bravement à travers les fêtes du monde, le sourire aux lèvres, des larmes plein le cœur... fidèle et pure malgré tout... espérant toujours, d'ailleurs... étourdissant comme elle pourra sa pensée... jusqu'à ce jour terrible, inévitable... où n'espérant plus rien... elle tombera épuisée, appelant à son aide l'époux... qui sera chez ses maîtresses... les enfants qui seront exilés... appelant Dieu qui ne répondra pas!... et alors... alors... dans un moment de folie, de surprise... la honte, pour achever tout!... et enfin... enfin, grand Dieu!... quelque heure effroyable comme celle-ci... où écrasée sous le remords... elle n'aura plus, pour s'en délivrer, d'autre ressource que de venir à son mari... et de lui crier : Tuez-moi, je vous ai trompé!

DE CAMBRE.

Vous mentez!... vous n'oseriez... vous auriez trop peur pour votre complice!

JULIE.

Ah!... il est mort!

DE CAMBRE.

Croyez-vous? (Il lui met sous les yeux la lettre de Turgy. — Julie pousse un cri. — Au même instant la porte du fond s'ouvre et on annonce :) M. de Turgy.

JULIE, au comble de la détresse, saisissant la main de son mari.

Ah! je vous supplie... je vous supplie... au nom du bon Dieu... de notre fille... Ah!

Elle étouffe, met les mains sur son cœur et tombe sur le canapé, puis sa tête s'affaisse sur la table.

SCÈNE IV

LES MÊMES, TURGY. Il entre, et, apercevant Julie étendue sans mouvement, il court à elle.

DE CAMBRE, d'un accent terrible.

Tu sais... que je te tuerai.

TURGY, qui s'est penché sur Julie, se relevant douloureusement.

Tu sais... qu'elle est morte!

FIN DE JULIE.

DALILA

DRAME EN QUATRE ACTES ET SIX TABLEAUX

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du VAUDEVILLE, le 29 mai 1857, et repris au THÉATRE-FRANÇAIS, par les comédiens ordinaires de l'Empereur, le 28 mars 1870.

PERSONNAGES

	ACTEURS.	
	VAUDEVILLE.	TH.-FRANÇAIS.
	—	—
	MM.	MM.
ANDRÉ ROSWEIN, compositeur et poète.	LAFONTAINE.	FEBVRE.
LE CHEVALIER CARNIOLI, riche mélomane.	FÉLIX.	BRESSANT.
SERTORIUS, professeur de contre-point.	PARADE.	LAFONTAINE.
LE PRINCE KALISCH.	NERTANN.	SÉVESTE.
LE MARQUIS DE SORA.	JOLIET.	PRUDHON.
	Mmes	Mmes
LÉONORA, princesse FALCONIERI.	FARGUEIL.	FAVART.
MARTHE, fille de Sertorius.	LUTHER-FÉLIX.	CROIZETTE.
MARIETTA, suivante de Léonora.	BODIN.	DINAH FÉLIX.
GIULIA, marquise NARNI.	JEANNE.	THOLER.
LADY WILSON.	PÉLAGIE.	LLOYD.
GERTRUDE, personnage muet.		
DOMESTIQUES.		

La scène se passe à Naples, de nos jours.

DALILA

ACTE PREMIER

Chez Sertorius. Un salon décoré simplement. Un violon-alto pendu au mur, un violoncelle; quelques poteries pleines de fleurs. Portes à droite et à gauche. Au fond, large fenêtre à balcon qui laisse apercevoir la mer éclairée par un soleil couchant. Gertrude, vieille domestique, achève de desservir et sort aussitôt.

SCÈNE PREMIÈRE

SERTORIUS, assis dans un grand fauteuil près de la fenêtre, à gauche; MARTHE, travaillant près de lui, assise sur un petit tabouret.

SERTORIUS*.

Tu ne dis rien, ma fille.

MARTHE.

Non. J'ai peur de vous troubler. Vous avez l'air si heureux! L'enfant qui dort dans son berceau n'a pas l'air plus heureux que vous, mon père... La belle soirée, n'est-ce pas, et le ravissant tableau!

SERTORIUS.

Oui, c'est vrai, ma fille. N'ai-je pas bien fait d'acquérir

* Sertorius, Marthe, Gertrude appuyée, au lever du rideau, sur un meuble à droite; elle sort aussitôt.

cette maisonnette, sur les ruines de la villa de Lucullus? C'est ici que le païen délicat avait dédié son temple à la Fortune! et moi aussi je dédie du fond du cœur mon temple à la Fortune! Comment veux-tu que je ne sois pas heureux?... J'ai soixante ans, et j'ai la santé d'un athlète... Tu es à mes côtés, mon enfant, et j'ai devant moi le plus beau site du monde: Naples et son golfe radieux, Misène, Sorrente et le Vésuve... Ces noms et ces souvenirs, éclairés par les feux du couchant, charment mes yeux et ma pensée!... Comment ne remercierais-je pas humblement le Dieu de bonté qui m'a fait ces loisirs et cette belle vieillesse?

Il se lève et semble remercier le ciel.

MARTHE, se levant.

Et puis, vous êtes un grand artiste, mon père!... cela vaut bien aussi un remerciement.

SERTORIUS, descendant*.

Oh! Marthe, je t'en prie, n'accole jamais à mon nom ce titre banal d'artiste... tu sais combien je le hais et combien je le méprise... Toutefois, puisque tu en parles, je ne le nierai pas... Oui, j'aurais pu être un grand artiste... j'avais reçu quelques dons... Le dieu de l'harmonie avait semblé sourire à ma naissance... mais cette malheureuse timidité qui m'a toujours paralysé devant le public... tu sais?... Enfin! le vieux Sertorius n'est rien qu'un pauvre professeur de contre-point, voué pour jamais à l'obscurité et au dédain.

Il s'assied à droite.

MARTHE.

Au dédain!... Ah! mon père!... J'ai entendu dire vingt fois au chevalier Carnioli qu'il vous considère comme le plus fort violoncelliste et le premier compositeur de notre temps!

* Marthe, Sertorius.

SERTORIUS.

Bah! dit-il cela, ce Carnioli?... C'est une espèce de fou, d'enragé... et qui pis est... un homme sans mœurs... Toutefois, il se connaît à la musique, on ne peut le nier; c'est même un fin connaisseur. Mais moi, le plus fort violoncelliste! oh non! il faut qu'il n'ait pas entendu Batta!... Il ne m'a entendu moi-même qu'à travers les branches, dans le cours de mes leçons... Ah parbleu! je serais curieux de savoir ce qu'il dirait si je lui jouais mon chant du Calvaire?

MARTHE.

Il n'y survivrait pas!... Mais quand l'entendrai-je donc, moi, ce fameux chant du Calvaire?...

SERTORIUS.

Le soir de ton mariage, mon enfant, comme je te l'ai promis... Ah! ce sera un beau moment, petite!... Ou je me trompe fort, ou tu verseras bien des larmes.

MARTHE, s'éloignant, avec une nuance de tristesse.

Et si je ne me marie pas, je ne l'entendrai pas?

SERTORIUS, se levant.

Comment! si tu ne te maries pas? Pourquoi ne te marierais-tu pas? que te manque-t-il donc? D'abord, tu es jolie...

MARTHE.

Oh! mon père!...

SERTORIUS*.

Oui, tu es certainement jolie, quoiqu'un peu grave pour une jeune fille... Quant aux qualités morales, tu apporteras au foyer de ton époux, j'en puis répondre, tout le trésor des saintes vertus domestiques... Joins à ces considérations mes trois cents écus de rente, puis le revenu annuel de mes leçons, puis enfin cette maisonnette que je compte abandonner à ton jeune ménage...

* Sertorius, Marthe.

MARTHE.

Mon père!...

SERTORIUS.

En te priant, bien entendu, de m'y garder une petite place... car sans toi, ma fille, je ne jouirais de rien au monde... Tu es le soleil qui éclaire tout... tu fais le chant dans ma vie! (Il l'embrasse.) Mais enfin, avec tout cela, de bonne foi, que te manque-t-il donc pour te marier?

MARTHE.

Mais justement, mon père... vous me jugez avec trop de complaisance... vous serez trop difficile... trop ambitieux pour moi!

SERTORIUS.

Ambitieux! grand Dieu! Eh! ma fille, j'ai en toi une telle confiance que je m'en remettrai absolument à ton choix.

MARTHE, avec intention.

A mon choix, vraiment?

SERTORIUS.

Sans doute!... Qu'un jeune homme te plaise... le premier venu... et je lui ouvre aussitôt mes deux bras.

MARTHE, avec intention.

Le premier venu?

SERTORIUS.

Le premier venu, mon Dieu, oui... (Avec force.) pourvu, bien entendu, qu'il n'appartienne pas à la caste détestable des artistes... car je veux, avant tout, que tu sois heureuse... et je défie la femme la plus accomplie d'être heureuse avec un de ces messieurs-là... je les connais, Dieu sait!... Du reste, hors de là, choisis librement... Et voyons, Marthe, n'aurais-tu pas, dans cet ordre d'idées, quelque confidence à me faire?... je l'écouterais avec plaisir, ma fille.

MARTHE.

Aucune, mon père.

SERTORIUS.

Ah!

MARTHE, s'éloignant à droite.

N'en parlons pas davantage, je vous prie.

SERTORIUS, à part.

Au fait, elle est si jeune!

MARTHE, qui a pris un journal.

Dites-moi, mon père, n'est-il pas étrange que nous n'ayons pas vu M. André Roswein depuis plus de quinze jours?

SERTORIUS.

Nullement, mon enfant... tu oublies donc son opéra?... Il doit être maintenant dans le feu de ses répétitions... Poète et compositeur tout à la fois, ce n'est pas une mince besogne!

MARTHE.

C'est que... vous n'avez pas lu ce journal, mon père... il annonce pour ce soir l'opéra de M. Roswein.

SERTORIUS.

Pour ce soir? C'est impossible, Marthe!

MARTHE.

Cela m'a préoccupée tout le jour... Il me paraît si extraordinaire que M. André ne vous ait même pas envoyé un billet, à vous, son maître... Voyez!...

Elle lui présente le journal.

SERTORIUS, de plus en plus agité.

(Il lit.) « Aujourd'hui, 15 avril. » C'est bien ce soir, en effet!... « Première représentation de *la Prise de Grenade*, opéra en trois actes, attribué pour les paroles et pour la musique au jeune maestro dalmate André Roswein. »

Oui!... « La présence de la cour ajoutera à l'éclat de cette solennité... » Ah! la cour y sera... tu entends! qu'a-t-il besoin de nous?... « On sait que le maestro, déjà connu à Naples par plusieurs compositions transcendantes, est l'élève favori du savant Sertorius. » Ah oui! le savant Sertorius! cela fait bien dans une réclame!... Mon élève favori! oui! et reconnaissant, cela va sans dire!

Il jette le journal avec violence.

MARTHE.

Mon père!...

SERTORIUS.

Pardon, ma fille! tu m'as vu supporter en riant bien des ingratitudes... mais celle-ci ne me serait pas plus sensible quand la main d'un fils m'en aurait porté le coup! oui... la main d'un fils! c'est la pure vérité!

MARTHE.

Peut-être est-il malade, mon père!

SERTORIUS, s'éloignant.

Malade! oui... Je connais le mal qui lui ronge le cœur!... Quoi! déjà! Véritablement, Marthe, il semble qu'une sorte de malédiction pèse sur ce nom d'artiste... dont s'affuble aujourd'hui tout ce qui défriche... ou pille à un titre quelconque le champ de l'idéal. (S'approchant.) Voilà ce Roswein! Si jamais visage humain porta l'empreinte d'une âme élevée et loyale, c'est le visage de ce jeune homme! eh bien, tu le vois, il n'a pas fait deux pas dans sa fatale carrière, que la trahison est sur son front! Il dédaigne son vieux maître... le père de son esprit! Il faut qu'à la première page de sa vie d'artiste il inscrive une action indigne, un trait de lâche orgueil! Eh pardieu! il faut qu'il gagne ses éperons, cet enfant!... (Il s'assied. Marthe lui prend les mains et l'embrasse sur le front. On entend une petite cloche dans le lointain. Il reprend, après une pause.) Quelle heure est-il, ma fille?

MARTHE, allant à la fenêtre.

Voici l'*Angélus* qui sonne aux Camaldules.

SERTORIUS.

L'*Angélus!* Il est si tard!... Allons, il ne peut venir maintenant... tout est dit... pour aujourd'hui et pour toujours... c'est un ingrat!...

Roswein a paru à la porte de droite aux premiers sons de la cloche, et s'est approché doucement.

SCÈNE II

LES MÊMES, ROSWEIN.

ROSWEIN, l'embrassant avec force*.

Qui est-ce qui est ingrat?... dites! Ah Dieu! quel homme!

SERTORIUS.

Allons! la paix! la paix! ne m'étouffe pas, mon garçon!... Je suis bien aise de te voir, mon ami... je suis enchanté de te voir, j'en conviens... C'est ce journal... cet imbécile de journal qui annonçait pour ce soir...

ROSWEIN.

Mais il a raison!

Il salue Marthe.

SERTORIUS.

Eh bien, mon enfant, tu m'avoueras que j'avais droit d'attendre aujourd'hui un message de ta part.

ROSWEIN.

Eh! certainement, cher maître... J'aurais pu vous envoyer votre loge ce matin... mais je tenais à vous l'apporter

* Sertorius, Roswein, Marthe.

moi-même et à vous embrasser une dernière fois avant la bataille... A ma première minute de liberté, je suis accouru.

SERTORIUS.

Bien, bien, j'ai eu tort, mon enfant. Ah çà! c'est donc pour ce soir sérieusement?

ROSWEIN, riant.

Très sérieusement.

SERTORIUS, se frottant les mains avec une joviale bonhomie.

Diantre! Oh! oh! mais dis-moi donc, jeune homme, sais-tu que c'est fort grave cela? et tu ris, je crois?... Il rit, Marthe, ma parole d'honneur. Ces jeunes gens riraient à la bouche du canon. Mais voyons, André, sois franc : le cœur ne bat-il pas un peu la chamade... hein, mon garçon?

ROSWEIN.

Je suis dans un état singulier, je m'entends marcher comme sous une voûte sonore. J'ai passé mes trois dernières nuits à refaire mon ouverture, eh bien! il me semble que de ma vie je n'aurai besoin de dormir. Je me sens la légèreté d'un oiseau, et je ne sais pas pourquoi je ne m'envole pas, car j'ai une belle peur!

SERTORIUS.

Povero!... Mais tu es satisfait de l'exécution, cependant, eh... ton ténor, ta prima donna, ton orchestre, ça va-t-il un peu tout ça?

ROSWEIN.

Oh! l'orchestre va supérieurement... ce n'est pas moi qui le conduis, au reste... Le ténor, c'est Chiari, vous savez... il y a des choses qu'il dit assez bien... par exemple le chant de Boabdil à la fin du trois; vous verrez... Quant à la prima donna, elle est musicienne comme un Anglais .. mais enfin elle a un beau contralto, et en la serinant, elle marche.

SERTORIUS.

Entends-tu cela, Marthe? il fait marcher les *prime donne* à présent... Ah çà! comment t'y prends-tu, jeune homme? car cela ne passe pas généralement pour une petite affaire... Quant à moi, lorsque j'essayai, dans mon temps, de me lancer au théâtre, je ne pus jamais me rompre aux façons de ces créatures-là. — Quand j'en rencontrais une dans un couloir, — tu sais que les théâtres sont pleins de couloirs, — je me collais contre les murailles comme une planche!... Ah! les gaillardes! elles me faisaient une peur horrible!

ROSWEIN.

Ce qui me fait une peur horrible, à moi, cher maître, c'est vous... car, en vérité, c'est votre jugement que je redoute bien plus que celui du public. Pourquoi n'avez-vous pas voulu entendre seulement une répétition?

SERTORIUS.

Mon ami, j'ai tenu à pouvoir affirmer hardiment que je ne connaissais pas une seule note de ton opéra; de cette façon, du moins, personne n'aura le droit d'associer mon nom au tien, et de dire : Sertorius par ici, Sertorius par là, ce qui aurait pu te blesser et entamer ta couronne.

ROSWEIN.

Ma couronne! Ah! que Dieu vous entende! car si je tombe ce soir, je suis un homme mort!

Il regarde Marthe.

SERTORIUS.

Allons! André, point de cela! point de faiblesse, mon enfant! Que diable! on ne meurt pas d'une chute! j'en suis la preuve... C'est moi qui ai eu une chute, mon ami... tu n'en auras jamais une pareille!... je t'en défie... Tu sais... c'était à mon premier et dernier concert, à Vienne... La cour était là, — j'avais aussi la cour, moi; — eh bien! mon infernale timidité nerveuse me paralysa si bien que je ne pus tirer un son de mon instrument... Je restai là... pétri-

fié... comme la femme de Loth!... Ce fut une huée!... un scandale atroce!... On m'emporta évanoui!...

MARTHE, se levant.

Est-ce pour le rassurer, mon père, que vous lui contez cela?

SERTORIUS.

Sans doute, c'est pour l'aguerrir! Allons! allons! (Il le secoue) *coraggio!*... Et à quelle heure commence-t-on?

ROSWEIN.

A neuf heures... vous avez encore une heure et demie .. Tenez, pendant que j'y songe, voici votre loge... il y a une place pour Gertrude.

SERTORIUS*.

Ah! tu as pensé à la vieille Gertrude? Entends-tu, Marthe? il a pensé à la vieille Gertrude, c'est gentil ça!... Tu dis à neuf heures, mon ami?

ROSWEIN.

Oui, maître. Je suis venu dans une voiture dont je vous prie de disposer... car moi je vous demanderai la permission d'attendre ici le chevalier Carnioli qui est allé porter une loge dans les environs, à la princesse... je ne sais comment.

SERTORIUS.

Ah! à propos .. comment supporte-t-il cette circonstance, ton Carnioli?

ROSWEIN, riant.

Oh! convulsivement... Il a passé ces trois dernières nuits dans ma chambre, à copier les parties et à me faire du café, m'appelant tantôt son âme et sa vie, tantôt misérable faquin, suivant le style mélangé que vous lui con-

* Roswein, Sertorius, Marthe.

naissez... Ah ! le terrible protecteur! Mais il a beau faire, je ne puis oublier que sans lui je serais encore dans mes montagnes.

SERTORIUS.

Ah! cela est vrai, tu lui dois beaucoup... il a tiré le bloc de la carrière... Et puis, il s'entend à la musique... il fait un noble usage de sa fortune... C'est Mécène mélomane... mais sans mœurs, malheureusement... Ai-je rêvé qu'il était nommé ambassadeur en Espagne?

ROSWEIN.

Vous n'avez pas rêvé... il doit même partir cette nuit, dès que mon sort sera décidé.

MARTHE.

Mais, mon père, est-ce que vous n'allez pas vous habiller un peu?

SERTORIUS.

Un peu!... tu pourrais dire beaucoup, Marthe, car je compte déployer un luxe oriental. Mon jabot de malines est-il en état, ma fille?... Oui... eh bien, va l'apprêter, va te faire belle, ma chère petite. Pour moi, il ne me faudra que deux minutes, et je désire parler à Roswein en particulier.

Marthe sort à gauche.

SCÈNE III

SERTORIUS, ROSWEIN*.

SERTORIUS, faisant signe à Roswein d'approcher.

Mon enfant, lorsqu'un élève sort de mes mains, je crois de mon devoir de lui donner quelques conseils suprêmes;

* Roswein, Sertorius.

mais je ne les impose à personne : je te demande donc, André, s'il te convient de m'écouter, si tu veux bien me reconnaître vis-à-vis de toi l'autorité d'un vieillard et d'un ami.

ROSWEIN.

L'autorité d'un père, d'un père chéri et respecté, maître Sertorius.

SERTORIUS.

Assieds-toi donc, mon enfant. (Ils s'asseyent à la droite.) André!... André Roswein, le ciel t'a doué avec une munificence que j'ai souvent admirée... il t'a fait musicien et poète, il t'a donné la lyre et la harpe, il a exhaussé ton jeune front pour y placer deux couronnes... songe, mon fils, que l'ingratitude se mesure au bienfait... tu n'as qu'une façon de t'acquitter envers Dieu, il t'a prêté le génie, rends-lui la vertu; il t'a fait grand, sois honnête !

ROSWEIN.

Oui, maître!

SERTORIUS.

Sois honnête! Et si ce n'est pas assez que ta conscience te le commande, sache que l'intérêt de ton avenir l'exige! Ne pense pas, en effet, jeune homme, trouver une inspiration sincère et durable dans les émotions du désordre, dans la fougue des sens et dans l'excitation maladive des passions... Le délire n'est point la force! Ah! je n'ignore pas, crois-le bien, les dangers qui t'attendent... Je sais quelles tentations redoutables assiègent l'imagination et la vie fiévreuses de l'artiste; je sais quels philtres puissants se glissent dans ses veines sans cesse enflammées ; je le sais, et tu le sauras bientôt toi-même, si tu ne le sais déjà... Mais si tu n'as pas le courage de repousser ces entraînements vulgaires, je te le dis, tu es perdu! tu ne fourniras pas ta course!.... Souviens-toi que les anciens, dans leurs profondes allégories, appelaient du même nom

la vertu et la force! qu'ils faisaient les muses chastes, et qu'ils donnaient aux vestales la garde du feu sacré! Règle donc ton cœur et règle ta vie... Tout est là! (Il se lève.) Dans tes nuits de défaillance, mon fils, évoque à ton aide les ombres des vaillants et des forts, évoque ces illustres bénédictins de notre art, les seuls peut-être qui aient touché du front les voûtes de l'idéal: Palestrina, Beethowen, Mozart... Ah! ceux-là n'étaient pas seulement de grands hommes... ils étaient des saints!

La nuit commence.

ROSWEIN, se levant.

Maître, je le sais.

SERTORIUS, avec une émotion grave et contenue.

Et si j'ose me nommer moi-même après ces colosses, songe aussi quelquefois, mon ami, à ton vieux maître; du sein de la gloire qui t'attend sans doute, retourne quelquefois ton regard vers mon obscurité... Nous allons nous quitter, mon ami; nous allons rompre la chaîne de nos études communes et de nos enthousiasmes partagés... c'est un déchirement pour mon cœur, je ne te le cache pas... Jamais je n'ai semé sur un sol plus heureux; jamais moisson plus féconde ne paya les soins de l'humble laboureur... Je te remercie, André, des joies que tu m'as données, et je prie Dieu qu'il t'en récompense... Et maintenant, maintenant... adieu, mon enfant, adieu, mon disciple bien-aimé... embrasse-moi!

ROSWEIN, se jetant dans ses bras.

Mon père!...

Il pleure.

SERTORIUS.

Oui, tu es bon, je le sais... mais tu es faible aussi... Prends garde, prends bien garde à cela.

Gertrude entre, portant devant Marthe une lampe allumée.

SCÈNE IV

LES MÊMES, MARTHE (toilette du soir.)*

MARTHE.

Comment! encore ici, mon père!... et huit heures passées! y pensez-vous?

SERTORIUS.

Ne me gronde pas, ma chérie; quelques minutes vont me suffire... mais que je te voie donc auparavant! (Il prend la lampe des mains de Gertrude, et ôte l'abat-jour.) Oh! oh! diantre!... Eh! signor maestro, l'homme au chef-d'œuvre, regardez donc un peu par ici, s'il vous plaît?

MARTHE, posant l'abat-jour sur la lampe.

Votre barbe n'est pas faite, mon père...

SERTORIUS.

Est-ce une raison pour humilier ce jeune homme, Marthe? (Il remet la lampe à Gertrude, qui la dépose sur la table de gauche et sort.) Pourquoi lui donner à croire que tu dédaignes son appréciation? Ah çà! dis-moi, fillette... (Il se touche le menton) il me semble, à moi, que cette barbe pourra très bien aller.

MARTHE.

Oh! mon père!

SERTORIUS.

Au fait, la cour y sera... je vais me raser.

Il sort.

* Marthe, Gertrude, Sertorius, Roswein.

SCÈNE V

MARTHE va s'asseoir sur le bord de la fenêtre, regardant au dehors; ROSWEIN, après avoir jeté sur elle un regard douloureux, marche à travers la chambre*.

ROSWEIN, il met un gant; à part.

Rien!... pas même un regard; allons... (Haut, avec impatience.) allons!

MARTHE.

Qu'y a-t-il?

ROSWEIN.

Oh! rien... un bouton de mon gant...

MARTHE.

Est-il parti?... Attendez... (Elle se lève et va prendre une aiguille.) Approchez-vous de la lumière.

ROSWEIN.

Non, non, je vous en prie.

MARTHE.

Venez donc. Un gant sans bouton est horrible.

ROSWEIN.

C'est vrai, mais...

Il s'approche.

MARTHE.

Il vous faut une tenue sans reproche, ce soir. (Elle lui prend la main.) Ah! si vous tremblez, je pique... Vous avez mal aux nerfs, eh?

* Marthe, Roswein.

ROSWEIN.

Je suis un peu agité, oui... Quelle jolie coiffure vous avez ce soir, Marthe!... Vous avez l'air d'une jeune reine de vos légendes du Nord.

MARTHE, froidement.

Mille fois trop poli!... Allez, c'est fait.

ROSWEIN.

Je vous remercie. (La regardant.) Ah! vous et votre père, vous êtes bien ce qu'il y a de meilleur au monde!

MARTHE.

Je suis ce qu'il y a de meilleur au monde, pour remettre un bouton de gant.

ROSWEIN, il hausse légèrement les épaules, puis fait quelques pas vers le fond.

N'était-ce pas l'*Angelus* qui sonnait aux Camaldules pendant que je montais à votre ermitage.

MARTHE.

Oui.

ROSWEIN.

Toutes ces cloches de village se ressemblent... Ces sons me parlaient au cœur... ils me parlaient de mon enfance et de ma patrie à demi sauvage... En quinze ans à peine, quel changement dans ma vie et dans ma pensée!

MARTHE.

Il y a quinze ans, à l'heure où nous sommes, que faisiez-vous?

ROSWEIN, commençant avec une légère ironie.

C'était l'heure où je rassemblais mes chèvres sur la lisière des grands bois de sapins... où je reprenais le chemin de la vallée... Là, au seuil de la ferme, m'attendait chaque soir mon premier bienfaiteur... ce vieux curé de campagne... un humble et pieux artiste... (Il se lève et se

rapproche.) Il m'attendait pour m'entretenir de tout ce qu'il aimait, du bien et du beau, de l'art et de Dieu! Puis, je passais, sans en avoir conscience, de ces douces veilles au doux sommeil, comme un enfant passe d'un songe à un songe... J'étais heureux!

MARTHE.

Sérieusement, Roswein, et poésie à part, voudriez-vous de ce bonheur-là aujourd'hui?

ROSWEIN, avec ferveur.

Oui, Marthe, oui, je vous le jure! si je devais retrouver, avec ma misère et mon obscurité, la paix... la paix divine de mes premières années.

MARTHE, se levant, avec gravité.

La paix est dans le cœur!

ROSWEIN.

Elle n'est pas dans le mien! ni dans mon cœur ni dans mon esprit... jamais!

MARTHE.

Comment! pourquoi? Je ne comprends pas.

ROSWEIN.

Ah! votre père me comprendrait. Il me le disait là, à l'instant, et chacune de ses paroles me faisait frissonner, comme s'il eût mis le doigt sur une plaie saignante... Oh! cette belle vie d'artiste, dont vous ne voyez que la brillante surface, il en a sondé les abîmes. Ce monde hors du vrai, hors la loi, où règnent la passion sans règle et la pensée sans frein, il sait quels enivrements terribles on y respire, et combien le meilleur de nous a peine à s'en défendre!

MARTHE.

Vous, du moins, André, vous vous en défendrez... je vous connais!

ROSWEIN.

Vous me connaissez, Marthe, oui; car ma vie a été, depuis trois ans, comme la sœur de la vôtre... Vous pensez, n'est-ce pas, que j'étais né pour le vrai, pour le bien?

MARTHE.

Vous, ou personne, André.

ROSWEIN.

Oh oui! Dieu sait que j'aime le bien, comme j'aime la face radieuse de ce firmament; mais ce monde me trouble... il m'imprègne malgré moi de ses poisons... il mêle aux nobles tourments de l'art et du travail je ne sais quelles fièvres importunes, quelles tentations perverses! Ah! ceux d'entre nous qui ont près d'eux une mère, une sœur, une famille, quelqu'un enfin qui les ramène sans cesse au chemin droit, à la vérité,.. ceux-là sont heureux... Moi, je suis seul! (Il baisse la voix en se rapprochant.) Cette paix que je cherche, Marthe, je ne la trouvais... que dans vos yeux.

MARTHE, grave.

Monsieur...

ROSWEIN, avec âme*.

Ah! c'est la dernière fois que je vous vois! c'est la dernière fois que je vous parle... j'y suis bien résolu!... Laissez-moi donc vous ouvrir tout mon cœur... Oui, vous seule pouviez me sauver! Cette force qui me manque, je la sentais en moi dès que je touchais votre main, même en rêve. Oh Dieu! vivre là, entre votre père et vous, dans la sérénité sainte de votre foyer de famille, sous la garde de votre vertu!... vivre là! mourir là! Ah! pourquoi la pensée m'en est-elle jamais venue!...

MARTHE.

Cette pensée, cette pensée impossible, Roswein, soyez juste, ai-je rien épargné pour l'éloigner de votre esprit?

* Roswein, Marthe.

ROSWEIN.

Non! rien! Ah! je vous rends justice... Ah! certes, en votre présence, je ne pouvais m'abuser... mais dès que j'étais loin de vous, l'espérance me rentrait au cœur. C'est si bon d'espérer! Je me rappelais un regard moins sévère, une parole plus douce... Je cherchais à me persuader que votre devoir filial se plaçait seul entre nous... que l'horreur de votre père pour le nom, pour la vie d'artiste était le seul obstacle qui nous séparât...

MARTHE.

Eût-il été le seul, il eût suffi.

ROSWEIN.

Ah! je l'aurais vaincu, je l'aurais brisé!

MARTHE.

Jamais!

ROSWEIN.

Cette nuit même, si vous m'aviez aimé (Mouvement de Marthe) oui, cela eût été possible; car il m'aime, lui, votre père; si j'avais réussi ce soir, comme je l'espérais ardemment, comme je ne l'espère plus... que m'importe maintenant!... je serais accouru ici... cette nuit même, je me serais jeté à ses pieds... je lui aurais offert à genoux ma jeune gloire, son ouvrage... Ah! il eût oublié l'artiste, il m'eût appelé son fils!... il m'eût tout accordé!

MARTHE.

Essayez.

ROSWEIN.

Marthe, que me dites-vous?

MARTHE.

Silence, voici mon père.

SCÈNE VI

LES MÊMES, SERTORIUS, une bougie à la main: il la pose en entrant sur la table à gauche. Les deux jeunes gens restent à l'écart, comme interdits*.

SERTORIUS.

Or çà! que chacun ici me considère à loisir... Eh bien?... Ah! ah! tu as l'air tout effaré, mon garçon... Tu ne m'avais jamais vu si beau, hein? Tu peux te donner ici, mon ami, une idée exacte de ce qu'était la tenue d'un artiste... je veux dire d'un virtuose... dans mon temps: la sévérité mariée discrètement à l'élégance... Eh bien! vous ne me dites rien, tous deux?... Ah çà! est-ce que je suis ridicule, voyons**?

MARTHE.

Vous êtes bien, très bien, mon père.

ROSWEIN.

Vous êtes charmant et majestueux; il faut que je vous embrasse.

SERTORIUS.

Allons! allons donc!... Tu fripes mon jabot, malheureux!

ROSWEIN.

Il vous manque de la poudre.

SERTORIUS.

Il ne me manque rien, gamin!... Partons, ma fille; allons siffler ce jeune insolent.

MARTHE***.

Partons.

* Sertorius, Roswein, Marthe.
** Roswein, Sertorius, Marthe.
*** Roswein, Marthe, Sertorius.

SERTORIUS, lui serrant les mains.

Allons, du calme ! du calme !... Je tremble, moi, mon ami... du calme !... (Il s'en va ; près de sortir, il se retourne.) Tu peux fumer en attendant Carnioli ; vu la gravité de la circonstance, et contre tous mes principes, je te permets d'empoisonner mon domicile. Allons, fillette !

Il sort.

MARTHE.

Une poignée de main, monsieur André... et bon courage !

ROSWEIN, à demi voix.

A minuit... vous me l'avez permis !

MARTHE, de même.

Que Dieu vous aide !

SERTORIUS, au dehors.

Eh bien, fillette !

Marthe sort.

SCÈNE VII

ROSWEIN, seul.

Ah ! je suis sauvé ! Elle m'aime !... Plus de fièvre, plus de vertige, plus de combats, plus d'enfer... Dieu me reprend !... Que j'aime cette chambre, ces objets familiers... ces meubles que sa main touche à chaque instant. Oui... j'enfermerai ma vie dans ce santuaire ! Quelle joie que le travail près d'elle ! Quel repos profond s'est fait en moi tout à coup !... J'avais le cerveau plein de désordres et d'orages... le souffle d'un ange a passé sur mon front... j'éprouve une paix immense... bienheureuse ! (Il s'assied à gauche.) Non, jamais je ne la tromperai ! jamais je ne ferai couler une larme de ses yeux !... Spectres ardents, magi-

ciennes fardées, je vous défie ; l'ombre de ses ailes vous chassera ! (Il se lève.) Ah ! tout m'est égal maintenant... Eh bien, si je tombe ce soir à Saint-Charles, ce sera une contrariété, sans doute... très vive, même... mais je retrouverai cette occasion perdue... J'ai cent opéras qui me chantent dans la tête... Ah ! ces émotions m'ont brisé... (Il s'assied à droite.) Je voudrais qu'on me laissât là, tranquille, toute la soirée...

CARNIOLI, au dehors.

Roswein ! *Andrea mio !* (En récitatif.) *È venuto, il terribil' istante.*

ROSWEIN, se levant.

C'est Carnioli.

CARNIOLI.

Descends donc, animal !

ROSWEIN, il va à la fenêtre.

Mon bon chevalier, je ne conduis pas l'orchestre... Laissez-moi ici, je suis si heureux... si vous saviez.

CARNIOLI, au dehors.

Pourquoi es-tu heureux ?

ROSWEIN.

Elle m'aime !...

CARNIOLI, au dehors.

Qui ?

ROSWEIN.

Je l'épouse !

CARNIOLI.

Qui ?

ROSWEIN.

Marthe !

CARNIOLI, au dehors.

Ah ! *birbante ! brutto ! brutto*[1] !

ROSWEIN.

Eh bien ! où est-il donc ?

CARNIOLI, entrant.

Ah ! *corpo di Bacco !*

SCÈNE VIII

ROSWEIN, CARNIOLI, entrant à la suite.

ROSWEIN, allant à lui.

Mon bon chevalier !...

CARNIOLI, s'irritant.

Qu'est-ce que c'est ? Tu prétends épouser la blonde fille de ce vieux fou de génie, de *mein herr* Sertorius ?

ROSWEIN.

Précisément, Excellence.

CARNIOLI.

Et tu t'imagines que je le souffrirai ?

ROSWEIN.

Mais que vous importe ?

CARNIOLI.

Ce qu'il m'importe, misérable ! Mais précipite-toi par la fenêtre, j'aime mieux cela.

ROSWEIN.

Comment ! Est-ce que vous aimez cette jeune fille, par hasard ?

[1] Prononcez : *birbanté ! broutto !*
[2] Roswein, Carnioli.

CARNIOLI.

Je me soucie bien de ta jeune fille, nigaud ! je me soucie de ton talent ! qui est mon œuvre, qui est mon bonheur et ma gloire, et que tu n'étoufferas pas, moi vivant, sous ce ignoble éteignoir du mariage.

ROSWEIN.

Chevalier, pouvez-vous me faire la grâce de me dire pourquoi le mariage est un éteignoir ?

CARNIOLI.

Pourquoi ? parce que l'opium fait dormir... parce que l'eau éteint le feu... parce que cela est fatal... parce qu'un artiste marié est un artiste fini... c'est connu ! Il est époux, il est père, il est citoyen... tout ce que tu voudras, mais le poète est mort... C'est pourquoi, si tu aimes cette fille, prends-là pour ta maîtresse, si tu veux, mais pour ta femme, je te le défends.

ROSWEIN, sérieusement.

C'est votre morale ?... ce n'est pas la mienne.

CARNIOLI*.

Qu'est-ce qu'il me chante là, avec sa morale !... Depuis quand la morale est-elle une muse ? Ta morale, c'est l'art ; ton dieu, c'est l'art, et l'art, c'est le diable ! Ton élément, c'est le feu ! tant pis si ça te gêne... mais tu péris si tu en sors !

ROSWEIN.

J'en sortirai, et périsse mon talent s'il le faut ! Je ne suis pas fait pour la vie d'artiste ! je vous l'ai dit, elle m'abreuve de dégoûts ! Vous seriez le premier à me tendre la main pour me retirer de ce tourbillon, si vous saviez ce que j'y souffre.

CARNIOLI.

Mais, *corpo di Bacco!* tu te plains de ce que la fiancée est

* Carnioli, Roswein.

trop belle, mon garçon! c'est l'excès même de ta sensibilité qui te monte au-dessus du vulgaire... Tu as la fièvre, dis-tu? tant mieux! Tu as les nerfs à fleur de peau... tu es écorché vif... tant mieux! Les ténèbres dans la tête et l'incendie dans le cœur!... L'entraînement et le remords... des transports et des désespoirs inconnus de la foule moutonnière... voilà votre talent... voilà votre pain de vie!... Quand tu souffres, dis-toi : Bravo! c'est de la gloire qui me pousse!... Tiens! si l'art est en décadence aujourd'hui, sais-tu pourquoi? c'est parce que vous n'êtes plus assez malheureux, faquins sublimes que vous êtes! parce que vous ne mourez plus de faim comme autrefois... dans le beau temps des arts... parce qu'on vous paye trop cher et qu'on vous nourrit trop bien!

ROSWEIN, s'asseyant avec colère.

Il faut nous crever les yeux et nous mettre en cage, ce sera plus simple!

CARNIOLI.

Là! là! voyons, mon André, voyons, mon cher cœur, j'ai été un peu vif, j'en conviens... car cette épouvantable idée de mariage m'a mis hors de moi... mais tu sais que je t'aime, mon enfant!

ROSWEIN.

Si vous m'aimez, chevalier, pour Dieu, laissez-moi être heureux à ma façon.

CARNIOLI, frappant du pied.

A ta façon, corbleu! à la façon d'un bonnet de nuit! (Allant vers la fenêtre) à la façon de cet âne de bourgeois qui passe là en redingote bleu clair... (Parlant au bourgeois.) Oui, monsieur, vous êtes un âne, vous, votre femme et vos quatre enfants!... Il rit, cette bête-là! Tiens! regarde-le! voilà comme tu seras!

ROSWEIN, qui s'est levé en riant.

C'est ce que je demande... Il est heureux, ce monsieur!

CARNIOLI.

Heureux ! mais, polichinelle, raisonne donc un peu avec moi. Tu veux être heureux, dis-tu ! Et quelle créature au monde, dis-moi, peut être heureuse hors de sa voie, hors de sa destinée ? Comment ! tu prétends ployer dans une boîte à marmotte l'imagination d'un poète, cloîtrer dans la prison d'un nain les passions d'un géant... et tu te flattes de goûter le bonheur d'un bourgeois, parce que tu en habiteras la carapace !

ROSWEIN.

Bah ! des phrases !

CARNIOLI.

Des phrases ! maraud impertinent ! mais, voyons, cette vie d'artiste qui t'effarouche si fort, la connais-tu seulement ? Attends donc, avant de la juger, qu'elle t'ait donné ce qu'elle promet à un génie comme le tien ; et alors, quand tu auras de l'or comme un juif, des femmes comme un Turc, de la gloire comme un dieu, alors je te permettrai d'épouser les onze mille vierges, si le cœur t'en dit.

ROSWEIN.

Allons, chevalier... assez, de grâce !

CARNIOLI, brusquement, comme trouvant une idée, il s'approche d'André.

Ah ! malheureux !... si tu savais en quels termes me parlait de toi, il n'y a pas vingt minutes, la plus jolie femme de l'Italie !

ROSWEIN.

Qui cela ? votre princesse ?

CARNIOLI.

Ce n'est pas ma princesse, singe irrespectueux ! c'est la veuve la plus noble et la plus vertueuse comme la mieux tournée de ce globe ! la princesse Leonora Falconieri, qui est alliée aux Colonna de Rome, aux Doria de Gênes, et à la maison d'Este par-dessus le marché... entends-tu,

rapin ? Mais, au reste, tu l'as vue à ce bal où je t'ai conduit lundi dernier, chez l'ambassadeur d'Espagne...

ROSWEIN, riant avec indifférence.

Quoi !... cette dame avec qui vous avez valsé... une trentaine d'années... des cheveux noirs comme l'aile du corbeau... un teint d'orage... et des épaules qui ondoient comme un marbre vivant quand elle les replace dans sa robe?

CARNIOLI.

Ah ! parfait !... Tu as remarqué cela, et tu veux te marier, mon jeune ami !... Pardieu ! tu les verras plus d'une fois entre ta femme et toi, ces épaules-là, je t'en réponds !... Eh bien ! sais-tu ce que cette charmante personne me disait de toi tout à l'heure?

ROSWEIN.

Non... je ne le sais pas et je ne veux pas le savoir... Qu'est-ce que cela me fait ? cela m'est égal !... Je ne suis pas de ce monde-là, je n'y veux pas entrer, je ne le veux pas ! voyons, chevalier, c'est assez plaisanter ; parlons de choses sérieuses... Ce serait une vive contrariété pour moi de ne pas vous avoir à mon mariage... Est-ce que vous partez décidément demain pour Madrid ?

CARNIOLI.

Je te brûlerai la cervelle avant de partir !... Non ! ma parole, tu es fou !... Si encore je te voyais épouser quelque torche italienne... ce serait de la vie, au moins !... Mais non !... la fille de Sertorius... une fille rose... une espèce de Hollandaise qui cultivera des tulipes dans ton cœur, et qui te fera flegmatiquement des légions d'enfants comme on fait des bulles de savon.

ROSWEIN.

Je l'espère bien ! quand vous reviendrez d'Espagne, chevalier, ils vous tireront les moustaches... cela vous réjouira... Bah !... vous les aimerez.

CARNIOLI.

Je leur tordrai le cou !... Allons, viens-tu ?

ROSWEIN.

Allons !

CARNIOLI, s'arrêtant tout à coup près de la porte et se frappant le front *.

Mais, mon Dieu ! mon Dieu !... plus j'y pense !... c'est atroce ce que tu veux faire là !... Si tu persistes, je te monte une cabale et je fais siffler ton opéra, quand cela devrait me coûter cent mille écus !

ROSWEIN.

A votre aise, Excellence.

CARNIOLI.

C'est dit.

ROSWEIN, riant.

C'est dit... Donnez-moi un cigare.

CARNIOLI, avec éclat.

Un cigare, misérable ! (Simplement.) Tiens ! en voilà des cigares, comme tu n'en as jamais fumé, va-nu-pieds !... (Roswein prend la bougie et ils allument tous deux leurs cigares pendant ces dernières répliques.) Voyons, *Andrea, mio caro,* jure-moi que tu n'épouseras pas ce... myosotis ?

ROSWEIN, en allumant son cigare, gaiement.

Je vous jure... que je l'épouserai.

CARNIOLI.

Eh bien ! je te jure, moi, que ton opéra est flambé ! (Il souffle la bougie qu'il dépose sur un meuble près de la porte.) Viens-t'en voir ça !

ROSWEIN, riant.

Allons voir ça !

Ils sortent.

* Roswein, Carnioli.

ACTE DEUXIÈME

PREMIER TABLEAU

Au théâtre San-Carlo. Dans un pan coupé, à droite, grande loge d'avant-scène. Le théâtre représente un salon de cette loge; il en est séparé par une riche portière. Fauteuils, canapés, lampes, etc. Quand on lève le rideau, l'orchestre joue le finale du deuxième acte au bruit des applaudissements et des bravos.

SCÈNE PREMIÈRE

GIULIA NARNI, LE PRINCE KALISCH, puis LEONORA.

Giulia et Kalisch sortent les premiers de la loge.

GIULIA *.

Dieu ! que cela m'ennuie, cet opéra, et vous, prince Kalisch, est-ce que cela vous amuse ?

KALISCH.

Oh ! marquise, vous ne le pensez pas ; ce qui vous ennuie ne saurait m'amuser !

GIULIA.

On n'y comprend rien.

KALISCH.

C'est exactement mon impression ! je n'y comprends rien.

* Giulia, Kalisch.

GIULIA *.

Leonora fait de l'enthousiasme, parce que l'enthousiasme donne plus d'éclat à son regard.

KALISCH.

C'est cela même, plus d'éclat à son regard.

LEONORA, entrant**.

C'est un rêve du ciel que cette musique !

GIULIA, se laissant tomber sur un divan en bâillant.

Ohimè !

LEONORA.

Vous êtes vraiment étranges tous deux, de ne pas comprendre cela !

Giulia hausse les épaules en regardant le Prince.

SCÈNE II

LES MÊMES, LE MARQUIS DE SORA, LADY WILSON.

LADY WILSON. (Accent anglais assez marqué, mais avec distinction.) Bonjour, chère princesse.

LEONORA.

Bonjour, chère lady, bonjour, marquis.

DE SORA, saluant.

Eh bien, princesse ?...

LEONORA.

Eh bien ! voilà un succès, j'espère !

* Kalisch, Giulia.
** Leonora, Kalisch, Giulia.

LADY WILSON.

Oh ! on est transporté dans les nuages, n'est-ce pas, chère princesse ?

DE SORA.

C'est un début à la Rossini, simplement... Vous savez, princesse, que le poème est, comme la musique, l'œuvre du jeune maestro ?

LEONORA.

On le dit... C'est prodigieux !... Asseyez-vous donc, marquis.

GIULIA *.

Mon Dieu ! c'est très beau, si on veut, cette musique, mais c'est trop savant pour moi.

KALISCH, appuyé sur le fauteuil de Giulia.

Et pour moi également... Pouh !

LEONORA.

Oh ! vous, prince Kalisch, je vous soupçonne d'apprécier principalement, en fait de musique, le son martial du tambour... Ah, mon Dieu ! vous voilà rouge comme une fraise des Alpes, chère marquise... vous n'êtes pas indisposée ?

GIULIA, sèchement.

Non... Vous connaissez sans doute particulièrement l'auteur de ce charivari flamand, ma toute belle, pour le soutenir avec tant de chaleur ?

LEONORA.

Je le connais si peu particulièrement, ma toute belle, que j'ai entendu ce soir son nom pour la première fois, et c'est de votre bouche.

DE SORA.

Comment ! est-il possible que le chevalier Carnioli ne

* De Sora, lady Wilson, Leonora, Giulia, Kalisch.

vous ait jamais parlé de ce Roswein ? c'est lui qui l'a créé, qui l'a inventé !

LEONORA.

Je n'y conçois rien, jamais il ne m'en a dit un mot.

GIULIA, avec aigreur.

Ah ! c'est étrange... vous le voyez pourtant assez souvent le chevalier, chère belle... Il faut croire qu'il avait à vous entretenir de quelque objet plus intéressant.

LEONORA.

Il faut le croire, ma mignonne... Ah çà, dites-moi, prince Kalisch, est-il vrai que vous ayez eu dans le Caucase les deux oreilles emportées par un seul et même boulet de canon ?... C'est un coup de feu bien bizarre, mais qui m'expliquerait jusqu'à un certain point votre goût musical.

De Sora et lady Wilson rient.

GIULIA, bas.

Ne répondez pas.

KALISCH, solennel.

Princesse, cette histoire n'a aucun fondement... je...

GIULIA, bas.

Mais ne répondez donc pas !

LEONORA.

Ah ! ce n'est pas vrai, alors ?

KALISCH.

Mais non, princesse, je vous le jure sur mon honneur.

LEONORA.

Ah ! si vous me le jurez... (Giulia se lève, avec un mouvement de dépit marqué.) Comment, Giulia, est-ce que vous nous quittez ?...

GIULIA.

Oui, cette musique batave m'est insupportable... un acte

de plus me tuerait. Prince Kalisch, pouvez-vous m'offrir votre bras jusqu'à ma voiture ?...

LEONORA.

Certainement, et même jusqu'en Sibérie... n'est-ce pas, prince charmant ?... Adieu, chère enfant bien-aimée.

GIULIA.

Adieu, ma belle chérie adorée.

Elle sort en se drapant, suivie du prince Kalisch.

SCÈNE III

LEONORA, LADY WILSON, DE SORA*. (Tous rient.)

LEONORA, se levant.

C'est vraiment un trésor d'innocence que ce prince Kalisch !

LADY WILSON.

Oui, mais il est assez bien à cheval.

LEONORA.

A cheval, c'est possible, mais à pied il manque d'esprit.

DE SORA.

Vous l'avez ce soir fortement endommagé, madame.

LEONORA.

Oh ! mon Dieu ! c'est par intérêt pour ma petite Narni. Je voudrais lui ôter ce ridicule, et elle ne m'en sait aucun gré.

* Lady Wilson, de Sora, Leonora.

LADY WILSON, riant.

C'est étonnant.

LEONORA.

Ah ! Carnioli, arrivez donc, mon cher.

SCÈNE IV

LES MÊMES, CARNIOLI.

CARNIOLI, à la porte, avec exaltation.

Eh bien ! mon cygne dalmate, qu'en pense-t-on par ici ?

TOUS, applaudissant *.

Bravo ! bravissimo !

DE SORA.

Il y a fanatisme, mon cher ! c'est un vrai triomphe ! Ah çà ! vous êtes heureux, j'espère ?

CARNIOLI.

Heureux, mon ami ?... je suis exaspéré : mon cygne est une poule mouillée, un oison ! J'ai failli l'étrangler de mes mains tout à l'heure !

LEONORA.

Bah ! à quel propos ?

CARNIOLI **.

Ah ! je vous conterai cela... Un poète... un niais ! mais quel génie, hein ?... Est-ce du génie, cela, princesse ?

LEONORA.

Mais cela y ressemble beaucoup... Et dites-moi, cheva-

* De Sora, Carnioli, lady Wilson, Leonora.
** De Sora, lady Wilson, Carnioli, Leonora.

lier, où avez-vous déniché ce prodige ?... qu'est-ce qu'il y a de vrai dans tout ce qu'on raconte ?

CARNIOLI.

Je ne sais ce qu'on raconte, mais voici la vérité... Je revenais de Turquie il y a une dizaine d'années, et j'avais eu la fantaisie de revenir par terre en côtoyant l'Adriatique... Un soir d'été, dans un petit village de Dalmatie, entre les montagnes et la mer, pendant qu'on changeait les chevaux, j'entendis tout à coup s'élever dans l'air une harmonie étrange, sauvage... mais admirable... les sons d'un violon tourmenté par une main ignorante, mais puissamment inspirée : c'était à croire que l'âme de Paganini revenait dans cette bourgade... Je me précipite hors de ma voiture, et j'aperçois, debout sur un banc, à la porte d'une méchante grange, un petit bonhomme en haillons, attelé à un violon de quatre sous, dont il s'escrimait avec l'ardeur d'un écureuil qui fait tourner sa cage !

LADY WILSON.

Pauvre innocent !

CARNIOLI.

Je l'enlève, ce petit... je le serre dans mes bras à l'étouffer... — Mais tu as du génie, galopin ! lui dis-je ; viens avec moi, et dans dix ans tu seras un grand homme, je t'en donne ma parole d'honneur !

LEONORA.

Et il vous suivit comme cela ?

CARNIOLI, se levant.

Non pas, s'il vous plaît ! J'avais beau le prier, le supplier, il secouait la tête en répétant à demi voix : Non ! non ! Sylvia ! Sylvia ! A ce nom de Sylvia, je supposai naturellement quelque amourette arcadienne éclose avant le temps dans ce cœur de berger et de poète... — Ah çà ! voyons, lui dis-je, qu'est-ce que c'est que ta Sylvia ! je l'adopte, je

l'emmène... j'emmène tout ce que tu voudras ! Le fait est que j'aurais tout emmené, sa famille... son père... sa mère... tout... Mais ces bons vieillards étaient morts l'un et l'autre, ce qui était fort heureux... pour moi.

On rit.

LEONORA.

Il est bête, ce Carnioli !

CARNIOLI.

Cependant le petit bonhomme avait disparu en faisant la roue... de plaisir, et la minute d'après, il revenait portant dans ses bras, serrant sur son cœur, une petite chèvre blanche et noire : c'était mademoiselle Sylvia.

LADY WILSON.

Oh ! très gracieux ! Je m'intéresse à cette bête... Croyez-vous que le maestro voulût la vendre ?

CARNIOLI.

Oh ! Sylvia, milady, serait aujourd'hui fort âgée, mais elle mourut de nostalgie pendant la route, et, chose que vous aurez peine à croire, j'arrosai sa tombe de mes larmes.

LADY WILSON.

Vous pleurez quelquefois, chevalier ?

CARNIOLI.

Certainement, milady.

LADY WILSON.

Oh ! je vous croyais sec.

CARNIOLI.

Sec !... c'est une erreur déplorable, comme vous allez le voir. Imaginez-vous que pour consoler l'enfant, j'eus l'attention de faire inhumer sa favorite dans un joli parc que j'ai aux environs de Mantoue. Je menai le deuil moi-même avec toute la componction désirable. L'opération

terminée, j'eus grand'peine à tenir mon sérieux, quand je vis mon petit drôle se placer solennellement, son violon à la main, sur le tertre tumulaire... Mais là il exécuta une élégie en *la* mineur d'un caractère si déchirant, que ma foi mon envie de rire se fondit en eau... et je me mis à pleurer comme une vigne... Telle fut la destinée de Sylvia, milady, et quant au petit berger dalmate, il est devenu...

LEONORA.

Un vrai grand homme ! vous lui avez tenu parole !

CARNIOLI.

Je m'en flatte.

DE SORA.

Et comment vous y êtes-vous pris ?

CARNIOLI.

Pardieu ! je lui ai donné de bons maîtres et un bon tailleur, simplement !

LEONORA.

Et comment est-il fait de sa personne, ce ci-devant sauvage ?

CARNIOLI.

Il est fait d'un habit noir et d'une paire de gants paille, princesse, comme vous et moi ! (On entend frapper les trois coups.)* Ah ! on va commencer le troisième acte... Milady, marquis... en rentrant dans vos loges, fermez la porte tout doucement, et ne remuez pas vos tabourets, je vous en conjure... vous allez entendre le chœur des jeunes Grenadines... (Il entonne plaintivement.) La, la, la... les adieux à l'Alhambra. Vous comprenez ?... Puis ensuite le ballet triomphal des jeunes Espagnoles : (gaiement) traderi ! traderi ! Mais ce que je vous recommande surtout, c'est le chant de Boabdil, à la fin tout à fait... Là ! c'est le sublime

* De Sora. Carnioli, lady Wilson, Leonora.

dans toute sa pureté, le ciel s'ouvre positivement*... A propos, vous n'avez pas de commissions pour Madrid, milady, je pars demain dès l'aurore... Je vous recommande surtout le chant de Boabdil, milady.

Lady Wilson et le Marquis sortent.

SCÈNE V

LEONORA, CARNIOLI**. Carnioli observe un instant la Princesse.

LEONORA, lorgnant dans la salle.

Pourquoi, Carnioli, ne m'avez-vous jamais soufflé mot de ce jeune homme ?

CARNIOLI.

Je voulais vous en faire la surprise complète, chère princesse.

LEONORA.

Vous êtes singulier... Il a bien du talent et vous dites qu'en outre, il est bien de sa personne ?

CARNIOLI.

Je crois bien ! Apollon en frac ! Il a tout pour lui, le lâche ingrat !

LEONORA.

Comment ! est-ce qu'il est ingrat ?

CARNIOLI.

Parbleu ! Ah ! tenez, chère princesse, je n'y tiens plus... il faut que je vous conte mes chagrins.

LEONORA.

Mais on commence !

* De Sora, lady Wilson, Carnioli, Leonora.
** Carnioli, Leonora.

CARNIOLI, faisant retomber la portière de la loge.

Ah ! n'importe, nous perdrons le ballet, mais je vous conterai mes chagrins... Vous me comprendrez, vous... car vous avez aussi l'âme artiste... J'ai vu briller une larme dans vos yeux pendant la cavatine d'Isabelle, vous ne pouvez pas le nier...

LEONORA.

C'est possible !... Je suis si triste, si mortellement ennuyée depuis quelque temps... je ne sais plus que faire de la vie.

CARNIOLI.

Ah ! c'est fâcheux.

LEONORA.

Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ?... quels chagrins vous donne-t-il, votre phénix ?

CARNIOLI.

Ma chère princesse, vous allez frémir : cet admirable génie veut se suicider !

LEONORA.

Se suicider, bon Dieu !

CARNIOLI.

Se marier, c'est la même chose ! cela est clair comme le jour. Une fois plongé dans la léthargie du bonheur domestique, il s'atrophie ! il s'étiole ! il est perdu pour vous, il est perdu pour moi, il est perdu pour l'univers civilisé : sans lutte, sans fièvre, sans souffrance, il n'y a pas de génie possible, vous comprenez cela ?

LEONORA.

Mais je me suis laissé dire, mon ami, qu'on pouvait souffrir dans le sein du bonheur domestique comme ailleurs.

CARNIOLI.

Très bien ! mais le traître épouse une sainte, ma pauvre princesse ! il n'y en a qu'une sur la terre pour le quart d'heure, et il faut que cet animal-là l'épouse. C'est à se briser la tête contre les murailles, vous m'avouerez !

LEONORA.

Et quelle est donc cette rare personne !

CARNIOLI.

Marthe Sertorius, la fille de ce vieux musicien allemand qui est votre voisin de campagne... Tenez (Entr'ouvrant la portière) vous pouvez la voir là-bas dans la loge en face, une fille blonde, diaphane... On la regarde beaucoup, dans la salle.

LEONORA, lorgnant, sans se lever.

On a bien de la bonté, car elle est drôlement fagotée, pauvre fille !

CARNIOLI.

Possible, mais le physique est bien.

LEONORA.

On ne peut guère être plus commun, c'est une paysanne... Et il l'aime beaucoup ?

Elle se lève.

CARNIOLI, à part *.

Elle est jalouse. (Haut.) S'il l'aime ! chère princesse, mais avec un entêtement dont vous n'avez pas l'idée !... Je ne puis vous dire tout ce que j'ai employé d'arguments, de promesses, de menaces, et le tout en vain. Je vous assure que je suis désespéré. Voyons, chère princesse, conseillez-moi : que faire pour sauver un aussi beau génie d'une ruine certaine ! (Comme pris d'une idée subite.) Voyons, si vous

* Leonora, Carnioli.

lui disiez, vous qu'il va commettre un acte insensé, une faute, un crime, qu'il se perd enfin?

LEONORA, étonnée.

Que je le lui dise, moi?

CARNIOLI.

Eh! mon Dieu, sans doute!... Vous réussirez peut-être à le convaincre... Vous savez, souvent la parole d'un étranger a plus d'autorité... et puis une femme, dans votre situation, cela impose.

LEONORA, riant.

D'abord, je refuse absolument d'entrer dans cette affaire. Ensuite, vous êtes fou à lier... Comment! vous venez de me conter que ce garçon est éperdument amoureux de cette fille, et vous voulez qu'il l'abandonne sur deux mots que je lui dirai!

CARNIOLI.

Ah! vous ne connaissez pas les artistes, princesse! Une race puissante et débile tout à la fois, des imaginations ardentes et mobiles comme la flamme, qui sont attirées irrésistiblement par tout ce qui brille, par tout ce qui caresse l'orgueil : le luxe, le velours, la soie, les fleurs, les mains blanches et l'hermine parfumée des duchesses, voilà ce qui les fascine, ce qui les damne, ces pauvres enfants! Que le mien ait une fois pénétré dans ces splendeurs, il est perdu pour son Allemande, il est reconquis pour l'art et pour nous! J'en suis tellement convaincu que l'idée m'est venue tantôt, en désespoir de cause, d'offrir à mon jeune Dalmate le prestige de quelques grandes relations dans le monde, d'un accueil sympathique dans les plus illustres maisons de Naples (simplement); j'ai même été sur le point de lui dire que j'étais autorisé à le présenter chez Votre Altesse...

LEONORA, tranquillement.

Vous le lui avez dit?

CARNIOLI, feignant un peu de trouble.

C'est-à-dire, princesse, permettez!

LEONORA.

Mon Dieu! Vous le lui avez dit. Au reste, je n'y vois aucun mal, pourquoi ne le recevrais-je pas, ce monsieur, s'il est comme il faut?

CARNIOLI.

N'est-ce pas?... c'est ce que je me suis dit, et j'étais bien certain... Seulement, il ne veut pas!

LEONORA.

Comment! il ne veut pas?

CARNIOLI.

Il ne veut pas se laisser présenter.

LEONORA.

Chez moi?

CARNIOLI.

Chez vous... nulle part!

LEONORA.

Et pourquoi cela?

CARNIOLI.

Eh! parce qu'il n'y a que Marthe Sertorius au monde, vous savez, et que, où elle n'est pas, il n'y a personne.

LEONORA.

On ne peut pas le prendre au collet! Ah çà, mais, voyons, m'avez-vous nommée, moi, en particulier, dans tout cela?

CARNIOLI.

Vous... princesse?... en particulier?... Mais oui, je crois vous avoir nommée positivement.

LEONORA.

Enfin! qu'est-ce que vous avez dit?

CARNIOLI.

Oh! des babioles! ce qui se dit, vous savez? que vous m'aviez parlé de lui avec une nuance d'intérêt, que vous désiriez l'entendre sur le piano... rien de plus.

LEONORA.

Mais c'est très suffisant, je vous suis très obligée, en vérité. (Riant.) Et il a répondu comme autrefois dans son village : *Sylvia!*

CARNIOLI.

Sylvia pour toujours! précisément. C'est de la démence; que voulez-vous, la tête n'y est plus!

LEONORA, sèchement*.

Bref, Carnioli... dans votre fureur artistique, vous m'avez exposée en effigie aux dédains de ce jeune homme! Merci, mon ami.

CARNIOLI.

Aux dédains, princesse! Ah! véritablement vous prenez les choses d'une façon... Oh! ce n'est pas sérieux, n'est-ce pas? D'abord, ce n'est pas un jeune homme, c'est une muse!... (Il écoute.) Mais chut! de grâce... Boabdil va chanter son grand air... Ah! il faut que vous entendiez cela... c'est le diamant de l'ouvrage! (Il lève la portière. Musique.) Vous comprenez bien la situation... Boabdil s'arrête un moment dans sa fuite... sur la montagne, et pleure son royaume perdu... il y a d'abord une phrase de récitatif délicieuse... Tenez!

Chant.

Nuit radieuse, azur semé d'étoiles,
Obscurcis-toi!
Dérobe, ô nuit, sous tes plus sombres voiles,
Les pleurs d'un roi.

Carnioli, Leonora.

CARNIOLI.

Charmant! charmant! Tenez, princesse, si vous voulez admirer une expression de visage véritablement surhumaine, regardez en ce moment la fiancée du poète... c'est un archange en extase.

LEONORA, lorgnant.

Elle doit être poitrinaire, cette fille-là.

CARNIOLI.

Chut! voici l'andante maintenant; écoutez cela.

(On chante l'air de *Boabdil.*)

Doux paradis, ô magique demeure,
Sol paternel de mon sang arrosé;
Ton roi n'est plus... c'est un enfant qui pleure,
Un malheureux dont le cœur est brisé!

Après l'air, grands applaudissements, enthousiasme, rappels gradués jusqu'à la scène.

CARNIOLI.

Est-ce adorable? est-ce sublime? Bravo! bravo! Roswein! Roswein!

LEONORA.

Et bien, est-ce qu'il ne va pas paraître à la fin?

CARNIOLI.

Le voilà! bravo! bravo, mon fils! (Leonora se lève brusquement et regarde avec une attention profonde. Les cris redoublent.) Ah! ils vont le rappeler dix fois comme cela! Avez-vous vu, princesse, quels regards il échangeait avec la Sertoria... Ma foi! il faut avouer qu'ils sont gentils tous deux! c'eût été un meurtre que de les séparer, n'est-ce pas? (Nouveau rappel.) Bien! brave public, va! une pluie de fleurs, c'est cela! Est-ce que vous ne lui jetez pas votre bouquet comme tout le monde?

LEONORA.

Si ça peut vous être agréable! (Elle se penche dans la loge et lance son bouquet.) Oh! mon Dieu! mon Dieu, Carnioli!

Elle reparaît en riant aux éclats*.

CARNIOLI.

Qu'est-ce qui arrive donc?

LEONORA.

Mon mouchoir qui est parti avec le bouquet!

CARNIOLI.

Ah! quelle inadvertance!

LEONORA.

J'avais enveloppé mon bouquet dans mon mouchoir... et tout ça est parti ensemble... vous comprenez?...

CARNIOLI.

Oui... oui... je comprends très bien.

LEONORA, se drapant.

Sauvons-nous, car je suis vraiment confuse... Quelle aventure, mon Dieu! un mouchoir magnifique, s'il vous plaît... (Prenant le bras de Carnioli pour sortir; après une pause.) Est-ce qu'il rapporte, votre poète?

CARNIOLI.

Nous verrons bien.

* Leonora. Carnioli.

DEUXIÈME TABLEAU

Chez la princesse Leonora Falconieri. Grand salon meublé avec magnificence. Lampes de forme antique jetant une douce clarté. Dans le fond une galerie à colonnade ouverte sur un parc italien dont on aperçoit, à la clarté de la lune, les arbres et les statues. L'ensemble du décor donne l'idée d'une demeure d'un très grand style. Un orgue à buffet très orné, au fond, à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

LEONORA, CARNIOLI, revenant du théâtre, entrant par la droite.

CARNIOLI.

Eh bien, vous voilà chez vous; que souhaitez-vous que je fasse, maintenant?

LEONORA.

Ce que vous voudrez.

CARNIOLI.

Souhaitez-vous que je m'en aille?

LEONORA.

Non.

CARNIOLI.

Vous voulez que je reste, en ce cas?

LEONORA.

Non, pas davantage.

CARNIOLI.

Voulez-vous que je vous joue le chant de Boabdil?

LEONORA, s'asseyant à gauche.

Non.

CARNIOLI.

Voulez-vous que je vous dise ce que vous voulez?

LEONORA.

Dites.

CARNIOLI.

Vous voulez voir le signor Andrea Roswein.

LEONORA, froidement.

Vous êtes un insolent, Carnioli, mais cela m'est égal. Je me soucie de vous, mon ami, et du monde entier, comme d'une pièce de cinq francs.

CARNIOLI.

Il va venir, allez, un peu de patience.

LEONORA, tranquille.

S'il avait cette incroyable effronterie, osez-vous me dire en face que je le recevrais?

CARNIOLI.

Permettez, princesse, vous le recevriez mal... vous le passeriez au laminoir de vos mépris... mais vous vous en donneriez l'émotion : on n'a pas tous les jours un poète à se mettre sous la dent.

LEONORA.

Dites tout de suite que je lui ai jeté mon mouchoir volontairement!

CARNIOLI.

Je ne dis pas cela.

LEONORA, se dressant tout à coup *.

Vous le pensez! Est-ce que je ne vois pas clairement que vous le pensez? Je lis dans votre cœur, allez, Carnioli!...

* Carnioli, Leonora.

Ah! vous croyez que j'ai été dupe des manœuvres odieuses dont vous m'avez circonvenue toute la soirée! Vous croyez avoir atteint votre but; vous en êtes bien loin, mon ami. Ah! certes, j'en suis fâchée pour ce jeune homme, qui est bien innocent de tout ceci; mais s'il vient, malheur à lui! Je le ferai souffleter... là, sous vos yeux, par un valet.

SCÈNE II

LES MÊMES, MARIETTA, venant de droite, premier plan *.

MARIETTA.

Un jeune homme est là, qui insiste pour qu'on remette cette carte à madame la princesse.

LEONORA, qui a pris la carte.

Sortez, Marietta; je vous rappellerai.

Marietta sort par le fond, à droite, dernier plan.

SCÈNE III

LEONORA, CARNIOLI **.

LEONORA, tranquillement.

C'est lui! que me conseillez-vous?

CARNIOLI, grave.

Princesse, il est dangereux de plaisanter avec vous! Vous venez de m'en faire apercevoir cruellement, ma réponse sera donc fort sérieuse. Je m'étonne que vous me deman-

* Carnioli, Leonora, Marietta.
** Carnioli, Leonora.

diez conseil. Recevoir chez vous ce jeune homme, après ce qui s'est passé il n'y a qu'un instant au théâtre de Saint-Charles, c'est vous perdre.

LEONORA.

Comment! ne vouliez-vous pas vous-même me le présenter? N'était-ce pas votre désir le plus ardent de le voir accueilli chez moi?

CARNIOLI.

Accueilli chez vous en qualité d'artiste, en plein jour, à la face de tous, oui! Mais à cette heure de nuit, et après l'accident du mouchoir, ce n'est pas un artiste qui est à votre porte, prenez-y garde : c'est un amoureux... et si vous lui laissez franchir le seuil, c'est quelque chose de plus.

LEONORA.

Croyez-vous?

CARNIOLI.

Oui, madame, et j'ajoute que ce serait trop présumer de ma belle humeur que de me croire disposé à égayer de ma présence une telle situation.

LEONORA.

A quelle heure partez-vous pour l'Espagne, mon ami?

CARNIOLI, après un regard fixe.

A l'instant même, princesse *. (Il la salue et s'éloigne. A part.) L'enfant est sauvé!

* Leonora, Carnioli.

SCÈNE IV

LEONORA, puis MARIETTA.

LEONORA.

Marietta!

MARIETTA.

Madame?

LEONORA.

Fais venir les chevaux de poste : dans vingt minutes, que ma calèche soit attelée devant la porte.

MARIETTA.

Madame va voyager?

LEONORA.

Peut-être... Fais entrer ce monsieur, et viens me rejoindre.

Elle sort à gauche.

MARIETTA, à Roswein.

Entrez, monsieur; Son Altesse va vous recevoir.

Marietta introduit Roswein par le fond à droite et sort à gauche.

SCÈNE V

ROSWEIN, seul.

C'est bien, mademoiselle, je vais attendre... Attendre! ah! ne devrais-je pas plutôt, puisqu'on m'en laisse le temps... Non! j'ai bien fait de venir ici. Ce monde étrange,

inconnu, il m'aura suffi de le voir une seule fois, un seul instant, pour éteindre à jamais cette curiosité fatale... Ce fantôme romanesque s'évanouira dès que je l'aurai regardé en face... Il ne me tourmentera plus, et je reporterai pour toujours un cœur tranquille, une pensée sans trouble, à l'ange qui m'attend... à toi chère Marthe, chère vérité! car ceci est le rêve... le mensonge... Oui, c'est bien cela... c'est bien une demeure comme celle-ci qu'une telle femme devait habiter... Que de fois cependant j'ai souhaité de pénétrer dans le sanctuaire d'une de ces oisivetés superbes!... A quoi rêvent-elles dans le fond de leurs palais?... quelles pensées s'agitent sous ces fronts pâles et hautains?... La conception d'une toilette, d'une coiffure, voilà tout ce que cachent ces poétiques apparences!... Et cependant, celle-ci, quel singulier regard! Au moment où son bouquet quittait sa main, son œil s'est ouvert soudain, comme un nuage qui lance la foudre... elle m'a couvert de flammes!... (Violemment.) Ah! ce misérable chiffon de dentelle me brûle la poitrine! (Il arrache le mouchoir de son sein; le regardant avec une sorte d'effroi.) Ce sont les parfums mortels de l'Orient; elle l'a trempé dans le poison comme un poignard indien... Ah! va-t'en! (Il jette le mouchoir sur un canapé, à droite.) Ah! j'ai eu tort de venir ici... Non, je ne veux pas!... Oh! lâche cœur! je te briserais plutôt de ma main!... sang maudit, je te répandrais plutôt hors de mes veines! Fuyons! sortons d'ici!...

La princesse paraît à gauche. Il s'appuie d'une main tremblante sur le canapé.

SCÈNE VI

LEONORA, ROSWEIN.

LEONORA, indifférente et glaciale, tenant la carte à la main *.

Monsieur... (Il s'incline.) Monsieur André Roswein? (Roswein est ému et tremblant. Leonora laisse tomber ses mots comme attendant que Roswein explique sa visite.) Oui... vous m'avez fait remettre votre carte... Vous êtes l'auteur de l'opéra qu'on a joué ce soir... Le chevalier Carnioli vous connaît... Vous êtes né en Dalmatie... quelque part par là... Mon Dieu! pardon, monsieur... mais en quoi puis-je avoir l'avantage de vous être agréable?

ROSWEIN, très troublé.

Madame, je ne pensais pas...

LEONORA.

Vous ne pensiez pas... quoi?... Eh, mon Dieu! est-ce que vous vous trouvez mal, monsieur? vous êtes d'une pâleur effrayante.

ROSWEIN, balbutiant.

Madame... je me retire... j'étais venu simplement... pour vous remettre ce mouchoir, qui, m'a-t-on dit, vous appartient.

LEONORA, méprisante.

Mais vous vous trouvez mal, cela est certain... je vais sonner!

ROSWEIN.

Non, de grâce! je me retire...

* Leonora, Roswein.

LEONORA.

Mais vous allez tomber... Asseyez-vous, asseyez-vous donc... (Impérieusement.) Voyons, asseyez-vous.

ROSWEIN, s'asseyant.

Veuillez m'excuser, madame, c'est la fatigue, une fatigue excessive.

LEONORA.

Oui, mais permettez-moi un conseil, monsieur Roswein : une autre fois, avant d'évoquer des apparitions, assurez-vous que vous avez le courage d'en soutenir la vue... Allons, remettez-vous, remettez-vous ! (Souriant.) Ainsi, monsieur, vous avez pu disposer ce soir d'un instant de loisir, et vous m'avez fait la grâce de m'en favoriser... (Elle s'assied à gauche.) La fantaisie vous est venue d'entrer chez moi à minuit... bravement... comme cela... sans observer des formalités superflues entre vieux amis comme nous deux... n'est-ce pas ? Enfin, je suis bonne femme, heureusement ! n'en parlons plus. Travaillez bien, monsieur Roswein ; donnez-nous dans un an un bel opéra comme *la Prise de Grenade*... et j'irai vous applaudir de grand cœur (Riant), en ayant soin seulement de mieux tenir mon mouchoir pour ne pas vous déranger de vos occupations. (Roswein se lève.) Comment s'appelle votre fiancée ?

ROSWEIN, dignement.

Elle s'appelle Vérité, madame.

LEONORA, tranquille.

Ah !... ce n'est pas un nom de femme... Vous l'aimez.

ROSWEIN.

Plus que jamais, madame.

LEONORA.

A la bonne heure ! vous voilà tout à fait remis... Je n'ai eu qu'à vous parler d'elle... Avouez que je m'entends à soigner les malades...

ROSWEIN.

Je vous remercie humblement, madame.

LEONORA*.

Eh bien, remerciez-moi tout à fait en me jouant quelque chose sur cet orgue... cela achèvera de vous remettre.

ROSWEIN, hésitant

Madame...

LEONORA.

Allons... vous me devez bien cela.

ROSWEIN.

Très volontiers, madame.

Il s'assied devant l'orgue, et joue largement une mélodie dont l'expression, au début, est énergique et résolue : Leonora, qui a gagné à pas lents la galerie du fond, regarde un instant le jeune homme qui semble la braver ; puis se detournant, elle demeure immobile appuyée contre une colonne, le regard perdu dans l'ombre des jardins : un rayon de clarté tombe sur elle, et dessine sa forme blanche sur le fond bleuâtre du pare. Roswein, qui la voit, s'abandonne peu à peu à un sentiment d'extase et de langueur qu'il traduit sur l'orgue : la mélodie prend le caractère d'une douce sérénade et s'éteint. — Le jeune homme se lève, demeure un instant l'œil fixé sur Leonora toujours immobile, puis s'avance vers elle. — S'inclinant :

Voilà, madame, voilà tout... adieu !

LEONORA, comme sortant d'un rêve.

Adieu.

Roswein fait deux ou trois pas à gauche dans la galerie, puis revenant brusquement.

ROSWEIN.

Vous me pardonnez, madame ?

LEONORA, descendant un peu la scène.

Non.

ROSWEIN.

Pourquoi ?... parce que j'ai commis ce soir un acte de

* Roswein, Leonora.

folie. Eh ! madame, je suis un fou, sans doute, cela est certain ! c'est mon métier ! mais cette folie, n'est-ce pas elle qui, ce soir aussi, vous donnait une de vos fêtes préférées, qui vous versait vos plaisirs, qui vous a fait sourire, qui vous a fait pleurer peut-être !... Ah ! daignez comprendre à quel prix nous achetons cette douce puissance. Hélas ! nous sommes tous comme le sculpteur grec, douloureusement épris de l'œuvre de nos mains !... Ce monde enchanté de la fiction qui vous exalte un moment au milieu des nimbes du théâtre ; nous, madame, il nous possède toujours. Nous avons là, sans cesse devant nous cette chimère ardente qui nous obsède, qui nous attire, qui nous appelle ! C'est ce monde même, ce monde surhumain dont j'ai vu, dont j'ai cru voir tout à coup le prestige dans vos yeux, dont je suis venu chercher près de vous, madame, dans la splendeur de ce palais, fût-ce au prix du remords et de la honte, l'éblouissante réalité !

LEONORA, assise à droite.

Et l'avez-vous trouvée, monsieur ?

ROSWEIN.

Eh bien oui, oui !... Quand vous étiez là tout à l'heure, laissant peut-être vous-même surprendre votre pensée aux songes des nuits d'été, j'ai vécu un instant d'une vie surnaturelle !... j'ai vu... oui... j'ai vu de mes yeux le balcon de Juliette baigné dans son aurore immortelle !... j'ai senti frissonner à mes côtés la rose blanche de Desdémone !... j'ai désaltéré ma lèvre vivante à la coupe divine de l'idéal !... Ah ! cette main, qui me l'a présentée... qui me l'a remplie... toute froide, toute cruelle qu'elle est, je la remercie, je la bénis !

Il saisit la main de Léonora et la laisse retomber aussitôt, comme effrayé de lui-même.

LEONORA.

Un seul mot, monsieur Roswein : m'aimez-vous ?

ROSWEIN.

Madame...

LEONORA.

Répondez-moi donc, monsieur! il me semble qu'une telle question, quand je la fais, mérite une réponse.

ROSWEIN.

Ah! madame... il y a si peu de temps que j'ai dit à une autre...

LEONORA, se levant brusquement et l'interrompant.

Ah! monsieur Roswein, j'ai grande envie de vous mortifier un peu! Vous êtes un poète, l'amour est votre science officielle en quelque sorte, je suis bien tentée de vous prouver qu'une pauvre femme, simplement parce qu'elle est femme et parce qu'elle a une âme, peut s'y connaître mieux que vous. Ainsi vous aimez... Qui? je l'ignore... et vous aussi, je crois... mais enfin, vous aimez... et vous tremblez... et vous avez peur... peur de la souffrance... de la honte... du remords... que sais-je? peur de tout! Eh bien, moi, monsieur, si j'avais aimé jamais, si une passion véritable était jamais entrée, non dans ma tête, comme un vain rêve de poète, mais dans mon cœur... et dans le sang de mes veines... je vous atteste que je n'aurais eu peur de rien!... j'aurais été coupable peut-être, mais certainement je n'aurais pas été lâche!

ROSWEIN.

Madame!

LEONORA.

Oui! j'aurais bravement regardé le spectre les yeux dans les yeux, et je me serais abandonnée sans faiblesse, sans hypocrites réserves à sa mortelle étreinte! (Elle s'avance vers lui et poursuit d'une voix sombre et ardente.) J'aurais fait plus, monsieur Roswein! il m'eût fallu un nom respecté, une illustre destinée à briser, à sacrifier en même temps que ma vie et

mon âme, sous les pieds de celui que j'aurais aimé... j'aurais voulu jeter mon gant publiquement, en plein théâtre, à l'estime du monde, pour ne laisser rien d'entier, rien de possible dans ma vie que mon amour !

ROSWEIN.

Madame... vous jouez avec ma raison !

Il tombe assis à gauche.

LEONORA, baissant la voix avec une expression de tendresse douloureuse.

Et si j'avais été dédaignée, André, ce qui n'eût pas manqué, n'est-ce pas ?... eh bien, j'aurais trouvé un étrange plaisir dans l'excès même de mon humiliation... Je serais allée seule, seule à jamais, dans quelque coin ignoré du monde, heureuse et souriante comme vous me voyez... m'ensevelir dans mes flammes et mourir de ma blessure ! Adieu ! * et maintenant faites des sonnets sur l'amour... vous saurez au moins de quoi vous parlez ! Adieu !

Elle lui baise le front tout à coup et sort. Le jeune homme reste éperdu.

* Leonora, Roswein.

TROISIÈME TABLEAU

Chez Sertorius. Même décor qu'au premier acte. La clarté de la lune jette un reflet blanchâtre sur le balcon et sur l'angle de la fenêtre qui est ouverte; une petite table servie pour le souper, à droite.

SERTORIUS, MARTHE, assis devant une table;
GERTRUDE, servant.

SERTORIUS *.

Eh bien, fillette, la faim ne vient donc pas?

MARTHE.

Mais, mon père, je mange, vous voyez...

SERTORIUS.

Des miettes de pain sec arrosées d'eau claire... Tu me désoles... Tu ne souffres pas, mon enfant?

MARTHE.

Oh! pas du tout, mon père.

SERTORIUS.

Moi... l'émotion, le bonheur m'ont ouvert l'appétit extraordinairement! Quelle glorieuse soirée, ma fille! Ces triomphes du théâtre ont véritablement quelque chose d'enivrant! Ce petit Roswein, quand il a paru dans cette

* Marthe, Gertrude, Sertorius.

apothéose, m'a fait l'effet d'un jeune dieu ! Il était superbe, n'est-ce pas, ma fille ?

MARTHE.

Oui, mon père.

SERTORIUS.

Eh bien ! je bois à lui... à son succès ! *Evviva il maestro Roswein !* Ah ! j'irai moi-même, au saut du lit, demain matin, le remercier de la joie qu'il m'a donnée.

Gertrude sort.

MARTHE.

Mais ne pensez vous pas, mon père, qu'il pourrait venir ce soir ?

SERTORIUS.

Oh ! il est plus de minuit, c'est impossible... Est-ce qu'il t'avait dit qu'il viendrait ?

MARTHE.

Non, mon père.

Elle se lève et s'approche de la fenêtre.

SERTORIUS.

A propos, sais-tu que j'ai remarqué une chose étonnante, Marthe ?

MARTHE, revenant.

Oh ! toute la salle l'a remarquée comme vous, mon père.

SERTORIUS.

Comment ! toute la salle l'a remarquée comme moi ?

MARTHE, avec une amertume douloureuse.

C'était assez frappant... Mais me suis-je trompée, mon père ? Cette dame, la dame au bouquet, n'est-ce pas la princesse Falconieri, notre voisine, dont on aperçoit la villa dans les arbres, là-bas ?

SERTORIUS.

Quelle dame ? quel bouquet ? quelle princesse ? Je n'ai

rien vu de tout cela, moi... Vous ne pensez qu'à la toilette, vous autres...

MARTHE.

Pardon, mon père... De quoi parliez-vous donc? Quelle chose extraordinaire avez-vous donc remarquée?

SERTORIUS.

Mais une chose merveilleuse : André ne connaît pas mon chant du Calvaire... eh bien, son chant de Boabdil est taillé sur le même patron!

MARTHE, retournant à la fenêtre.

Il est naturel que votre élève ait pris votre manière...

SERTORIUS.

Ce n'est pas proprement ma manière, ma fille... (Il boit.) C'est la grande manière... Le public y revient, vois-tu. Mais qu'est-ce que tu considères donc si attentivement par la fenêtre, petite?

MARTHE.

Rien, mon père.

SERTORIUS, qui s'est levé.

Quel beau clair de lune! on y voit comme en plein jour!

MARTHE, tristement.

On dirait qu'il y a de la neige là-bas, sur les ruines, n'est-ce pas?

SERTORIUS.

C'est ma foi vrai! Si nous étions en Allemagne, je jurerais que c'est de la neige.

MARTHE, descendant.

Ne regrettez-vous jamais l'Allemagne, mon père?... On dit que l'attrait de la terre natale devient irrésistible pour le cœur d'un vieillard... moi, je vous y suivrais avec joie... L'Allemagne, c'est le pays dont je rêve.

SERTORIUS.

Enfant!... enfant gâté! L'univers entier rêve l'Italie... elle rêve l'Allemagne!

MARTHE.

C'est ma patrie... Vous m'avez pourtant promis, mon père, de m'y conduire un jour.

SERTORIUS, grave.

Oui, nous irons, ma fille, nous irons y accomplir un pieux et triste pèlerinage...

MARTHE.

Et nous n'y resterons pas?

SERTORIUS.

Non... oh non! grand Dieu? Tu ressembles trop à ta mère!... Ah! je n'ai pas oublié le jour où je quittai à la hâte ma sombre patrie, emportant dans mes bras tout ce qui me restait au monde... une pauvre enfant en deuil qui souriait à mes larmes!

MARTHE.

Vous allez me gronder, mon père chéri... mais il y a une pensée qui me tourmente, et je veux vous la dire une fois, pour n'en plus parler jamais.

SERTORIUS.

Quoi donc?

MARTHE.

Je ne mourrais pas tranquille, si vous ne me promettiez que je reposerai sous le même gazon que ma pauvre mère.

SERTORIUS.

Tais-toi, malheureuse enfant! Deviens-tu folle? Qu'as-tu donc, ce soir?

MARTHE.

Ce soir, comme toujours, je suis pleine de force et de santé; mais puisque j'ai eu le courage de vous confier cette

faiblesse de mon esprit, délivrez-moi de ce tourment, faites-moi la promesse que je vous demande.

SERTORIUS.

Tais-toi! tais-toi donc!

MARTHE, lui embrassant la main.

Mon père, promettez-le-moi!

SERTORIUS.

Je vous le promets... Mais c'est mal, ma fille, je suis mécontent.

Il va s'asseoir à droite.

MARTHE, souriant.

Non... c'est fini... vous me pardonnez?... Dites-moi que vous me pardonnez.

SERTORIUS.

Oui.

MARTHE.

Vous ne dites pas cela de bon cœur.

SERTORIUS.

Si fait!

MARTHE.

Eh bien, prouvez-le-moi... jouez-moi le chant du Calvaire... je vous promets de pleurer.

SERTORIUS, la regardant fixement.

De pleurer!... Ah çà! qu'y a-t-il? Décidément, tu as quelque chose? Tu es triste, troublée, inquiète. (Réfléchissant.) Tu semblais attendre quelqu'un.

On entend le bruit d'une voiture.

MARTHE.

Non!... Écoutez!...

SERTORIUS.

Tu vois bien!... tu attends quelqu'un?

MARTHE, se précipitant à la fenêtre.

Ah ! c'est lui !...

SERTORIUS*.

Lui !... mais qui donc? (Il se jette à la fenêtre.) Une voiture de poste... Mais je ne me trompe pas... c'est André !...

MARTHE, troublée.

Oui... oui... c'est lui... c'est lui, n'est-ce pas?... mais il n'est pas seul !

SERTORIUS.

Et quelle est cette femme qui est avec lui?

MARTHE, tombant à la renverse en poussant un cri terrible.

Ah !

SERTORIUS.

Ma fille !... Ciel ! mon enfant ! elle l'aimait ! Gertrude ! à moi ! à moi !... Ma fille !** (Criant à la fenêtre.) Ah ! misérable, il m'a pris mon enfant ! il me tue mon enfant ! (Il tombe à genoux devant sa fille évanouie.) Ah ! Dieu bon ! Dieu juste ! Dieu vengeur !...

Gertrude entre.

* Sertorius, Marthe.
** Gertrude, Marthe, Sertorius.

ACTE TROISIÈME

PREMIER TABLEAU

A la villa Falconieri. Boudoir d'artiste riche et sombre. Porte à droite, communiquant avec l'appartement de Leonora; fenêtre à gauche, s'ouvrant sur un balcon; porte au fond.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIETTA, puis CARNIOLI.

Marietta entre du fond, une bougie à la main, et se dispose à prendre sur une console un vase antique. Un homme pousse du dehors la fenêtre entr'ouverte.

MARIETTA, poussant un cri.

Ah! au voleur!

CARNIOLI.

Paix! Marietta, c'est moi!

MARIETTA.

Son Excellence!

CARNIOLI.

Mon Excellence!

MARIETTA.

Par la fenêtre!

* Carnioli, Marietta.

CARNIOLI, s'époussetant avec son mouchoir.

Par la fenêtre. Ta maîtresse, à ce qu'il paraît, m'a consigné à la porte : précaution fantasque et très superflue vis-à-vis d'un homme qui revient d'Espagne ! Je ne fais autre chose depuis huit mois, Marietta, que d'escalader des balcons comme un lierre!... Or çà, Marietta, écoute et réponds... Mais auparavant, tiens, voici quelques médailles espagnoles que je te rapporte, connaissant ton goût pour les curiosités... Ajoute ceci à ta collection... Tu ris, fine mouche ! allons, tant mieux ! Tu es toujours bien ici, eh?

MARIETTA.

Très bien, monseigneur. La place est bonne; cependant il y en a une meilleure, que j'ai toujours rêvée... et si monseigneur voulait m'aider à l'obtenir...

CARNIOLI.

Quelle place, Marietta?

MARIETTA.

Une place d'institutrice dans quelque grande famille anglaise...

CARNIOLI.

Bah! et à quoi cela te mènerait-il ?

MARIETTA, avec conviction.

Monseigneur, j'épouserais le fils.

CARNIOLI.

Tu épouserais le fils?... Marietta, tu as emprunté à ta maîtresse une manière de plaisanter qui donne le frisson... Au surplus, soit! j'y songerai... J'aime tellement les Anglais, que je ne serai pas fâché que tu en épouses un. (Se levant.) Mais venons à mes affaires... Tu sais, ou je t'apprends que je porte un intérêt particulier au jeune et célèbre maestro qui est, depuis huit mois, l'hôte et le commensal de ta belle maîtresse.

MARIETTA.

C'est un bon jeune homme, Excellence.

CARNIOLI.

Soit, mais ce bon jeune homme, qui me doit tout, ne m'a pas écrit une seule fois depuis mon départ... Peu m'importerait sa négligence, si je pouvais l'attribuer à ses occupations artistiques; mais il paraît qu'il ne fait rien, pourquoi? que se passe-t-il donc ici? quelle est la situation? et d'abord, où sont-ils tous deux en ce moment?

MARIETTA.

Ils dînent, monseigneur.

CARNIOLI*.

Bien... Et ceci est le boudoir du maestro? Qu'y venais-tu faire, toi? Aucun détail n'est inutile... Voyons, qu'y venais-tu faire?

MARIETTA.

Je venais, par ordre de madame, pendant que le maestro n'y est pas, chercher ce vase, qui sera d'un bon effet, dit-elle, dans la niche du grand escalier. Hier, je suis venue chercher un guéridon que madame a eu la fantaisie de mettre dans son salon d'été... avant-hier je décrochais un tableau...

CARNIOLI.

Ah! c'est un déménagement, donc?

MARIETTA.

Ma foi, monseigneur, je ne sais pas ce que c'est.

CARNIOLI.

Tu mens, Marietta, suivant ta funeste habitude. Tu sais ce que c'est, c'est la fin. Ta maîtresse démolit aujourd'hui l'édifice qu'élevaient hier ses mains amoureuses... Et que dit le maestro de ce procédé?

* Marietta, Carnioli.

MARIETTA.

Il ne s'en aperçoit pas, Excellence; son esprit n'est pas là.

CARNIOLI.

Ah! ah! bravo! Il travaille donc, Marietta?

MARIETTA.

Il fume, Excellence. Il passe des jours entiers la tête en bas et les jambes en l'air, à fumer en regardant le ciel.

CARNIOLI.

Le lâche paresseux! Ah! c'est bien ce que je présumais... il s'endort dans les délices de Capoue. Il est trop heureux... il engraisse.

MARIETTA.

Quant à cela, non, Excellence.

CARNIOLI.

Ah! il n'engraisse pas, Marietta. Allons! c'est quelque chose!... Mais, morbleu! comment ta maîtresse ne le pousse-t-elle pas au travail? elle aimait pourtant la musique autrefois!

MARIETTA, avec intention.

Elle l'aime toujours, Excellence... elle en fait même très souvent depuis quelque temps avec le signor Paolo Maria, un ténor beau comme le jour, qui vient de débuter à Saint-Charles.

CARNIOLI.

Ah! elle en est aux comédiens, aux ténors... Elle aime ce Paolo, dis-tu?

MARIETTA.

Je ne sais, monseigneur, on ne sait jamais ce que pense madame.

CARNIOLI.

Et le maestro les accompagne au piano, cela va sans

dire! le sot aveugle! L'occasion serait belle pourtant de se mettre martel en tête! Si la jalousie lui mordait le cœur, cela lui donnerait du ton, il travaillerait! (Feuilletant des cahiers de musique.) Comment! rien! rien! pas une note en huit mois, le misérable!

MARIETTA.

Pardon, Excellence, mais sur ces huit mois, il faut en retrancher au moins quatre que le maestro a passé à se rétablir de son coup d'épée.

CARNIOLI, redescendant vivement.

De son coup d'épée! Qui a osé le frapper? Je jure par mon Dieu que j'aurais le sang et la vie de celui qui a fait cela. Dis-moi son nom!

MARIETTA.

Mais comment monseigneur n'a-t-il pas su...

CARNIOLI.

Je ne sais rien... Son nom? parle!

MARIETTA.

C'est le marquis de Sora.

CARNIOLI.

Eh bien, Sora est un homme mort, aussi vrai que j'existe .. Vite, conte-moi tout, Marietta : pourquoi ce duel?

MARIETTA.

Dame! monseigneur, l'installation du signor Roswein chez Son Altesse fit beaucoup de jaloux à Naples... Le marquis de Sora, en particulier, tint de méchants propos, et bien injustes, Excellence, car le maestro n'avait consenti à loger au palais... Monseigneur va rire...

CARNIOLI, riant à travers sa colère.

Qu'en payant une pension.. n'est-ce pas? Eh! ne voulait-il pas me payer moi-même dès qu'il a pu gagner un sou, l'absurde imbécile! (Changeant de ton.) Mon pauvre André!

Continue : la vérité devait être connue à Naples, comment le maestro n'a-t-il pas méprisé toutes ces calomnies?

MARIETTA.

Il les aurait méprisées, je crois, si madame...

CARNIOLI.

Si madame?... Tempête du ciel! achève!

MARIETTA.

Mon Dieu, monseigneur, madame lui conseillait de ne pas se battre... mais vous connaissez sa manière... Si vous étiez militaire de votre métier, lui disait-elle, à la bonne heure, mais vous êtes un poète... ainsi, dès qu'il n'y a pas nécessité absolue de se battre, tenez-vous tranquille.

CARNIOLI.

Vipère!

MARIETTA.

Là-dessus, monsieur Roswein sortit brusquement, et une heure après, on nous le rapportait avec une lame d'épée rompue dans la poitrine... Oh! madame le soigna bien, au reste.

CARNIOLI.

Je crois bien! Du roman, du drame, du sang! quelle bonne fortune!... Mais il est bien remis, n'est-ce pas?

MARIETTA.

Dame! monseigneur... il mange et boit comme tout le monde.

CARNIOLI.

Eh! s'il mange et s'il boit, il peut travailler, que diable!.. Ah! c'est bien ce que je disais... il est trop heureux, voilà ce qui le perd!

MARIETTA.

S'il est heureux, il n'en a pas la mine.

CARNIOLI.

Quelle mine a-t-il donc? Parle! tu me fais griller à petit feu, méchante bestiole!

MARIETTA.

Ma foi, Excellence, il a la mine d'un homme qui se meurt.

CARNIOLI.

Qui se meurt! et de quel mal, sang Dieu?

MARIETTA.

Il aime madame.

CARNIOLI.

Idiote! s'il était malheureux, il travaillerait, entends-tu? J'ai mon système là-dessus... Qui se meurt d'amour, n'est-ce pas? Voilà mes pécores qui s'imaginent tenir la vie d'un homme au bout de leurs caprices! Quand on ne meurt que de ce mal-là, on meurt de vieillesse! apprends cela. Je suis mort dix fois d'amour, moi... et je me porte bien!

MARIETTA.

Le jeune homme n'est pas fait de la même pâte que Votre Excellence; il lui faudrait une vie tranquille, voyez-vous.

CARNIOLI.

Une vie tranquille... à un artiste!... tu es une créature stupide, tais-toi!

MARIETTA, prêtant l'oreille.

Monseigneur, ils viennent!

On entend rire au dehors.

CARNIOLI.

C'est sa voix... Eh bien, il paraît qu'il meurt assez gaiement, dis-moi!

MARIETTA.

Ce n'est pas lui qui rit, c'est le vin de Marsala, cela ne va pas durer.

CARNIOLI, se retirant sur le balcon*.

Pas un mot, toi, tu entends!

Marietta sort à droite.

SCÈNE II

LEONORA, ROSWEIN, un laquais les précède, portant un flambeau qu'il pose sur la cheminée à droite : il sort aussitôt.

LEONORA, riant**.

Ah Dieu! Carnioli en romain! non enfin, mon ami, ce n'est pas possible ce que vous me contez là! Carnioli n'était pas homme à se laisser mystifier!

ROSWEIN.

Ah! je vous demande pardon : en matière de galanterie il était passablement crédule... je connaissais son faible... Il faut vous dire, pour mon excuse, qu'il me traitait à cette époque très brutalement, et que j'avais vraiment droit à une vengeance.

LEONORA.

Fumez donc, mon ami... (Roswein fait un signe de refus.) Mais je ne reviens pas de cette histoire! Carnioli en dieu de l'Olympe! Oh Dieu! quelle physionomie! Et le rendez-vous était dans les ruines de Pompéi?

ROSWEIN.

Oui, maison du musicien, à minuit...

LEONORA, qui s'est assise sur un canapé à droite.

Mais enfin, au nom de qui ce rendez-vous mythologique?

* Carnioli, Marietta.
** Roswein, Leonora.

ROSWEIN.

Au nom d'une Anglaise très excentrique qui était alors à Naples... une miss Kolt...

LEONORA.

Ah ! oui, qui affichait un goût insensé pour les mœurs et pour les toilettes antiques ?

ROSWEIN.

Précisément... de sorte que la condition du costume parut vraisemblable à ce bon chevalier.

LEONORA *.

Et il y alla vraiment ?

ROSWEIN.

Vous pouvez le demander à l'invalide que j'avais gagné, et qui le vit se promener jusqu'à l'aurore, grelottant et maugréant avec ses cothurnes pourpres et sa tunique bleu céleste semée d'étoiles d'or.

LEONORA.

Oh ! le malheureux !

ROSWEIN.

Ah ! s'il m'eût soupçonné, il me tuait... Pauvre Carnioli ! J'en ris, mais au fond c'est un de mes remords.

LEONORA.

Par exemple, vous êtes bien bon ! Rien de moins intéressant sur la terre qu'un fat étrillé !... A propos, avez-vous eu de ses nouvelles depuis peu ?

ROSWEIN, soucieux.

Non... Que voulez-vous ? je ne lui répondais pas, il ne m'écrit plus !... Ah ! je suis un fier ingrat ! Il y a longtemps qu'on me l'a dit et que je le sais !

* Leonora, Roswein.

LEONORA.

Ah ! voilà les diables bleus qui arrivent... gare !

ROSWEIN, s'asseyant près d'elle, avec une gaieté pénible.

Non, non, rassurez-vous... Je les chasse, pour ne pas vous chasser. (Il la regarde.) Vous êtes belle, ce soir, Leonora.

LEONORA.

Toujours.

ROSWEIN.

Vous avez la beauté pure et terrible d'une bacchante au repos.

LEONORA.

Est-ce un compliment ?

ROSWEIN.

Mais il me semble que vous êtes en toilette de cérémonie !... c'est pour moi seul, cette toilette ?

LEONORA, gracieuse.

Et pour qui donc ?

ROSWEIN.

Vous ne sortez pas, ce soir ?

LEONORA.

Non, mon ami.

ROSWEIN.

Ah ! je vous remercie... Nos soirées en tête à tête sont si rares maintenant.

LEONORA.

Si c'est un reproche, il est plaisant. Ne m'avez-vous pas engagée vous-même à revoir un peu le monde, puisque le monde voulait encore de moi ?

ROSWEIN.

Je ne vous reproche rien... Seulement, nous sommes un peu loin, qu'en dites-vous ? du temps où vous ne conceviez

plus d'autre plaisir au monde que la solitude à deux... d'autre fête que d'aimer votre amant et de recueillir la première sur ses lèvres la chanson fraîche éclose... Ce sont vos paroles !

LEONORA, se levant.

Mais, mon ami, faites-en, des chansons... je les recueillerai... Vous n'en faites pas, que voulez-vous que je recueille ?

ROSWEIN.

La vérité est que je vous ennuie.

LEONORA.

Bah ! quelle idée ! pourquoi m'ennuieriez-vous ? N'êtes-vous pas très aimable ?

ROSWEIN.

Non... je vous aime trop... (Il se lève.) Ah ! vous ne saurez jamais, Leonora, tout ce qu'il y a de profonde tendresse, de passion pour vous dans ce pauvre cœur tourmenté... ou, si vous le savez un jour... car on est plus juste pour les choses qui ne sont plus, il sera trop tard pour me serrer la main et me dire : Merci !

LEONORA.

Allons ! nous y voilà ! Frère, il faut mourir !

ROSWEIN. (Gaieté fébrile.)

Pardon, pardon ! j'ai tort... d'autant plus que je me sens mieux ce soir ; je me sens très bien ! Tenez, je vais travailler... Seulement, mettez-vous là, que je vous voie, voulez-vous ?

LEONORA.

Comment donc ! tout ce qui peut vous être agréable.

Elle s'assied à gauche.

ROSWEIN.

Et puisque vous daignez me tenir compagnie, je fais serment d'achever mon acte ce soir !...

LEONORA.

Mais, mon ami, je vous ai dit que j'allais sortir, n'est-ce pas?

ROSWEIN.

Comment! vous venez de me dire tout le contraire!

LEONORA.

Vraiment! oh! quelle distraction!... Mais non, j'ai pris dès longtemps, pour ce soir, un engagement sérieux, auquel je ne puis manquer!

ROSWEIN.

Ah! c'est odieux!

LEONORA.

Quoi?... qu'est-ce qui est odieux? Est-ce à moi que vous parlez, mon ami?

ROSWEIN.

Vous me tuez à coups d'épingle, Leonora, mais vous me tuez aussi sûrement que si vous me mettiez un couteau dans le cœur!...

LEONORA.

Mais, mon cher enfant, vous êtes insupportable, tout bonnement!... Comment! je prononce par inadvertance un non au lieu d'un oui; je fais un pas à droite au lieu de le faire à gauche, et vous criez au meurtre! Franchement, c'est pousser un peu trop loin la sensibilité poétique. (Elle se lève.) Allons, bonsoir! travaillez bien!

Elle se dirige vers le fond.

ROSWEIN.

Et où donc allez-vous?

LEONORA.

Venez avec moi, si vous voulez.

ROSWEIN.

Eh! vous savez que je n'aime pas le monde! D'ailleurs,

il faut que je travaille... mon opéra est payé d'avance, et c'est un poids horrible que j'ai sur l'esprit ! Où allez-vous ? voyons !

LEONORA.

Mais je vais d'abord passer quelques instants au concert de ce petit Paolo Maria...

ROSWEIN.

Ah !... Et ensuite ?

LEONORA.

C'est tout, mais j'y tiens... je lui ai promis, à ce garçon...

ROSWEIN.

Et voilà cet engagement sérieux auquel vous ne pouviez manquer pour moi... mais c'est une dérision outrageante, Leonora !

LEONORA.

Oh ! mon Dieu ! que d'affaires !... Eh bien, je n'irai pas ! (Elle se rassied.) calmez-vous. Voyons, travaillez, je vous écoute: je n'irai pas. Où en êtes-vous ?

Elle s'assied à gauche.

ROSWEIN, prenant une feuille de musique sur un piano qui est au fond, à droite.

A la même scène, toujours....

LEONORA.

Le Tasse à la princesse... Eh bien, qu'est-ce qu'il lui dit, ce pauvre garçon ?

ROSWEIN.

J'avais trouvé un commencement de mélodie qui me semblait à peu près cela. Voulez-vous l'entendre ?

LEONORA.

Oui, sans doute.

ROSWEIN, chantant, debout, sans accompagnement.

C'est l'heure où la nuit
Sur la fleur brisée
Verse la rosée
Qui tombe sans bruit.
Mon âme blessée
Demande à vos yeux...

S'interrompant, à part, en se frappant la poitrine.

Ah! qu'est-ce que j'ai donc là? (Il reprend l'air.) Qu'en pensez-vous? est-elle bien, cette phrase?

LEONORA.

Pas trop.

ROSWEIN.

Vous avez de l'humeur, Leonora.

LEONORA.

Vous me demandez mon avis, je vous le donne; mais il faudrait toujours vous flatter pour vous plaire.

ROSWEIN.

Il faudrait, dès que j'ai une lueur de courage, ne pas l'éteindre d'un revers de main, voilà tout.

LEONORA.

Eh! mon Dieu! si vous la trouvez charmante, cette phrase, gardez-la!

ROSWEIN.

Non! elle ne vaut rien! vous avez raison.

Il jette la musique et ferme le piano avec violence.

LEONORA.

Ah! vous y renoncez? eh bien, là, entre nous, vous faites bien, vous n'êtes pas en verve ce soir!

ROSWEIN, amèrement.

Ni ce soir, ni jamais! mon talent est mort! toutes les cordes de mon cerveau sont flétries, desséchées, comme si

la flamme y avait passé ! Ah! vous ne me l'apprenez pas, allez !... mes nuits sans sommeil me l'ont assez répété! Oh Dieu! en si peu de temps un tel changement! Hier la jeunesse, la poésie, l'espérance, tous les dons du ciel! aujourd'hui le silence, le vide, le froid de la tombe... voilà mon âme !... voilà votre œuvre, Leonora !

LEONORA.

Mon œuvre... à moi !

ROSWEIN.

Oui, à vous qui avez usé sans trêve, sans pitié, dans des luttes stériles, dans de misérables agitations, dans de mesquines douleurs, toutes les forces de mon esprit ! Voyons ! quel a été votre dessein, dites ?... quel gageure barbare avez-vous faite? à qui avez-vous juré de torturer jusqu'à l'épuisement, jusqu'à la dégradation une créature de Dieu? Eh bien, votre tâche est accomplie, soyez heureuse !

LEONORA, froidement.

Délicieux intérieur !

ROSWEIN.

Allons, laissez-moi ! allez à ce concert, et dites à ce jeune homme, à ce chanteur, qu'il peut se dispenser de venir mendier un rôle à ma porte... que ma tête est désormais aussi pauvre, aussi nulle que la sienne !... Allez !...

LEONORA.

Ah çà ! qu'est-ce que cela veut dire? Vous figurez-vous par hasard que je sois éprise de ce comédien ?

ROSWEIN.

Tout le monde le dit à Naples !

LEONORA.

Eh bien ! c'est parfaitement vrai, je l'adore.

ROSWEIN.

Ah ! de grâce, Leonora... je ne suis plus de force à sup-

porter cela... Aimez qui vous voudrez ! dites un mot, et je m'en irai, si vous n'avez pas la patience d'attendre qu'on m'emporte !

LEONORA.

Comme c'est gai, ceci !... je vous dirai, Roswein, qu'il n'y a pas plus de courage que de bon goût à prendre ainsi à tout propos, devant les dames, des attitudes d'agonisant. Dites-moi donc le nom de votre maladie, je vous prie !

ROSWEIN, lui jetant son mouchoir plein de sang.

Tenez !

LEONORA.

Qu'est-ce que cela prouve ? Tous les artistes crachent le sang !

ROSWEIN.

Ah ! vous êtes une malheureuse !

Il éclate en sanglots et va se jeter sur le canapé à droite.

LEONORA, se levant et faisant quelques pas vers lui.

Je n'aime pas les hommes qui pleurent, bonsoir !

Elle sort à droite.

SCÈNE III

ROSWEIN, CARNIOLI, sortant du balcon *.

CARNIOLI.

André !

ROSWEIN.

Carnioli ! est-il possible, Carnioli !

* Carnioli, Roswein.

CARNIOLI, le regardant avec émotion.

Tu es bien changé, mon pauvre enfant. Ta main, ami !... Allons, viens-t'en !

ROSWEIN.

Comment ! où voulez-vous que j'aille ?

CARNIOLI.

Sortons d'ici, te dis-je ; je ne veux pas que tu restes une minute de plus dans cet enfer !

ROSWEIN *.

Qui m'y a jeté, Carnioli ?

CARNIOLI, frappant du pied.

C'est moi, mille diables ! Ne me le répète pas, je me le suis dit assez ! Est-ce que j'avais l'idée, moi, d'un innocent de ton espèce, d'un amoureux de ta trempe ?... Comment ! tu es un homme, un homme d'esprit, de génie, et je viens de te voir là, pendant vingt minutes, exécuter docilement tous les exercices d'un acrobate, sous le fouet de cette coquette impitoyable !

ROSWEIN.

Ah ! taisez-vous !

CARNIOLI.

Sang de mes veines ! à quoi te sert donc cette cravache que voilà ? (Il saisit une cravache oubliée sur un canapé et fouette les meubles.) Allons, viens-t'en ! partons !

ROSWEIN.

Non, je ne puis m'en aller, Carnioli. Pour suivre cet amour fatal, vous savez quelle indigne trahison j'ai commise... (Mouvement de Carnioli.) Ah ! ne me parlez pas d'eux ; je ne sais ce qu'ils sont devenus, je ne veux pas le savoir ! mais cet amour qui fut mon crime, je veux en souffrir, je

* Roswein, Carnioli.

veux en mourir... L'expiation, c'est la seule vertu qui me reste... laissez-la-moi !

CARNIOLI.

Eh ! dis donc la vérité ! Cette femme qui te tient sous son talon, qui te déchire en riant dans la fange de ses pas... tu l'aimes encore !

ROSWEIN.

Eh bien, oui, je l'aime ! Vous l'avez voulu, je l'aime !...

CARNIOLI.

Mais comprends donc au moins, malheureux enfant, que ta place n'est plus ici, chez cette femme, dès qu'elle ne t'aime plus !

ROSWEIN.

Elle ne m'aime plus ?... Je lui ai offert cent fois de la quitter ; pourquoi me retient-elle, si elle ne m'aime plus ?

CARNIOLI.

Allons ! tu sais qu'elle aime ce Paolo Maria, tu le lui disais toi-même tout à l'heure.

ROSWEIN.

Je ne le croyais pas ! je ne le crois pas ! Un chanteur inepte, un histrion ! jamais ! Vous ne la connaissez pas ! c'est une âme orageuse, troublée, mais loyale ! Dites-moi qu'elle est capable d'un crime, si vous voulez, mais non d'une dégradation, non d'une basse duplicité !

CARNIOLI.

Elle est capable de tout, entends-tu, de tout !... comme toute femme au monde qui ne reconnaît d'autre principe que la passion ! L'as-tu jamais vue mettre le pied dans une église ? Non ! Eh bien, méfie-toi des femmes qui n'entrent jamais dans les églises, c'est une espèce venimeuse. L'honneur humain peut suffire à la rigueur contre les passions d'un homme... contre celles d'une femme il n'y a que

Dieu ! Ta maîtresse est un esprit fort, c'est une païenne ! Voici son histoire : elle a eu des amants, elle en a, et elle en aura tant qu'elle pourra !... Toute femme qui n'est pas à Dieu est à Vénus !

ROSWEIN.

Je vous dis que vous ne la connaissez pas! Vous perdez vos peines et vos calomnies! Assez!

Il s'assied à gauche.

CARNIOLI.

Ah! je vois ce que c'est! Oui... après t'avoir enlevé par un coup de main de courtisane, il fallait raffermir ton estime ébranlée! c'est l'usage! Alors, on s'est drapé dans sa robe d'innocence, on a versé à tes pieds des larmes virginales, l'oiseau de proie a modulé des soupirs de colombe, et tu as demandé pardon au ciel, n'est-ce pas, d'avoir mis à mal une si pure victime?

ROSWEIN, se levant*.

Assez, Carnioli, croyez-moi!

CARNIOLI.

Oui, et lorsqu'elle t'a vu bien fermement convaincu que tu étais son premier amant et que tu serais le dernier, elle en a pris bravement un sixième.

ROSWEIN.

Vous mentez!

CARNIOLI.

Tu ne crois pas au sixième! eh! mordieu! tu croiras du moins au quatrième... car c'était moi!

ROSWEIN.

Tu mens!

* Carnioli, Roswein,

SCÈNE IV

LES MÊMES, LEONORA, sortant de la droite et se précipitant dans le boudoir.

LEONORA, elle prend la main de Roswein*.

Merci, André, merci, mon amour!... Monsieur Carnioli, je n'ai rien à vous dire ; sortez de chez moi!

Elle lui fait signe de sortir : Roswein répète énergiquement le geste de Leonora.

CARNIOLI**.

Madame, je viens de trahir un secret qu'un homme d'honneur doit garder toujours, je le sais ; mais je vous trouve ici en flagrant délit de meurtre, et même au prix de mon honneur, je ne vous laisserai pas achever... Voyons, puisque vous voilà, ne prolongez pas les angoisses de ce jeune homme... attestez que j'ai dit la vérité.

LEONORA.

J'atteste que vous mentez!

CARNIOLI.

Eh! rappelez donc votre mémoire... je vous tiens dans ma main!

LEONORA.

Comment! le misérable ne veut pas sortir! André, il vous reprochait de ne pas savoir manier cette cravache... eh bien! donnez-la-moi!

CARNIOLI, saisissant le bras de Roswein.

André! mon André! ah! comprends-tu, mon pauvre enfant! Ce serpent veut que nous nous coupions la gorge

* Carnioli, Roswein, Leonora.
** Roswein, Carnioli, Leonora.

tous deux! c'est sa dernière ressource! Attends-moi dix minutes ; j'ai des preuves, je te les apporte... (A Leonora.) A revoir, vous!

Il sort par le fond.

SCÈNE V

LEONORA, ROSWEIN.

Dès que Carnioli est parti, Leonora s'affaisse sur elle-même en sanglotant.

ROSWEIN*.

Leonora, pourquoi cette douleur?... pourquoi ces larmes?... Je ne le crois pas!

LEONORA, à travers des sanglots.

C'est vrai!

ROSWEIN, lui saisissant le bras avec violence.

Dieu puissant!... (Laissant retomber le bras de Leonora.) Dieu juste. (Il fait quelques pas dans la chambre, puis revenant vers la femme qui pleure.) Pourquoi m'avez-vous trompé, dites? pourquoi, malheureuse? Ne vous aurais-je pas tout pardonné?

LEONORA.

Et m'auriez-vous aimée, André... aimée de cette pure tendresse, de ce noble amour d'enfant dont j'étais si indigne, hélas!... mais qui me faisait si heureuse?

ROSWEIN, incrédule.

Ah!

LEONORA, toujours à genoux.

Ah! que de fois l'aveu de mon infamie a failli s'échapper d'un cœur qui débordait!... Car cette pensée empoisonnait tout! ma vie, mes paroles... mon humeur... elle

* Roswein, Leonora.

était la source amère de ces méchants caprices dont je vous torturais, pauvre enfant!... Oh oui! que de fois j'ai voulu vous dire : Ne touchez pas ma main... ne touchez pas mon front!... Et puis le courage me manquait... je ne pouvais... je ne pouvais... (Elle pleure.) Ah! je vous aimais... Vous me croirez peut-être maintenant que tout est fini, Roswein... je vous ai bien aimé.

ROSWEIN.

Je ne vous crois pas!

LEONORA.

Non... j'ai tué la confiance... Mais, du moins, ne croyez pas à tout ce qu'a dit Carnioli... J'ai été sa maîtresse, voilà tout ce qu'il y a de vrai, et c'est assez pour la honte de toute ma vie... mais tout le reste est faux!...

ROSWEIN.

Je ne vous crois pas!... Levez-vous... allez!...

Il la relève violemment en passant*.

LEONORA, suppliant.

André! André!... Ah! pourquoi me traiter si durement, Roswein... Quand je serais, comme il vous l'a dit, une courtisane, une créature... eh bien! la dernière des femmes a encore ses moments de sincérité et de vertu... et vous devez bien voir, André, que je suis dans un de ces moments-là... Oui, il n'y a qu'une faute dans ma vie... Carnioli!

ROSWEIN.

Eh bien, Carnioli!... vous avez aimé Carnioli!... que faut-il donc de plus?

LEONORA.

Non, non, André! oh! vous ne pouvez le penser, non, je n'ai pas aimé ce Carnioli que vous connaissez, ce cœur flétri... cette âme glacée... ce vil libertin! non, jamais!

* Leonora, Roswein.

J'ai aimé une heure... un instant... pour mon désespoir éternel, un fantôme de noblesse, de grandeur enthousiaste, de tendresse exaltée... Ah! voilà le mensonge qui surprit un jour, avec un art infernal... mon pauvre cœur si triste alors... si seul... si avide d'affection!... et c'est lui, cet homme-là, qui me reproche de vous avoir trompé... vous... de m'être faite meilleure que je n'étais!... Ah! il est hardi! Certes, il n'a pas tenu à lui que je ne sois devenue telle qu'il me dépeint, telle qu'il me croit, peut-être... car Dieu sait avec quel soin jaloux j'ai dérobé toujours à son contact, à son insolente ironie, les vrais sentiments de mon cœur... mes songes de jeunesse... d'amour, de vertu!... mon âme, enfin!... mon âme, qu'il n'a pas connue... qui est née sous votre premier regard... qui vous survivra... allez, mon ami... pour vous venger... (Allant à lui tout à coup.) Partez! qu'il ne vous retrouve pas ici... que je n'aie pas à rougir devant ce misérable! Encore cette grâce... partez! (Elle lui prend la main qu'elle baise en s'inclinant.) André, je ne vous aimais pas, puisque vous ne voulez pas le croire... Je vous respectais... je vous adorais! Ah! cela est bien vrai! vous étiez pour moi plus qu'un amant bien-aimé... vous étiez ma religion... ma prière... mon dernier lien avec le ciel! Ah! tout ce que j'avais de bon et d'honnête... tout ce qui me consolait de moi-même... vous emportez tout... Tout va s'éteindre avec le cher regard de vos yeux! André! mon André! adieu! (Elle se prosterne à ses pieds.) Merci de m'avoir aimée.

ROSWEIN.

Leonora!... vous êtes plus coupable que des paroles ne peuvent le dire... si vous dépensez tant de serments et de larmes pour tromper un malheureux aussi confiant que moi... relevez-vous! je vous aime.

LEONORA, à genoux, le regardant avec angoisse.

André! oh non! si c'est une raillerie, je vous jure que le châtiment serait plus grand que la faute.

ROSWEIN.

Je ne raille point, pardieu!... je t'aime!

Il l'enlève et la serre dans ses bras.

LEONORA, les yeux dans ses yeux.

Il y a des anges! mais que suis-je, moi, que suis-je, grand Dieu!

ROSWEIN, la faisant asseoir et s'asseyant près d'elle, à gauche.

Oubliez! oubliez comme j'oublie, ne pleurez plus... Voyons, écoute, veux-tu partir? veux-tu quitter Naples?... en quel coin du monde veux-tu que je t'emmène, dis, je suis prêt?

LEONORA.

André!

ROSWEIN.

Tu peux être heureuse maintenant, il n'y a plus rien entre nous, plus de mensonge, plus d'arrière-pensée... Tu seras heureuse, n'est-ce pas? tu me le promets? et puis tu seras meilleure pour moi, et tu me forceras de bénir ce jour de malheur? (Se levant.) Mais je ne veux pas que cet homme rentre ici. Je vais le prévenir, je vais à Naples... Vous êtes brisée, Leonora, rentrez chez vous; s'il revenait en ce moment je ne répondrais pas... A demain.

LEONORA, le regardant*.

André, je ne vous reverrai plus.

ROSWEIN.

Demain, au point du jour, si vous le voulez, nous irons comme autrefois, comme au printemps de notre amour, courir tous deux dans les ruines et moisonner dans la rosée... Me croyez-vous?

* Roswein, Leonora.

LEONORA.

Je vous crois! je vous crois! (Elle lui baise les mains.) Je t'adore!

Elle sort à droite.

SCÈNE VI

ROSWEIN, seul.

Oui, ce sont là des accents de vérité, ou la lumière même du jour n'est que mensonge et ténèbres!... Que va-t-il dire, lui? Il va redoubler, charger encore ses accusations! Mais j'ai un mot à lui répondre... (Carnioli paraît au fond.) Lui! déjà!

SCÈNE VII

ROSWEIN, CARNIOLI*.

CARNIOLI.

Oui, déjà! Tiens, voici des preuves que tu ne récuseras pas.

ROSWEIN.

C'est inutile, elle m'a tout avoué.

CARNIOLI.

Ah! je m'en doutais!... Or ça, fait ton paquet, et partons.

ROSWEIN.

Non!

* Roswein, Carnioli.

CARNIOLI.

Non? Eh bien, je suis fâché de te le dire, mon garçon, mais tu es un...

ROSWEIN.

Un lâche!... c'est entendu! mais ne le répétez pas, croyez-moi... Vous avez été mon bienfaiteur, Carnioli, et je m'en suis souvenu... mais c'est assez!... Un outrage de plus sur vos lèvres, ma main sur votre visage!

CARNIOLI, froidement, après une pause.

Mon cher, tu seras cause que je terminerai mes jours dans un couvent, toi, vois-tu?... Ah! cette femme! Comment ai-je pu oublier qu'il a suffi en tout temps d'un de ces fragiles écueils pour briser toute force humaine!... Un enfant le sait!... Omphale, Circé, Dalila, ces noms de magiciennes qui flamboient comme des phares dans la tradition du monde, comment ne m'ont-ils pas éclairés!... Ah! mais, tout n'est pas fini... elle n'aura pas le dernier mot!... Je t'arracherai de son repaire! Dieu merci, je n'ai que deux paroles à te dire, et tu me suivras!...

ROSWEIN, s'asseyant.

Jamais!

CARNIOLI.

Tu me suivras, s'il te reste un lambeau de cœur dans la poitrine... Ah! j'aurais voulu te préparer à ce coup, mais il n'est plus temps! Ecoute donc : je les ai vus... tous deux... il y a trois jours! (Mouvement contenu de Roswein qui écoute comme malgré lui.) Il y a trois jours, oui! j'étais en Sicile... quelques affaires, peu importe... c'était près d'une villa que j'ai entre Palerme et Monréale, dans un vallon abrité contre les vents de la mer et où viennent se réfugier les santés détruites.

ROSWEIN, se levant.

Carnioli!

CARNIOLI.

Je me promenais là, au déclin du jour, triste, je ne sais pourquoi! Tout à coup, comme j'approchais d'une maisonnette cachée dans les arbres, j'entendis s'élever du fond d'un jardin, des sons... Je reconnus l'archet, je reconnus la main!... Cela me fit mal. Un instant, j'eus l'idée de fuir, mais je ne sais quel sentiment m'attirait malgré moi jusqu'au fond de cet abîme d'amertume au bord duquel le hasard m'avait amené.

ROSWEIN.

Le hasard, Carnioli?

CARNIOLI.

Comme tu voudras!... La porte était ouverte... j'entrai sans bruit dans ce jardin et j'aperçus derrière le feuillage un groupe de trois personnes... Une d'elles m'était inconnue, mais je compris que c'était un médecin... Quant aux deux autres, je les connaissais... Le vieillard me parut changé... les traits de la jeune fille étaient à peine altérés, mais sa pâleur, son attitude... son regard étincelant... Je vis que le médecin venait pour elle... Comme j'arrivais, le vieillard déposa son archet... L'enfant parut s'endormir... ses lèvres entr'ouvertes murmurèrent quelques mots, j'entendis ton nom!

ROSWEIN.

Eh bien... achevez... achevez! je vous écoute!

CARNIOLI.

C'était comme un délire; elle répétait tes paroles d'amour, puis elle priait son père, elle priait son Dieu de te pardonner!...

ROSWEIN.

Marthe! Marthe!

CARNIOLI.

Pendant ce temps... ah! je vivrai dix mille ans, je n'ou-

blierai pas un seul détail de cette scène!... pendant ce temps, les doigts du vieillard, posés sur les cordes, en tiraient par saccades des sons, des plaintes qui m'entraient dans l'âme... La jeune fille se réveilla... Mon père, dit-elle en souriant, j'ai une grâce à vous demander... jouez-moi le chant du Calvaire!... Non, non, dit-il en essayant de sourire aussi, lui... le jour de ton mariage, petite!... L'enfant le regarda fixement sans répondre... Il baissa les yeux, il secoua ses cheveux blancs sur son front plus pâle que le marbre, et prit son archet... (Avec une vive émotion.) J'entendis alors le chant du Calvaire... Ah! le chant du Calvaire, oui!... Pendant qu'il jouait, je voyais de grosses larmes tomber une à une sur ses pauvres mains amaigries et tremblantes... Il pleurait! Le bois et le cuivre pleuraient!... Et moi!... L'enfant seul ne pleurait pas!...

ROSWEIN.

Ah! mon Dieu! ayez pitié!...

Il penche sa tête sur l'épaule de Carnioli.

CARNIOLI.

Je sortis... j'attendis le médecin à la porte... Il désespérait... Mais, lui dis-je, si celui qu'elle aime... lui était rendu? alors, me dit-il, peut-être... peut-être!

ROSWEIN.

Ah! partons, Carnioli! partons vite!

CARNIOLI.

Ah! j'en étais sûr!... Eh bien! partons! Viens! je t'accompagnerai.

ROSWEIN.

Oui, partons... Deux minutes, et je suis à vous!

Il lève la portière de Leonora.

CARNIOLI.

Mais où vas-tu donc?

ROSWEIN, avec force.

Oh! ne craignez rien, Carnioli! je vous jure que je vais vous suivre... vous le voyez bien! Mais je ne dois pas sortir de cette maison comme un bandit qui se sauve! Non!... je vais tout lui dire, elle me comprendra... Attendez-moi!

CARNIOLI.

Ah! André, prends garde!

ROSWEIN.

Ah! ne craignez donc rien!...

Au moment où il va pour entrer, Marietta paraît et lui barre le chemin

SCÈNE VIII

ROSWEIN, CARNIOLI, MARIETTA.

ROSWEIN.

Laisse... je vais chez ta maîtresse.

MARIETTA.

Pardon... madame dort.

ROSWEIN.

Comment! elle dort... elle dort! c'est impossible!

MARIETTA.

Son Altesse était souffrante: elle a recommandé qu'on ne la troublât sous aucun prétexte.

ROSWEIN.

Ah! laisse-moi passer!

MARIETTA.

Pardon, monsieur, mais je serais chassée.

CARNIOLI, avec éclat.

Elle n'y est pas! je parie ma tête qu'elle n'y est pas!

ROSWEIN, repoussant violemment Marietta :

Ote-toi !

Il reste un moment hors de scène.

CARNIOLI.

N'est-ce pas, Marietta, elle n'y est pas ?

MARIETTA, descendant la scène et gagnant la droite.

Je ne sais pas.

ROSWEIN, rentrant une lettre à la main. Avec un rire contraint.

Eh bien, vous aviez raison, Carnioli, c'est vrai !

CARNIOLI.

Pardieu !... Mais pourquoi ris-tu ? Voyons ! du calme !

ROSWEIN

Mais je suis très calme, je ris parce que cela est plaisant... à force d'être infâme... Vous ne l'avez pas vue, vous, tout à l'heure... là... à deux genoux... couvrant mes mains de larmes et de caresses... Ah ! c'est une fière comédienne, allez !... Et puis cette lettre qu'elle m'a laissée, un chef-d'œuvre ! vous allez voir... (A Marietta qui veut se retirer, d'une voix terrible.) Reste ici, toi, maudite !... Tenez, écoutez ! (Il lit la lettre.) « Mon cher maestro, je quitte quand il me plaît, mais on ne me quitte pas !... »

CARNIOLI.

Ah ! c'est bien cela !

ROSWEIN.

Oui, c'est bien cela ! n'est-ce pas ? (Allant tout à coup à Marietta et lui saisissant le bras, il lui dit d'une voix sourde.) * Écoute, toi, et réponds une fois dans ta vie avec vérité, ou tu payeras pour tous !... Elle est partie avec ce chanteur, n'est-ce pas ?

MARIETTA, à Carnioli.

Excellence !... Au secours... il me fait peur !

* Carnioli, Marietta, Roswein.

CARNIOLI.

Eh bien, réponds !

MARIETTA.

Avec le chanteur, oui.

ROSWEIN.

Où vont-ils ?... quelle route ont-ils prise ? réponds !

MARIETTA.

La route de Gaëte.

ROSWEIN.

De Gaëte, c'est bien !... Carnioli, vous avez des chevaux là n'est-ce pas ?... Oui... c'est bien !... Je connais un chemin qu'elle n'a pu suivre en voiture... nous allons le prendre, nous serons avant eux aux Thermes de Néron... il faut qu'ils y passent... nous les attendrons !... (Il prend des pistolets ; à Marietta.) A Gaëte, n'est-ce pas ?

Il lui jette sa bourse.

CARNIOLI.

Des armes ! mais que veux-tu donc faire, André ?

ROSWEIN.

Vous verrez bien, pardieu !

CARNIOLI.

Et Marthe... Marthe... tu l'oublies donc ?

ROSWEIN.

Mais pas du tout... je ne l'oublie pas... nous la verrons... nous irons ! (Il chancelle comme pris de vertige ; se frappant la poitrine.) Allons ! lâche cœur ! va donc jusqu'au bout !

CARNIOLI.

Où veux-tu aller, malheureux ! tu ne peux pas te soutenir !

ROSWEIN, avec une énergie fébrile *.

Vous êtes fou, Carnioli ! je ne me suis jamais mieux porté de ma vie !... Allons ! partons.

CARNIOLI.

Je ne te suivrai pas !

ROSWEIN.

Ne me suivez pas ! adieu !

Il s'éloigne.

CARNIOLI.

André ! attends-moi, mordieu !... (Se frappant le front.) Ah bah ! je serai destitué ! mais cela m'est égal !

Il sort à la suite d'André.

* Roswein, Carnioli.

DEUXIÈME TABLEAU [1]

Minuit. Une route escarpée au bord de la mer. Grande ruine romaine à droite. roupes de rochers ; çà et là quelques arbres. Dans le fond la mer.

SCÈNE PREMIÈRE

ROSWEIN, CARNIOLI.

ROSWEIN, hors de vue.

Emmène ces chevaux, Beppo. Va nous attendre dans cette maison où nous avons vu de la lumière... à quelque cent pas d'ici. (Il entre par la gauche.) Tenez, nous allons attendre là ; il faut qu'ils y passent forcément.

CARNIOLI.

André, mon ami, mon enfant, finissons cela... Tu me fais faire un rêve épouvantable !... J'ai été cent fois tenté, depuis dix minutes, de pousser mon cheval à la mer... J'ai du feu dans la tête... Aie pitié de moi, aie pitié de toi-même !... Ne restons pas là, j'ai des pressentiments terribles... Éloignons-nous de ce lieu sinistre !

ROSWEIN.

Éloigne-toi si tu veux.

CARNIOLI.

Ah ! pense à la Sicile, André... pense au chant du Calvaire !

1. Voir à la dernière page.

ROSWEIN.

Eh ! je le chante... le chant du Calvaire !

CARNIOLI.

Mais, malheureux, tu attendras en vain ! il y a plus d'une heure qu'ils sont partis ; ils sont passés depuis longtemps.

ROSWEIN.

Je sais le temps qu'il leur faut, soyez tranquille.

CARNIOLI, allant vers le fond *.

Eh ! je n'y songeais pas, ils auront pris par mer ! C'est la coutume de cette femme quand elle va à Gaëte... Je le sais bien, moi !...

ROSWEIN.

Non, la Marietta nous l'aurait dit... Écoutez... j'ai entendu un bruit de chevaux...

CARNIOLI.

Ce sont les miens que Beppo emmène... Rappelons-le, et partons, je t'en prie !

ROSWEIN, montant sur la ruine **.

Tenez !... là-bas, à mi-côte... ce point sombre, c'est une voiture... Carnioli, ne voyez-vous pas ?...

CARNIOLI.

Eh ! que veux-tu voir dans cette horrible nuit ? Tu es fou !... Partons, te dis-je, partons !...

ROSWEIN.

Là... sous ma main... Tenez, là... voyez-vous maintenant ?... Ce sont eux !... ils viennent... (Descendant.) *** Ah ! saints du ciel ! que va-t-il se passer ?

* Roswein, Carnioli.
** Carnioli, Roswein.
*** Roswein, Carnioli.

CARNIOLI.

André, donne-moi tes armes; tu n'es pas maître de toi... Je veux bien te servir de témoin contre ce jeune homme... mais si tu prétends me faire assister au meurtre d'une femme...

ROSWEIN.

Une femme !... est-ce que c'est une femme?... Et puis, que m'importe ! Comment ! on fera ce qu'elle a fait ; on fera litière sous ses pieds de tout ce qu'il y a de sacré et d'inviolable ; on fera, vingt fois le jour, de la parole, du sourire et des larmes un mensonge... de l'âme d'un homme un hochet... du nom même du ciel une lâche trahison... et on en sera quitte pour dire : Je suis une femme !... Non ! de par Dieu ! ce ne sera pas !...

Une voiture sombre, attelée de deux chevaux noirs, traverse la route au fond.

ROSWEIN.

Les voilà !... (Il se précipite.)* Arrête... ou je brûle !...

CARNIOLI, cherchant à le retenir.

Tu te trompes, André ! je te jure !... cette voiture n'est pas la sienne !

ROSWEIN.

Nous allons voir ! Laisse-moi !... (Il ouvre violemment la portière de la voiture et recule aussitôt en poussant un cri terrible; Carnioli le contient de sa main.) Ah !...

Il tombe à droite.

* Carnioli, Roswein.

SCÈNE II

LES MÊMES, SERTORIUS.

SERTORIUS, pâle, défait, sinistre, se montrant hors de la voiture, debout sur le marche-pied. *

Qu'y a-t-il ? que voulez-vous, messieurs ?... C'est ma fille qui est morte. Je l'emporte en Allemagne : elle l'a désiré... Ma fille unique, mon unique enfant... Que voulez-vous de moi ?

Il met pied à terre.

CARNIOLI, troublé.

Monsieur, n'ayez aucune crainte.

SERTORIUS.

Oh ! je ne crains rien, messieurs... Que voulez-vous que je craigne maintenant ?... ma fille est morte !...

CARNIOLI.

Passez en paix, monsieur, passez en paix.

Il fait signe au postillon de partir.

SERTORIUS.

Merci, messieurs, merci : je l'emporte en Allemagne. Elle l'a désiré.

CARNIOLI.

Oui, monsieur... allez en paix !... Que Dieu vous soit en aide ! (Il ferme la portière ; la voiture disparaît dans les ténèbres.) André !... où es-tu, mon André ?... Souffres-tu, mon enfant ?

ROSWEIN, d'une voix éteinte.

Non... pas assez !... pas assez !!!

* Carnioli, Sertorius, Roswein.

CARNIOLI.

Comme tu es pâle ! Donne-moi ton bras... ton pouls... Ah! miséricorde !

Tout à coup deux voix s'élèvent sur la mer, chantant le chant de *Boabdil*. On reconnaît la voix de Leonora. Une barque pavoisée de feux apparaît au loin.

ROSWEIN.

Écoutez ! écoutez !...

Il pose le pied sur un rocher en montrant la barque, essaye, comme pris de délire, de répéter une phrase du chant, puis sa voix s'éteint, et il tombe à la renverse dans les bras de Carnioli éperdu.

CARNIOLI, hors de lui, se dressant sur le rocher, et criant vers la mer.

Le cygne dalmate se meurt!... tais-toi donc, *canaglia !* (Les chants continuent en s'affaiblissant. La barque s'éloigne. Carnioli soutient vainement André, qui s'affaisse sur le chemin.) Malheur ! malheur ! Ah ! pauvre enfant ! Parle !... m'entends-tu ?... Plus rien !... rien !... (Il tombe à genoux et pleure.) Ah ! prie pour moi !...

FIN DE DALILA.

NOTE. — A quelques exceptions près, les théâtres de province qui monteraient cette pièce, feront bien de renoncer franchement à la voiture du dernier tableau. Il faut une scène large et profonde pour admettre ce terrible accessoire dans des conditions qui ne prêtent pas au ridicule.

Voici, avec la suppression de la voiture, comment la scène peut se jouer. — Il y a, au fond du théâtre, un escalier de rochers descendant vers la route, laquelle longe la mer et se trouve hors de vue, en contre-bas. La chaise de poste est censée passer sur la route, Roswein, en s'écriant : Arrête! ou je te brûle! se précipite vers le chemin. Il reparaît l'instant d'après, chancelant et reculant devant Sertorius, qui gravit les rochers et marche sur lui comme un spectre.

Le dialogue reste le même.

L'ACROBATE

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théatre-Français, le 18 avril 1873.

PERSONNAGES

	ACTEURS
M. DE SOLIS.	M. Bressant.
JEANNE DE SOLIS.	Mlle Croizette.
GASTON.	M. Febvre.

Les indications de mise en scène sont prises de la droite à la gauche du spectateur.

L'ACROBATE

Un boudoir élégant. Deux canapés, l'un à droite, près d'une table chargée d'albums, l'autre à gauche. Une cheminée, avec du feu, à droite, surmontée d'une glace sans tain. Deux candélabres sur la cheminée. Une porte au fond, au milieu. Une porte latérale à droite, dans un pan coupé. — Deux lampes allumées sur des consoles.

SCÈNE PREMIÈRE

JEANNE, seule sur un canapé, à droite; elle rêve la tête dans sa main.

(Se levant lentement avec indécision.) Quelle folie! (Elle s'approche de la cheminée et paraît encore hésiter.) Au fait, c'est un enfantillage... pas autre chose...

Elle prend sur la cheminée une allumette, se baisse vers le foyer, où il y a du feu, et allume ensuite trois ou quatre bougies des candélabres. — Pendant qu'elle s'occupe de ce travail, M. de Solis entre par la porte du fond.

SCÈNE II

JEANNE, M. DE SOLIS.

SOLIS, à Jeanne, qui ne s'est pas aperçue de son entrée.

Vous illuminez?

JEANNE, surprise et légèrement troublée.

Ah! pardon... c'est que ces lampes éclairent si mal! —

C'était triste... Au reste, il est bien facile d'en faire l'économie.

Elle souffle les bougies.

SOLIS, qui s'est approché.

Non... non... comment donc? Je serais désolé de déranger vos petites combinaisons. ((Il rallume toutes les bougies. Jeanne paraît soucieuse.) Là!... Mais vous n'êtes pas habillée... Vous ne sortez donc pas, ce soir?

JEANNE, avec agitation.

Non..., je vous avouerai que je suis un peu fatiguée. (Elle se rassoit.) J'ai passé mes trois dernières nuits au bal, et j'ai besoin de respirer... Mais vous par quel hasard?... Je n'espérais pas vous revoir sitôt... Je croyais que vous alliez à votre conseil d'administration, après ce dîner?

SOLIS.

J'y vais... Mais comme je passais devant l'hôtel avec ma voiture, j'ai voulu voir si vous sortiez, je vous aurai menée.

JEANNE.

Je vous remercie... non, je ne sors pas... J'attends ma mère ce soir..., et puis il me viendra peut-être quelques visites... je prendrai ce qui viendra... Et ce dîner, à propos, était-ce bien? Y avait-il de belles toilettes?

SOLIS.

Comment! de belles toilettes?... Vous savez bien que c'était un dîner d'hommes.

JEANNE.

C'est juste!... oui... Eh bien, qu'est-ce qu'on a dit?

SOLIS.

On a dit du bien des femmes.

JEANNE.

Bah! à quel propos?

SOLIS.

A propos de cette dame, de cette Anglaise, lady Foster, qui vient de se faire enlever par un acrobate, un écuyer de cirque, un clown... je ne sais quoi... très beau garçon d'ailleurs.

JEANNE.

Et quel bien avez-vous trouvé à en dire?

SOLIS.

Tout le bien du monde... et de l'acrobate aussi.

JEANNE.

Est-ce que vous avez dîné... avec excès?

SOLIS.

Moi! vous savez que je n'ai pas de vices.

JEANNE.

C'est vrai.

SOLIS.

Je le regrette, car je crois que je vous plairais davantage si j'en avais.

JEANNE.

Il est possible.

SOLIS, s'asseyant sur une chaise, à droite du canapé.

Bref, il n'y a eu qu'une voix parmi nous pour chanter les louanges de lady Foster, et à son occasion, celles de votre sexe tout entier. Quelle sincérité!... disions-nous... Quelle franchise dans la passion! Comme ces cœurs de femmes se donnent pleinement, noblement, sans arrière-pensée, sans réserves égoïstes!... En voilà une qui a le rang, la fortune, la considération... un palais à Londres, des châteaux partout... toutes les joies et toutes les dignités de la vie... Soudain elle aime... son cœur parle... et la voilà partie pour la ruine, pour la honte, pour la misère, pour la mort... peu lui importe... Et bien, c'est très beau!

JEANNE.

Je suis entièrement de votre avis.

SOLIS.

N'est-ce pas?... Et remarquez qu'elle n'a pas emporté l'ombre d'une banknote, pas un diamant. Son mari l'avait épousée avec rien, elle est partie avec rien... Et c'est ce qui fait que nous admirions également l'acrobate... Car enfin voilà un homme dont l'existence est très précaire, qui n'a que sa pauvre petite position pour vivre... et qui va se trouver nécessairement très embarrassé.

JEANNE.

C'est à craindre.

SOLIS.

Aussi nous convenions qu'il se montrait à peine moins héroïque à sa façon que lady Foster à la sienne, et qu'ils étaient vraiment dignes l'un de l'autre. Seulement nous faisions cette différence entre eux que lady Foster était un parfait spécimen de votre sexe, tandis que Carnaby..., il s'appelle Carnaby... était une exception extraordinaire dans le nôtre.

JEANNE.

Ah?

SOLIS.

Mon Dieu! certainement!... Soyez sûre qu'entre hommes, nous nous rendons justice, de même que nous vous la rendons... Eh bien! une de vos supériorités sur nous, c'est précisément cet entrain, cette abnégation, cette... folie, dirai-je, exempte de tout calcul et de tout intérêt vulgaires, que vous apportez dans la passion... Il n'y a pas de femmes qui ne soient prêtes, comme lady Foster, à jeter toute leur vie dans leur amour, à tout quitter, à tout rompre, et à tout affronter, pour suivre au bout du monde celui qu'elles aiment... Elles font mieux que de se résigner

à cet absolu sacrifice... Elles le veulent, elles le demandent, elles l'implorent!... (D'un ton rassis tout à coup.) Seulement, nous autres, généralement nous ne nous en soucions pas... Au point de vue social c'est un bonheur... mais qui ne nous fait pas honneur, je l'avoue... Non pas certainement que les élans du cœur et de la passion nous soient inconnus... nous en sommes, Dieu merci! fort capables... Mais enfin nous les raisonnons!... Nous aimons à les concilier avec nos habitudes et nos occupations... Et l'amour, quand il peut entrer dans notre vie sans la déranger, ne nous en est que plus agréable.

JEANNE, avec une indignation contenue.

Oh! mon Dieu! en ce qui vous concerne, j'en suis persuadée... Mais n'est-il pas possible que vous formiez vous-même dans votre sexe une exception plus rare encore que cet admirable acrobate, et que tous les hommes n'aient pas le même empire que vous sur leurs passions?... qu'ils ne possèdent pas tous au même degré que vous l'art de régler admirablement les mouvements de leur cœur, de les modérer à leur gré et à leur aise, — et même de les supprimer tout à fait, ce qui est infiniment plus commode... Je suis un peu neuve dans la vie et fort inexpérimentée... mais il me semble que cette manière tranquille et confortable d'aimer n'est pas de nature à susciter ces grandes passions si dévouées et si héroïques dont vous reconnaissez la vertu... et je me permets de croire que s'il y a des femmes pour éprouver de tels sentiments, c'est qu'il y a des hommes pour les mériter.

SOLIS, se levant et passant à gauche.

Pour les inspirer... oui, hélas! — pour les mériter, non. Mais quant à moi, je ne sais véritablement pas pourquoi vous me mettez en cause, c'est une personnalité gratuite. Nous parlons des amoureux, des amants... Moi je suis marié... (Il s'incline avec courtoisie devant sa femme.) ces choses-là ne me regardent plus.

JEANNE.

Je ne comprends pas.

SOLIS, froidement.

C'est fâcheux... Mais il faut que je vous quitte, ma chère... Ah! dites-moi, vous voyez quelquefois dans le monde votre cousin de Néville, depuis son retour?

JEANNE.

Oui... je l'ai rencontré au bal ces jours-ci.

SOLIS.

Ayez donc la bonté, si vous y pensez, de m'excuser auprès de lui... Je lui dois une visite, et je suis très en retard... J'ai été si occupé...; mais je passerai chez lui un de ces matins... Il ne retourne pas à Florence, n'est-ce pas?

JEANNE.

Non, il est attaché à Paris.

SOLIS.

Ah! très bien... cela me donne de la marge... A demain... Mes respects à votre mère.

JEANNE.

A demain.

Il sort par le fond.

SCÈNE III

JEANNE, seule; elle se lève.

Quel martyre! que j'ai souffert! j'avais si peur! (Elle jette un regard sur la fenêtre.) ...Et puis ce bizarre sujet d'entretien... est-ce hasard... est-ce soupçon?... Ah! que soupçonnerait-il? Il n'y a rien... rien!... Mon seul tort est d'avoir

donné un air de mystère à ce rendez-vous, si naturel... si innocent dans ma pensée... Enfin, Dieu merci, Gaston a reconnu la voiture, et il n'est pas venu... Ah! je ne suis pas faite pour ces émotions-là, décidément! (Un domestique ouvre la porte au fond, et annonce : Monsieur de Néville!) Ah!

SCÈNE IV

JEANNE, GASTON.

JEANNE, qui a repris sa place sur le canapé à droite.

J'espérais ne pas vous voir.

GASTON.

Quel accueil!... Pourquoi? Que s'est-il passé?

JEANNE.

Mon mari sort d'ici.

GASTON.

Je sais.

JEANNE.

Il est rentré ce soir, contre son habitude... Il m'a tenu un langage singulier... Je suis tourmentée, inquiète... je vous supplie de vous retirer.

GASTON.

Ma chère cousine, permettez-moi de vous dire que je ne comprends pas votre inquiétude... Je viens vous faire une visite... Est-ce que vous ne pouvez pas me recevoir comme tout le monde... et même plutôt que tout le monde... en ma qualité de parent et de très ancienne connaissance?

JEANNE.

Sans doute... mais cette malheureuse invention... pour vous dire que j'étais seule... Ces lumières, ce signal..

hier dans l'étourdissement du bal, cela m'avait paru une simple espièglerie comme du temps de notre jeunesse... Mais je vois maintenant combien cela donne une apparence mauvaise... Dieu sait pourtant si elle est justifiée! Car ce que je voulais vous dire dans ce mystérieux tête-à-tête, en vérité mon mari pourrait l'entendre!

GASTON.

Je ne me suis pas flatté, ma cousine... J'ai toujours pensé que je venais ce soir à un rendez-vous... d'amitié.

Il s'assoit sur une chaise à gauche.

JEANNE.

Vous en serez encore mieux convaincu quand vous partirez. — Je vais vous parler avec une grande franchise, Gaston : cet entretien, ce tête-à-tête, je vous l'aurais demandé, si vous ne m'aviez prévenue. Nos conversations rapides à travers le monde ne pouvaient suffire à nous bien rendre compte l'un à l'autre de notre situation mutuelle, à bien établir le caractère des relations qui doivent exister entre nous... s'il doit en exister.

GASTON.

S'il doit en exister?

JEANNE.

Oui, et cette explication m'a paru d'autant plus nécessaire que vous sembliez vous-même assez incertain des termes dans lesquels vous devez vivre avec moi, si j'en juge par quelques nuances de votre langage, qui, je vous l'avoue, ne m'ont pas plu.

GASTON.

Vous n'avez qu'à me signaler ces nuances, ma cousine, pour qu'elles disparaissent à jamais. — Mais je vous supplie de comprendre le trouble d'esprit que j'ai dû éprouver en vous revoyant... (Sur un geste de Jeanne.) Pardon, je ne dis qu'une chose fort simple... Quand on m'a envoyé à Flo-

rence il y a trois ans, nous étions grands amis, n'est-il pas vrai?... Camarades d'enfance et de jeunesse, habitués à une intimité de chaque jour pleine de confiance et d'abandon?... Je reviens, je vous retrouve mariée... C'est un changement terrible... (S'inclinant) pour moi! — et il est naturel qu'en votre présence — sur un terrain si nouveau, je me trouve. (D'une voix altérée.) Comment dirai-je?... Dépaysé!

JEANNE, un peu ironique.

Oui... eh! bien, c'est précisément cet embarras, très compréhensible, que je désire faire cesser. — C'est bien facile si vous le voulez... Vous étiez autrefois mon ami, disiez-vous... Restez-le.

GASTON.

Oh! de très grand cœur, je vous assure.

JEANNE.

Oui, mais comprenez-moi bien... Je ne vois pas en effet qu'une amitié qui était permise à une jeune fille doive être interdite à une femme. Je suis donc toute disposée à renouveler celle qui nous liait autrefois; elle me serait aujourd'hui encore très douce, très utile même, je crois, mais à une condition expresse : c'est qu'elle me laisserait une absolue confiance, qu'elle se tiendrait religieusement dans ses limites... Qu'elle serait enfin très sincèrement de l'amitié et rien de plus. Je veux bien oublier quelques mots de galanterie ridicule qui vous ont échappé ces jours-ci, mais je n'en veux plus entendre... Voyez si cela vous convient, et répondez-moi en homme d'honneur.

GASTON, d'un ton grave et pénétré.

J'obéirai.

JEANNE.

Mais... — j'y compte tout à fait.

GASTON.

Vous le pouvez.

JEANNE.

Eh bien! c'est dit. — (Elle lui tend la main et comme Gaston veut la baiser.) Non, non! votre main! en camarades!... (Ils se serrent la main.) Maintenant, causons. (Moment d'embarras. Gaston ne trouve rien à dire.) Parlez-moi de votre vie à Florence, de vos projets, de votre avenir, de ce qui vous intéresse, enfin!

GASTON, riant.

Mais ce qui m'intéresse avant tout, chère madame, c'est vous et pour entrer tout de suite dans mon rôle, et dans mes privilèges, permettez-moi une véritable question de vieil ami... Êtes-vous heureuse?

JEANNE, froidement.

Très heureuse.

GASTON.

Je ne puis pas dire que j'en suis surpris. Quoique je n'aie pas l'honneur de connaître personnellement M. de Solis...

JEANNE.

A propos, il m'a chargé de l'excuser auprès de vous pour une visite qu'il vous doit.

GASTON, s'incline et reprend.

Quoique je n'aie pas l'honneur de le connaître personnellement, je n'entends dire de lui que des choses excellentes... Il paraît d'abord que c'est un homme charmant...

JEANNE, atténuant.

Oh! charmant... il est distingué.

GASTON.

Extrêmement instruit.

JEANNE.

Oh! très instruit, cela... (Riant avec un peu d'amertume.) Presque trop pour une pauvre ignorante comme moi!

GASTON.

Infiniment d'esprit.

JEANNE.

Beaucoup, oui... un esprit un peu caustique, un peu froid... un peu aigu!... mais beaucoup d'esprit.

GASTON.

Ah! légèrement original, en ce cas?

JEANNE, appuyant.

Légèrement.

GASTON.

Mais cependant un caractère d'or, dit-on... très doux... très facile...

JEANNE.

Très indifférent surtout... impassible.

GASTON.

Mon Dieu! c'est assez la manière d'être des anciens militaires... Car je sais que M. de Solis a servi dans l'état-major, et même avec beaucoup d'éclat. On m'a cité de lui quelques traits superbes — pendant la campagne d'Italie, par exemple... Vous devez les connaître mieux que moi.

JEANNE.

Oh! il est très brave, certainement... Du reste, je ne sais pas si je me trompe, mais il me semble que les hommes sans imagination... doivent être plus facilement braves que d'autres.

GASTON.

Il y a toujours du mérite à être brave, avec ou sans imagination... Mon Dieu, ma chère cousine! tant de qualités, unies à une belle fortune, expliquent votre choix à merveille. Mais ayez donc la bonté de me dire comment ce mariage s'est fait? Quand j'eus le chagrin de m'éloigner de vous pour suivre ma carrière, il n'était question de

rien... vous ne connaissiez pas même M. de Solis... et un an à peine après mon départ, voilà cette nouvelle qui me tombe comme la foudre!

JEANNE, riant avec effort.

Oh! comme la foudre!

Elle se lève, s'approche du feu et se chauffe les pieds.

GASTON, vivement.

Ah! permettez!

JEANNE, riant.

Non, non, je vous en prie... Mon Dieu, voici tout bonnement ce qui s'est passé. M. de Solis avait voyagé quelque temps, après avoir quitté le service. Il ne faisait que de s'installer à Paris à l'époque de votre départ... Il plut à ma mère... elle l'agréa de suite... Moi, j'y mis un peu plus d'hésitation... j'attendis; je demandai du temps; mais enfin... enfin, me trouvant suffisamment édifiée, je n'hésitai plus.

GASTON, debout, d'un ton très sérieux.

Dois-je vous jurer, ma cousine, que la première nouvelle de ce mariage m'est arrivée la veille du jour où il allait s'accomplir?

JEANNE, ironiquement.

C'est très vraisemblable. Mais je ne vous le demande pas, et je vous serai obligée de ne pas insister.

GASTON, avec vivacité.

Ah! pardon!... que je ne me permette pas de reproches, c'est tout simple... mais que j'en reçoive, vraiment c'est un peu dur!... Oh! je sais parfaitement qu'au moment où j'ai quitté Paris, il n'y avait entre nous aucune promesse, aucun engagement formel... mais enfin, vous connaissiez mes sentiments... je croyais connaître les vôtres... Qu'allais-je faire à Florence? J'allais y faire un stage exigé par ma famille, qui est la vôtre... J'allais conquérir une situation

qui m'autorisât à avouer mes espérances, à réclamer un jour le prix d'une affection... unique dans ma jeunesse... unique dans ma vie!

JEANNE.

Vous oubliez vite nos conventions, Gaston.

Elle passe à gauche, et va s'asseoir sur l'autre canapé.

GASTON.

Nos conventions!... je ne les oublie pas... mais si elles m'engagent pour le présent et pour l'avenir, elles ne sauraient me forcer pourtant à renier, à calomnier mon passé!... Pouvez-vous imaginer qu'en apprenant ce fatal mariage, j'aie pu, ce jour même, à cette heure même, étouffer brusquement les sentiments dont mon cœur était rempli, dont mon existence était faite depuis tant d'années... les réduire tout à coup à un pur souvenir d'enfance, à une affection de parenté?... Mais je ne l'ai pas même essayé!... J'étais loin, Dieu merci... il n'y avait là aucune loi de convenance, de respect, ni d'honneur qui me contraignît... Eh bien! ce mariage, je le savais, et je n'y croyais pas... je ne voulais pas y croire!... Contre toute espérance, j'ai continué d'espérer... contre toute raison, j'ai continué d'aimer!

JEANNE, d'une voix rapide.

Gaston, souvenez-vous que maintenant vous êtes devant moi.

GASTON.

Ah! pourquoi suis-je revenu! cette triste folie était encore du bonheur auprès de ce que je devais trouver ici! J'ai trop compté sur mon courage... Aussi, à tout prix j'y suis résolu... et mes mesures sont déjà prises... je vais repartir!

JEANNE.

Non... ne me privez pas de votre amitié, puisque je vous la demande.

GASTON.

Mon amitié! eh! qu'en avez-vous besoin? à quoi peut-elle vous être bonne? vous êtes heureuse!

JEANNE, amèrement avec une émotion croissante.

Heureuse!... oui... heureuse en effet... autant qu'on peut l'être quand l'étourdissement supplée au bonheur... quand toute affection vous manque... quand on tient dans sa maison, non la place d'une femme aimée, mais celle d'un enfant méprisé... quand on vit sans cesse le cœur comprimé, humilié, glacé... sous l'ironie hautaine et dédaigneuse d'un maître!

GASTON.

Jeanne!... est-il possible? vous!...

JEANNE, le repoussant et se levant avec fièvre.

Ah! il était trop plein, ce cœur... et je n'ai pu le contenir... mais cette faiblesse finit tout... Vous parliez de repartir... vous aviez raison... maintenant c'est moi qui vous en prie, qui le veux!

GASTON, lui prenant la main.

Partir!... quand je vous sais malheureuse! Partir... oui, avec vous, si vous le voulez (Mouvement de Jeanne), sans vous, non! J'aurais respecté votre bonheur, Jeanne... mais votre souffrance m'enchaîne à vous pour jamais!

JEANNE, très troublée.

Quittez-moi!

GASTON, à droite, près du canapé, s'agenouille doucement et enlace peu à peu la jeune femme assise.

Non, je ne vous quitte plus... Ici, partout... vos larmes sont à moi... ma vie est à vous! Oh! ce rêve, qui trompait les tristesses de mon exil, si vous vouliez, si vous daigniez le réaliser, Jeanne! Sous ce ciel béni, sur cette terre charmante, quelle fête d'associer notre amour... à tous les enchantements de nos yeux et de notre pensée! Que de

fois je m'en suis fait l'illusion!... Car votre souvenir est là partout... mêlé à tous mes souvenirs... vous retrouveriez votre chère image empreinte dans tout ce qui m'était cher... et alors, Jeanne... vous n'oseriez plus dire jamais que vous n'êtes pas aimée!

JEANNE, égarée.

Ne me parlez plus, laissez-moi!

GASTON, l'attirant de plus en plus vers lui.

Pas aimée... non... adorée!

Il lui baise les cheveux.

SCÈNE V

Les Mêmes, M. DE SOLIS.

La porte du fond s'ouvre, M. de Solis paraît. Jeanne pousse un faible cri et se dresse épouvantée. Gaston est debout près d'elle, faisant face à M. de Solis. — M. de Solis, pâle et les traits contractés, semble hésiter. — Il fait un pas menaçant: puis brusquement avec un signe de tête impérieux, il dit d'une voix sourde :

SOLIS.

Tout à l'heure!...

Puis il sort rapidement à droite

SCÈNE VI

JEANNE, GASTON.

JEANNE, éperdue, courant à la porte et revenant.

Ah! fuyez! partez! Allez-vous-en vite... vite... au nom du ciel!

GASTON, avec émotion, mais simplement.

C'est impossible.

JEANNE.

Mais ne comprenez-vous pas? C'est le danger... c'est la mort qui vont venir!

GASTON.

Nous verrons.

JEANNE.

De grâce... laissez-moi seule... Moi je n'ai rien à craindre, j'en suis sûre... laissez-moi... partez, je vous en prie à genoux!

Elle se jette à ses pieds.

GASTON, la relevant et la soutenant.

Je ne puis, n'insistez pas davantage, c'est inutile... Ma pauvre enfant, je vous demande bien pardon!... je vous demande bien pardon!...

JEANNE.

Mon Dieu! mon Dieu!... ayez pitié!...

Elle se jette sur le canapé et cache sa tête dans ses mains. — On l'entend sangloter. — Gaston s'avance résolument de quelques pas et reste debout, froid et grave, les yeux attachés sur la porte. — Une longue pause d'anxiété.

GASTON, étonné et déjà légèrement mal à l'aise après cette longue et vaine attente.

C'est assez bizarre. (Une nouvelle pause de silence et d'inquiétude. — Gaston se retourne lentement vers Jeanne qui, surprise elle-même, a soulevé sa tête et l'interroge du regard.) C'est bien bizarre... Qu'est-ce que cela veut dire? Comprenez-vous? (Elle fait tristement signe que non.) Qu'est-ce qui se passe?

JEANNE, en enfant.

Je ne sais pas.

GASTON, perdant contenance, fait quelques pas avec embarras.

C'est excessivement... extraordinaire... (Comme pris d'une idée

soudaine, et se tournant brusquement vers la jeune femme.) Enfin... c'était bien votre mari, n'est-ce pas?

JEANNE.

Mais certainement.

GASTON.

C'est que je le connais à peine, moi... je l'ai aperçu une fois ou deux... et cela est si singulier, vraiment... (S'approchant d'elle.) est-ce qu'il n'a pas dit en sortant : Tout à l'heure!

JEANNE.

Oui, je pense.

GASTON, de plus en plus décontenancé.

Eh! bien... tout à l'heure, généralement... enfin!

JEANNE, joignant les mains de sa place.

Partez!

GASTON.

Non, non, assurément... quoique en vérité, j'en eusse le droit, je crois... Car qu'est-ce que cela signifie? Cela n'a pas de nom... C'est inqualifiable... on ne laisse pas un homme dans une situation pareille. — Vous le disiez un peu original... mais extrêmement, je trouve extrêmement!...

JEANNE, se levant tout à coup.

Je l'entends!

GASTON.

Ah! j'aime mieux cela!

SCÈNE VII

LES MÊMES, M. DE SOLIS.

SOLIS, gravement à Gaston.

Monsieur de Néville, je pense? (Gaston s'incline légèrement. Monsieur, je suis ennemi de l'éclat et du drame. J'ai craint de manquer de sang-froid, il y a un instant, et j'ai voulu reprendre mon calme. Maintenant je désire avoir d'abord un moment d'entretien avec ma femme... Mais veuillez ne pas vous éloigner; je serai à vous dans quelques minutes.

GASTON, avec hésitation, jetant un regard d'inquiétude sur Jeanne.

Monsieur...

SOLIS.

Vous ne me connaissez pas, monsieur; jamais une femme n'aura de violence à craindre de moi.

GASTON.

Je reste, monsieur, à votre disposition.

Il sort par le fond.

SCÈNE VIII

M. DE SOLIS, JEANNE.

SOLIS.

Remettez-vous... asseyez-vous... Jeanne, par quels torts ai-je mérité l'offense mortelle que vous me faites?

JEANNE, d'un accent tendu.

Je sais que rien ne peut me justifier.

SOLIS.

Mais encore?

JEANNE, de même, mais toujours sans violence.

Vous ne m'avez pas aimée, c'est tout... je ne sais ce qui m'attend, mais rien ne pourra me paraître plus cruel que cette glaciale et railleuse indifférence dont vous me désespériez.

SOLIS.

C'est bien. — Écoutez-moi. Je me suis dès longtemps fait une loi de tout prévoir dans la vie, le mal comme le bien... le mal plus que le bien... Et tout en espérant du fond de mon âme qu'une heure aussi douloureuse que celle-ci me serait à jamais épargnée, je n'ai pas voulu, si pourtant elle arrivait, qu'elle me trouvât sans une conduite prête; car les résolutions prises dans de tels instants, ne sont le plus souvent ni celles de la raison, ni celles de l'honneur... Voici donc ce qui se passe : vous n'aimez pas votre mari, vous aimez M. de Néville. Vous avez cru pouvoir me donner votre vie, vous vous êtes trompée, elle appartient à un autre, qui de son côté est prêt à vous dévouer la sienne. Si le divorce existait dans nos lois, il serait tout simple d'y recourir; mais au défaut de la loi nous pouvons substituer notre consentement mutuel. Le vôtre est acquis; je vous donne le mien. Nous n'avons pas d'enfants, c'est heureux; nos liens en seront plus faciles à dénouer. Dès ce moment donc vous êtes libre, et vous pouvez disposer de vous. — J'ajoute, vous en penserez ce qu'il vous plaira, que mon intention n'est pas de provoquer M. de Néville.

JEANNE, à demi voix.

Merci.

SOLIS.

Je veux bien, même, si vous le désirez, vous remettre le soin de lui faire connaître nos déterminations, car un en-

tretien entre nous, s'il n'était pas dangereux, serait malséant.

JEANNE.

Merci.

SOLIS.

... A moins, bien entendu, qu'il ne le réclame. — Je ne mets à tout ceci qu'une condition — et encore est-ce plutôt un conseil que je vous donne. — Je serais heureux qu'il entrât dans vos combinaisons de vivre hors de France... Il y a beaucoup de raisons pour que nous évitions les uns et les autres d'habiter désormais le même pays... et si c'était moi qui dusse m'exiler, vous avouerez que cela ne serait pas juste. — Quant à votre fortune personnelle...

JEANNE.

De grâce!...

SOLIS, froidement.

Est-ce que vous croyez que je vais la garder?... Je regrette de vous fatiguer de ces détails; mais cela est nécessaire. Un hasard heureux veut que votre fortune consiste en valeurs mobilières qui peuvent être disponibles du jour au lendemain. Si vous voulez bien dans un moment passer chez moi, je vous remettrai tout ce qui est relatif à vos intérêts. Vous pourrez ensuite, si cela vous convient, prendre conseil de ceux qui doivent s'en occuper désormais. Rien de plus légitime. — Je vous attends.

Il sort à droite.

SCÈNE IX

JEANNE seule, puis GASTON.

JEANNE, elle reste un moment accablée, puis se levant avec une résolution fiévreuse.

Allons !...

Elle va à la porte du fond, l'ouvre et revient se jeter sur le canapé, à droite.

GASTON.

Eh bien ?

JEANNE.

Eh bien ! ne m'abandonnez pas, car je n'ai plus que vous !

GASTON.

Vous abandonner, grand Dieu !... Mais enfin que vous a-t-il dit ? Que prétend-il faire ?

JEANNE.

Il me rend ma liberté... il me chasse, à dire vrai, et c'est juste... je suis perdue... c'est l'abîme... c'est la honte... Mais malgré tout je puis encore être heureuse si vous me restez, si vous m'aimez comme vous me le disiez tout à l'heure... si vous m'aimiez comme j'aime !

GASTON.

Si je vous aime, Jeanne... quand vous souffrez pour moi ! Ah ! jamais vous ne m'avez été si chère.

JEANNE.

Je veux vous croire... car vraiment la folie me prendrait... jugez... il faut que je m'en aille... Que je parte cette nuit même... Il le faut... il le veut !

Elle passe à gauche.

GASTON.

Pauvre enfant !... vous allez chez votre mère ?

JEANNE.

Chez ma mère !... Oh ! non... ma mère... je ne veux même pas la voir... je lui écrirai...

GASTON.

Mais où comptez-vous aller ?

JEANNE.

Où vous voudrez... pourvu que nous quittions la France... Il l'exige d'ailleurs... Vous m'aviez parlé de l'Italie... que vous aimez !

GASTON.

L'Italie !... l'Italie, soit. Certainement, Jeanne, je suis prêt à vous suivre au bout du monde et avec bonheur. Mais ne dois-je pas vous laisser un peu de temps pour y réfléchir ?... Ne me reprocherez-vous jamais d'avoir abusé d'une heure d'exaltation pour vous entraîner à une démarche irréparable ?

JEANNE.

Oh ! ne craignez rien... je vous serai éternellement reconnaissante, au contraire.

GASTON.

Reconnaissante, vous ! quand vous comblez tous mes vœux... Eh bien ! nous partirons... nous partirons. Mais vous n'ignorez pas que je ne suis point libre... au moins immédiatement...

JEANNE.

Quoi donc ?... vos occupations ? votre position à Paris ?

GASTON.

Oh ! grand Dieu, non !... si sérieuses que soient ces attaches, puisque tout mon avenir en dépend, ce sont des considérations trop secondaires auprès des devoirs que

votre situation m'impose... (Mouvement de Jeanne.) des devoirs qui me sont bien doux, Jeanne... Non, je parlais... je vous demande pardon de vous le rappeler... je parlais de mes obligations envers M. de Solis... je dois rester à sa disposition.

JEANNE, marchant avec agitation et passant à droite.

Ah ! Dieu merci, cette horreur du moins m'est épargnée... il m'a promis de ne pas vous provoquer.

GASTON.

Ah !... c'est bien... c'est très bien... je n'ai évidemment rien à dire à cela... mais puisque l'éclat est évité de ce côté, est-ce à nous, Jeanne, je vous le demande, de le faire naître par ce départ qui va retentir étrangement dans le monde ? Ne serait-ce pas aggraver vous-même bien gratuitement le malheur qui vous frappe ? Qu'en pensez-vous ?

JEANNE, en défiance.

Peut-être.

GASTON.

Car enfin, vous vous séparez de votre mari et vous vous retirez chez votre excellente mère... mon Dieu, le monde s'en occupe à peine, il y a incompatibilité d'humeur, on ne sait quoi... au bout de quelques jours on n'en parle plus... Mais un enlèvement, une fuite en Italie, c'est une explosion... terrible, hélas ! pis que cela, presque ridicule !

JEANNE, glacée.

C'est juste ; il vaut mieux ne pas partir.

GASTON, plus tendrement.

Car enfin de quoi s'agit-il, avant tout de sauver notre amour, n'est-ce pas, notre cher amour ? Eh bien, si vous saviez, ma pauvre enfant, que de fois j'ai vu dans ces contrées lointaines, perdues... les sentiments de dépaysement, de nostalgie se glisser entre les cœurs les plus unis et

altérer les plus douces intimités... Tandis qu'ici dans un monde que vous connaissez, que vous aimez, au milieu de vos relations habituelles, vivant tranquillement, comme autrefois chez votre mère, qui m'a toujours reçu avec une si parfaite bienveillance...

JEANNE, l'interrompant.

Oui, vous avez raison. C'est entendu. J'irai chez ma mère... mais j'oublie trop que je ne suis plus ici chez moi, et que je n'ai pas le droit de vous y retenir plus longtemps.

GASTON.

Hélas ! vous avez raison. Mais ne puis-je vous être bon à rien dans ce moment de détresse, chère Jeanne ?... Si vous prévenez votre mère par un mot, voulez-vous que je m'en charge ?

JEANNE.

Non. Je ne veux pas abuser de votre dévouement, je vous remercie.

GASTON, cherchant sa main, qu'elle lui abandonne avec dédain.

A bientôt, n'est-ce pas ?

JEANNE.

Oui.

Il sort.

SCÈNE X

JEANNE, seule, avec une douloureuse indignation.

Ah ! Je ne le reverrai de ma vie !... (Elle se laisse tomber sur le canapé, à gauche.) Hélas ! c'est maintenant que je suis bien véritablement perdue, abandonnée... seule au monde !... oh ! malheureuse !

Elle essuie vivement ses yeux en entendant venir son mari et se lève.

SCÈNE XI

JEANNE, M. DE SOLIS, tenant un portefeuille.

SOLIS.

Le temps nous presse... vous ne veniez pas... me voici.

JEANNE.

Pardon... j'allais vous rejoindre.

SOLIS, jetant un regard vers la porte du fond.

Vous êtes seule ?

JEANNE.

Oui.

SOLIS.

C'est regrettable, car il eût mieux valu terminer tout sans retard, et vous n'entendez rien aux affaires... Enfin, vous ferez examiner cela le plus tôt possible, je vous prie. (Jeanne répond oui d'un signe de tête.) Une seule question maintenant, si vous me le permettez. Puis-je savoir dans quel pays vous avez décidé de fixer votre résidence ?

JEANNE.

Nous ne part... je ne pars pas.

SOLIS.

Ah !

JEANNE.

Je me retire chez ma mère.

SOLIS.

J'avais espéré que vous auriez plus d'égard à mes conseils, à ma prière.

JEANNE, péniblement, se rasseyant.

Je l'aurais voulu.

SOLIS.

Ah ! très bien !... (A demi voix, comme à lui-même.) Oui, naturellement. — En ce cas, c'est moi qui partirai, voilà tout... Et qu'est-ce que vous allez lui dire, à votre mère ?

JEANNE, accablée.

Je ne sais pas.

SOLIS.

Voulez-vous que je la prévienne ? que je lui parle d'abord. Oh ! soyez tranquille... je n'aggraverai rien... au contraire... j'atténuerai... ou plutôt je dirai la vérité... Je dirai que votre faute, impardonnable aux yeux d'un mari, ne l'est pas aux yeux d'une mère.

JEANNE, à voix basse.

Vous avez pitié de moi.

SOLIS, après un court silence d'émotion reprend avec fermeté.

J'ai pitié de votre mère, et je veux l'épargner : de plus je désire couper court à une situation impossible... Votre mère prévenue, vous pourrez immédiatement quitter cette maison, et tout sera fini.

JEANNE, doucement.

Je comprends que vous ayez hâte d'être délivré de moi.

SOLIS.

Oui, Jeanne... Dieu sait que je n'ai pas cherché ce moment... je n'ai pas provoqué ce désastre, mais si affreux qu'il soit, j'avoue que j'y trouve encore quelque consolation. Il me délivre, comme vous dites, d'une existence qui n'était pas un supplice pour vous seule. Il est dur, je vous l'atteste, pour un galant homme, de voir sans cesse pendant des années les meilleures, les plus dignes inspirations de sa raison et de son cœur méconnues, dédaignées, repoussées presque comme des outrages !

JEANNE.

Des outrages, non, hélas !... mais...

SOLIS, avec force.

Que vouliez-vous de moi ? Ah !... je le savais, allez !... Vous vouliez, vous attendiez de votre mari les sentiments romanesques, les ivresses dramatiques, dont les conversations du monde, les livres, le théâtre remplissent et enflamment l'imagination des femmes... si bien qu'elles finissent par en faire le fond et le but même de l'existence ! Eh bien, non, cet amour-là je ne vous l'ai pas donné... je m'en serais bien gardé... et je vais vous dire pourquoi d'un mot. C'est que le mariage n'est pas une aventure galante !... c'est qu'il vit et qu'il dure par des sentiments d'un autre ordre, par des émotions plus vraies, plus saines et moins fugitives... C'est que je vous aimais comme ma femme, et non comme ma maîtresse !... Comprenez-vous ?

JEANNE.

Oui.

SOLIS.

Il faut — cela est certain !... qu'une honnête femme renonce aux joies... des autres ! On ne peut tout avoir !... Est-ce qu'il s'agit d'ailleurs de vous condamner à une vie d'austères devoirs, où votre cœur n'ait rien à dire, rien à entendre ! de vous résigner à vivre sans aimer, sans être aimée ?... Quoi ! un homme vous choisit entre toutes pour vous confier son nom, son foyer, son honneur... il vous livre toute sa destinée, c'est par vous seule qu'il veut à jamais être heureux ou misérable, honoré ou flétri..., toutes les choses de son cœur et de son intelligence, les secrets de sa pensée, son courage, ses défaillances... tout vous appartient, si vous le voulez... Tout ce qu'il a de plus intime, de plus cher, de plus sacré, il le met dans vos faibles mains !... Et vous n'êtes pas aimées !... Il vous

faut autre chose !... Eh bien ! vous l'avez trouvé... soyez heureuse !

JEANNE.

Ah ! que ne m'avez-vous parlé une fois, une seule fois, comme vous le faites !

SOLIS.

Vingt fois, je l'ai essayé... Vous n'avez pas voulu m'entendre... Ma fierté s'est lassée. — Malgré tout, Jeanne, ma dernière parole ne sera pas une parole de colère... Vous êtes une enfant qui brisez ma vie, mais que j'ai aimée... Eh bien, puissiez-vous ne pas reconnaître trop tôt tout ce qu'il y a de faux, d'égoïste, de fragile dans les sentiments que vous avez préférés aux miens !

JEANNE, avec une explosion de douleur.

Oh ! vous êtes déjà vengé, soyez tranquille !

SOLIS, après l'avoir regardée avec un étonnement douloureux.

Alors, nous sommes bien malheureux tous deux. Adieu !

JEANNE, avec désespoir.

N'y a-t-il donc plus rien de possible, dites ?

SOLIS, près de sortir, se retourne :

C'est vous que j'en fais juge, Jeanne : vous êtes franche et fière... Répondez ! — Si je vous ouvrais mes bras, quand je viens de vous voir dans ceux d'un autre, que penseriez-vous de moi ? (Elle baisse la tête et ne répond pas.) Vous avez jugé. Adieu.

JEANNE, éperdument, tombant à genoux.

Eh bien ! soyez juge à votre tour !... vous savez tout... Je suis bien coupable... mais si votre adieu veut dire jamais, n'est-ce pas vraiment trop ?

SOLIS.

Ah ! s'il ne fallait que pardonner... le pardon dépend de moi ! Mais il faut oublier... et l'oubli dépend... du temps... et de vous ! — Adieu !

Il sort.

JEANNE, ardemment à travers ses larmes, lui envoyant un baiser de la main.

Merci !

Elle retombe épuisée sur le canapé et pleure.

FIN DE L'ACROBATE ET DU TOME TROISIÈME.

TABLE

LA BELLE AU BOIS DORMANT 1

LE CAS DE CONSCIENCE 161

JULIE 193

DALILA 259

L'ACROBATE 361

PARIS. — IMP. P. MOUILLOT, 13, QUAI VOLTAIRE.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 002455334b

CE PQ 2242
.A19 1892 V003
COO FEUILLET, OC THEATRE COMP
ACC# 1222044